



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

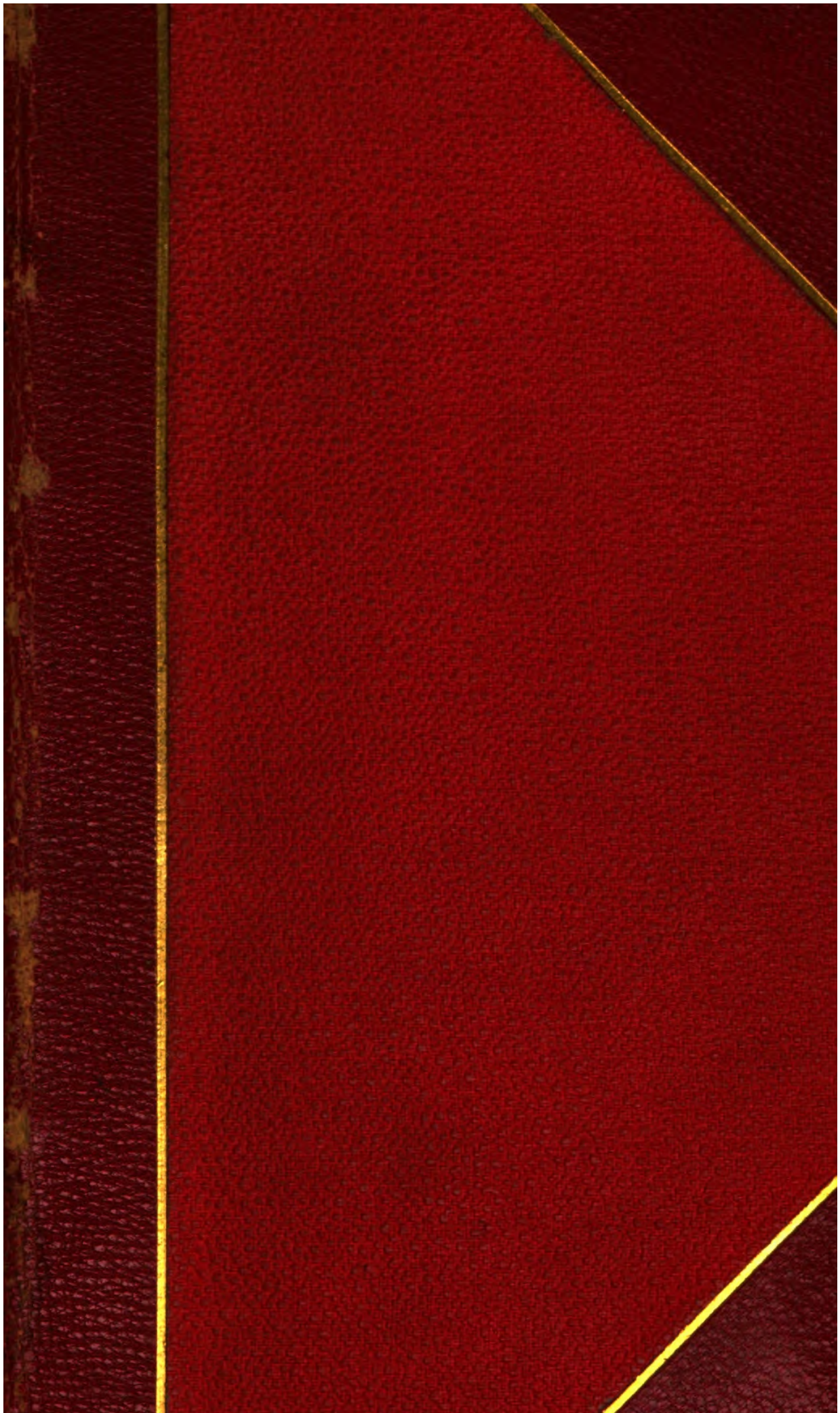
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



✓

~~25403~~
~~a 13~~

~~BB 6 30~~

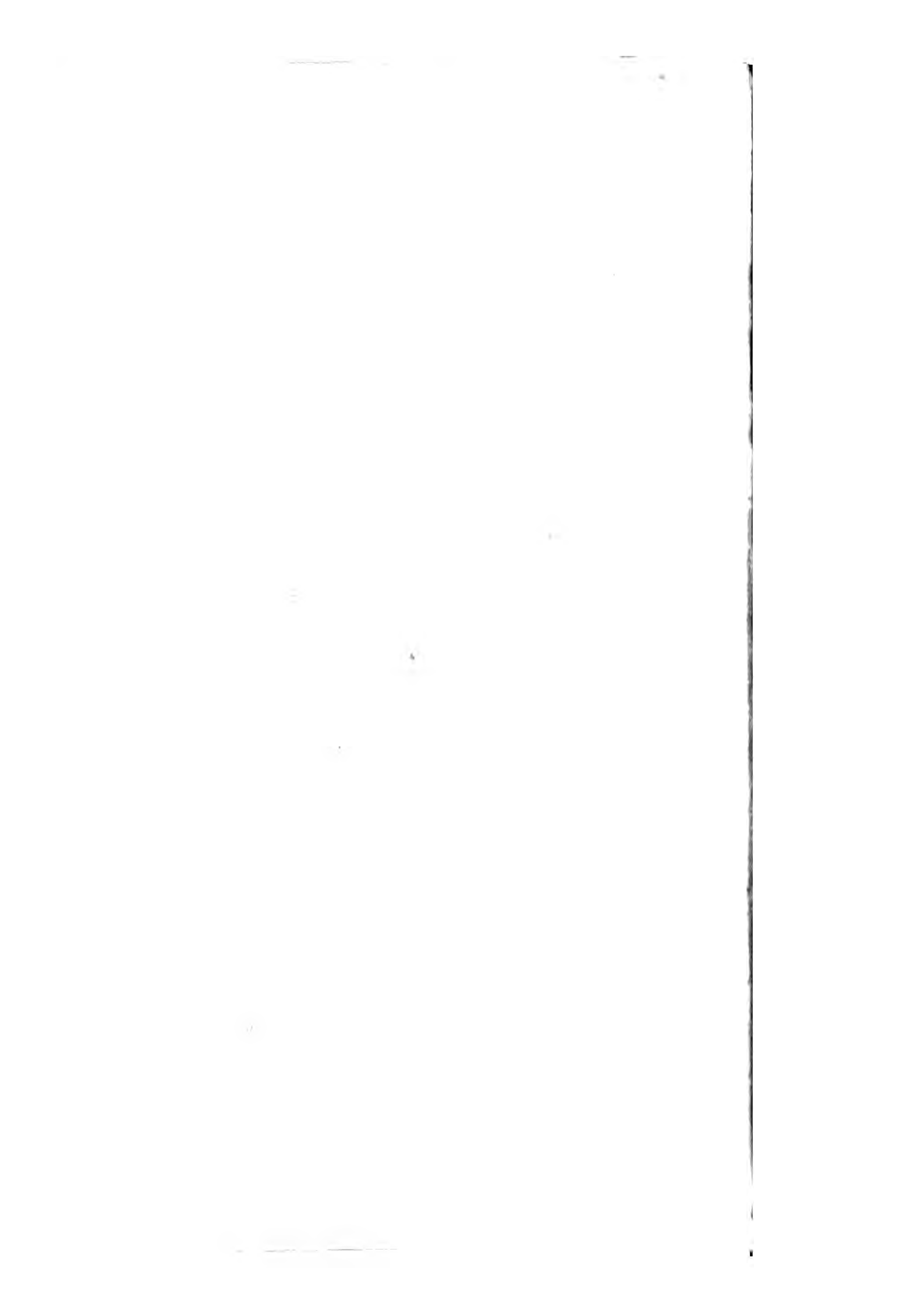


~~cx 1213 A. 1~~

BS 3/11 (1)









THEATRE

DE

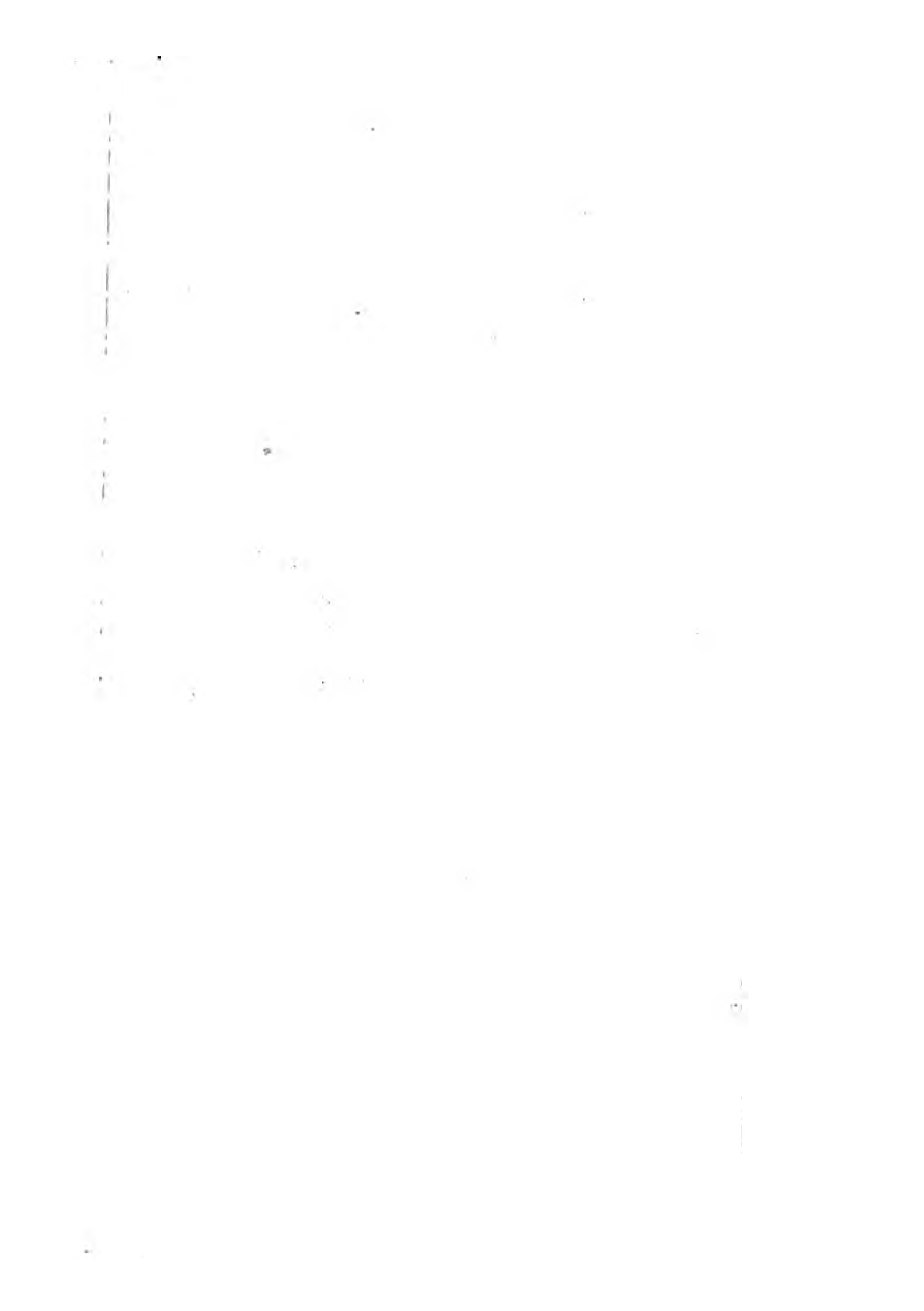
P. CORNEILLE

Il a été tiré de cet ouvrage :

50 exemplaires sur papier Whatman.

50 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés
par l'éditeur.





P. CORNEILLE

A. Mongin sculpt.

THEATRE
DE
P. CORNEILLE

Texte de 1682

AVEC NOTICE ET NOTES

PAR

ALPHONSE PAULY

TOME PREMIER



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

~~1881-86.~~

[1881-86.]





AVERTISSEMENT.

CETTE édition du *Théâtre de P. Corneille* est la réimpression de celle qu'il donna en 1682, deux ans avant sa mort ; c'est le texte définitif de toutes ses œuvres dramatiques, avec le système orthographique innové par le poète, système sanctionné depuis par l'usage dans presque tous les cas, et dont plusieurs membres de l'Académie française proposèrent l'adoption officielle¹.

1. *Observations de l'Académie française touchant l'orthographe*, rédigées par Mézeray et soumises, en 1673, à l'examen de plusieurs académiciens.

Fidèle au plan de nos autres publications, nous avons reproduit ce texte aussi exactement que possible. Cette édition de 1682 étant des plus défectueuses au point de vue typographique, nous avons dû faire disparaître toutes les fautes d'impression dont elle fourmille, rétablir les vers bassés, corriger les mots estropiés et remplacer les expressions impropres que des compositeurs négligents ont laissé passer. Nous ne nous sommes toutefois permis aucun changement sans y être autorisé par la rédaction de Corneille dans les impressions antérieures ; et, à part les coquilles typographiques incontestables, nous n'avons jamais manqué de mentionner nos corrections dans les notes.

Les imprimeurs ayant eu également de la peine à s'accoutumer au système orthographique dont Corneille a exposé les règles principales dans son avis au lecteur, et n'ayant pas suivi ce nouvel ordre si ponctuellement, qu'il ne s'y soit coulé des fautes, d'après l'aveu du poëte qui termine par cette prière au lecteur : Vous me ferez la grace d'y suppléer¹, il devenait nécessaire de tenter une révision complète, d'après les

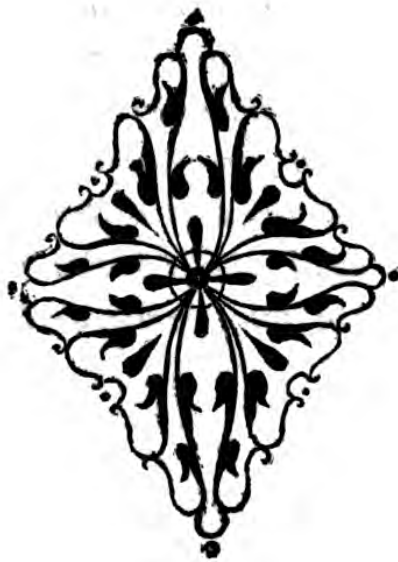
1. Avis au lecteur, p. 10.

règles indiquées par l'auteur et d'après l'orthographe adoptée par lui.

Contrairement à nos habitudes, nous ne donnerons aucune variante. Elles sont tellement nombreuses et tellement considérables que nous ne pourrions les reproduire toutes, même en collationnant seulement l'édition originale de chaque pièce. Un choix des variantes d'un grand intérêt historique ou littéraire nous paraît offrir peu d'avantages et avoir beaucoup d'inconvénients ; nous préférons nous abstenir cette fois et réserver ce travail pour l'édition des Œuvres complètes qui doit faire partie de la Collection Lemerre.

A. P.







NOTICE

SUR

PIERRE CORNEILLE.



NE notice sur Pierre Corneille est-elle bien nécessaire en tête d'une nouvelle édition de son Théâtre? « Corneille, a-t-on dit¹, ne brilla qu'au théâtre. C'est là qu'il faut chercher sa vie, ce qu'on a trop négligé jusqu'ici de faire dans ses biographies; » et l'on peut répéter

1. *Encyclopédie des gens du monde*, article de Villenave.

avec Guizot ¹ : « Jusqu'à Racine, l'histoire du théâtre est tout entière dans Corneille ; l'histoire de Corneille est tout entière dans ses ouvrages. » En effet quel intérêt réel peuvent offrir les menus détails de cette existence si paisible qui s'écoula, sans grande agitation extérieure, en commun avec la famille de son frère Thomas ? De plus la biographie du créateur de la poésie dramatique en France a été trop souvent et trop complètement écrite pour que l'on puisse espérer un travail nouveau et intéressant.

On ne devra donc point être surpris si nous sommes encore plus concis que dans nos publications précédentes, et si notre notice ressemble à ces articles des Dictionnaires historiques destinés à rafraîchir la mémoire de ceux qui ont oublié et à instruire ceux qui sont restés dans une complète ignorance sur des sujets généralement connus.

Pierre Corneille naquit à Rouen, rue de la Pie, le 6 juin 1606, de Pierre Corneille, maître particulier des eaux et forêts en la vicomté de Rouen, et de Marthe Le Pesant : il fut l'aîné de sept enfants, dont le dernier vint au monde

1. *Corneille et son temps*, nouvelle édition, 1866, p. 198.

23 ans plus tard. Après de brillantes études au collège des Jésuites de Rouen, où il obtint plusieurs prix ¹, il se livra à l'étude du droit et se fit recevoir avocat en 1624. Sa première plaidoirie n'ayant pas réussi, probablement à cause du « peu de netteté de sa prononciation, » suivant Fontenelle, il renonça au barreau ; mais, en 1628, son père lui acheta les charges d'avocat du roi aux sièges généraux de l'amirauté et des eaux et forêts de la Normandie, en la table de marbre du Palais à Rouen, « fonctions honorables, peu exigeantes et assez lucratives, » d'après Taschereau.

Les historiens de Corneille ne sont pas d'accord sur ses débuts poétiques : ils hésitent entre une traduction en vers d'un morceau de

1. Un de ces prix se trouve à la Bibliothèque nationale parmi les volumes exposés dans la Galerie Mazarine. C'est un Hérodien imprimé à Lyon en 1611, volume in-8°, aux armes du duc de Luynes, donné à Corneille le 12 février 1618 comme second prix de poésie latine dans la classe de troisième. Un autre prix, remporté en 1620, la *Notitia utraque dignitatum, cum orientis, tum occidentis... Lugduni, 1608*, figure sous le n° 969 du *Catalogue des principaux livres de la bibliothèque de feu M. Villenave, Paris, 1848* ; c'était un volume in-fol., relié aux armes d'Alphonse Ornano, lieutenant-général au gouvernement de Normandie.

la Pharsale, des compositions en vers latins, des pièces galantes qu'il brûla deux ans avant sa mort, les *Mélanges poétiques* publiés à la suite de *Clitandre*, et le *Sonnet* fait soit pour Marie Courant, devenue plus tard M^{me} du Pont, qu'il avait connue pendant son séjour au collège, soit pour M^{lle} Milet dont il aurait donné le nom à sa première comédie *Mélite*.

Cette pièce, d'après Édouard Fournier ¹, « ne fut d'abord qu'un simple sonnet inspiré par une personne aimée. Il courut la ville et eut tant de succès que Corneille voulut le rendre public, c'est-à-dire le faire entendre sur un théâtre. Il fallait une pièce pour cela : il l'écrivit, en prenant pour thème une aventure galante qui de compagnie avec le sonnet qu'il sut y enchasser, fit grand bruit dans les entretiens du monde rouennais. » *Mélite*, jouée à Paris en 1629, produisit d'abord peu d'effet ; mais elle obtint ensuite un succès *prodigieux* qui appela l'attention publique sur le jeune provincial de 23 ans dont le premier essai dramatique était un triomphe. Ce brillant

1. Notes sur la vie de Corneille, en tête de : *Corneille à la butte Saint-Roch*, p. ix.

début décida de l'avenir de Corneille : il consacra dès lors son temps et ses soins au théâtre. Aussi lui voit-on donner successivement *Clitandre* (1632), *La Veuve* (1633), *La Galerie du Palais* (1634), *La Suivante* (1634), et *La Place royale* (1634).

Les relations de notre poète avec le cardinal Richelieu commencèrent en 1633. Le roi, la reine et le Cardinal étant venus aux eaux de Forges, l'archevêque de Rouen, François de Harlay de Champvallon, demanda à Corneille de composer des vers en l'honneur de ces augustes visiteurs. La pièce de vers latins faite à cette occasion le mit en rapport avec le Cardinal, qui voulut l'adjoindre aux poètes chargés de travailler sous sa direction. Ce genre de collaboration ne pouvait convenir au caractère indépendant de Corneille ; aussi ne tarda-t-il pas à trouver un prétexte pour retourner à Rouen s'occuper de ses propres œuvres.

Cette conduite déplut au Cardinal qui en garda longtemps rancune à son ancien collaborateur ; jamais les vers de Corneille ne furent payés au poids de l'or comme ceux de Colletet. Il n'eut pas lieu toutefois de regretter ce qu'il avait fait : ses nombreux succès le dédomma-

gèrent bien de la perte d'un protecteur qui lui aurait vendu un peu trop cher ses faveurs et lui aurait fait partager l'oubli attaché aux noms des auteurs des *Thuilleries*, de *L'Aveugle de Smyrne* et de *La grande Pastorale*. Ne serait-ce pas la secrète influence du Cardinal qui amena l'accueil glacial fait à la tragédie de *Médée* (1635), et l'enthousiasme outré excité par *l'Illusion comique* (1636), « cet étrange monstre », suivant l'expression de l'auteur ?

L'apparition du *Cid* (1636) fut saluée d'un cri d'enthousiasme. Les fureurs comiques de Scudéry, la jalousie « enragée »¹ de Richelieu, les taquineries, *par ordre*, de l'Académie française, ne purent faire revenir le public de sa première impression : « *Le Cid*, dit Tascheureau², joué au théâtre du Marais, fut reçu avec enthousiasme par la ville ; la Cour ne lui fit pas un accueil moins empressé ; trois fois il fut représenté au Louvre et valut à Corneille les félicitations du roi, de la reine, des princesses et de leur entourage... On ne pouvait se lasser de voir *Le Cid* ; il était le sujet de

1. D'après les *Historiettes* de Tallemant des Réaux.

2. *Histoire de la vie de Corneille*, 3^e édit., 1869, p. 61 et suiv.

toutes les conversations ; chacun en récitait des passages ; bientôt il se trouva dans la mémoire des enfants... Corneille avait dans son cabinet cette pièce traduite en toutes les langues de de l'Europe, hormis l'esclavonne et la turque... Enfin Pellisson nous apprend qu'en plusieurs provinces de la France il était en proverbe de dire : *cela est beau comme LE CID.* » La persécution exercée contre ce chef-d'œuvre et les critiques académiques dont il fut l'objet, loin de nuire à ce succès sans précédent, ne servirent qu'à l'accroître. Boileau est bien l'écho de l'opinion publique dans les vers suivants ¹ :

En vain contre le Cid un Ministre se ligue.
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.
L'Académie en corps a beau le censurer,
Le Public révolté s'obstine à l'admirer.

Cependant, découragé par l'acharnement de ses ennemis et dégoûté par toutes les intrigues dont il avait été victime, Corneille se retira à Rouen, où l'attendait un nouveau déboire. La nomination, en octobre 1638, d'un second avocat du roi à la table de marbre du Palais à Rouen, porta un coup terrible à ses intérêts en lui

1. Édit. Lemerre, t. I, p. 87.

enlevant une partie de ses revenus. Ses réclamations au Conseil privé, ses requêtes au roi lui-même restèrent sans effet : un arrêt du 31 octobre 1640 le débouta de son opposition et le condamna aux dépens. Son retour à Paris, au commencement de 1639¹, ne fut pas de longue durée à cause de la mort de son père survenue le 12 février. Toutes ces circonstances expliquent son éloignement de la scène pendant quatre années, qui ne furent cependant pas perdues : en 1640, eurent lieu les représentations d'*Horace*, de *Cinna*, et peut-être de *Polyeucte*².

Son mariage avec Marie de Lamperrière, fille du lieutenant-général aux Andelys, date de cette époque. Fontenelle, dans la Vie de son oncle, raconte à ce sujet que l'auteur du *Cid*, ne pouvant obtenir la main de celle qu'il aimait, s'adressa au cardinal Richelieu, qui « voulut que ce père difficile vînt lui parler à Paris. Il y arriva tout tremblant d'un ordre si imprévu,

1. Voir *Lettre de Chapelain à Balzac*, 12 février 1639.

2. Pour *Polyeucte* comme pour *Pompée*, *Le Menteur* et *La Suite du Menteur*, M. Marty-Laveaux a cru devoir changer les dates assignées à ces pièces par les frères Parfait et tous les historiens de Corneille, même par Taschereau dans la dernière édition de sa biographie.

et s'en retourna bien content d'en être quitte pour avoir donné sa fille à un homme qui avait tant de crédit. » Sur le faux bruit de la mort du nouveau marié la première nuit de ses noces, par suite d'une péripneumonie, Ménage s'empessa de composer une pièce de vers intitulée : *Epicedium Petri Cornelii poetæ tragici*; aussi dut-il, quand il l'imprima, en 1652, expliquer dans une note les motifs de cette épitaphe prématurée ¹.

On est indécis sur les dates précises des premières relations de Corneille avec l'Hôtel de Rambouillet, de sa collaboration à *La Guirlande de Julie*, et des représentations de *La Mort de Pompée*, du *Menteur*, de *La Suite du Menteur*, de *Rodogune* et de *Théodore*. D'après le dire du poète, *Pompée* et *Le Menteur*, ces deux pièces si différentes, « sont parties toutes deux de la même main dans le même hiver; » mais s'agit-il de l'hiver de 1641-1642, ou de celui de 1643-1644? Ce point est demeuré obscur.

1. *Hos Versus scripsi cum falso nobis nuntiatum fuisset Cornelium quo die uxorem duxerat diem suum ex peripneumonia obiisse : nam vivit Cornelius, & precor vivat.* *Miscellanea*, p. 17.

Théodore, accueillie très froidement, disparut bientôt de l'affiche. Le dépit causé à Corneille par cet échec fut adouci par l'honneur que lui fit le roi Louis XIV en lui écrivant (octobre 1645), « de l'avis de la reine régente, » pour le prier de vouloir bien s'occuper de la partie poétique des *Triumphes de Louis le ivste XIII^e du nom, Roy de France et de Navarre*, dont Valdor devait exécuter les dessins. A la fin de 1646, ou dans les premiers jours de 1647, fut joué *Héraclius*, dont les représentations eurent un véritable succès, malgré la complication de l'intrigue de cette pièce, que Boileau appelait « une espèce de logogriphe .»

Le 22 janvier 1647, il devint enfin membre de l'Académie française; il en avait deux fois vainement brigué les suffrages, sous le prétexte de sa non-résidence ordinaire à Paris. Cette condition n'était pas encore réglementairement indispensable, mais on en tenait toujours compte dans le choix des candidats. Aussi, quand l'on sut « qu'il avoit disposé ses affaires de telle sorte qu'il pourroit passer une partie de l'année à Paris, » son admission eut-elle lieu à la première vacance.

Pendant les troubles de la Fronde, Corneille,

peu absorbé par la politique, composa *Andromède*, *Don Sanche d'Aragon* et *Nicomède*, dont les représentations en 1650 n'obtinent qu'un succès d'estime. L'ancien élève des Jésuites, découragé par ces échecs successifs, aborda un genre d'écrits tout différents. Ses premiers maîtres avaient plusieurs fois essayé de le retirer de la voie déplorable pour son salut vers laquelle l'avaient entraîné des succès sans précédents. Sur leurs pressantes instances, l'auteur du *Cid*, qu'ils avaient déjà fait marquer de sa paroisse, se décida à entreprendre la traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont les vingt premiers chapitres parurent le 15 novembre 1651. Cette œuvre pieuse, patronnée partout par les Jésuites, fut une entreprise lucrative pour son auteur : elle eut dix-sept éditions en quinze jours, et le traducteur était très flatté de pouvoir montrer à un de ses amis un exemplaire de la 32^e édition.

La chute de *Pertharite* (1652) fournit à ceux qui voulaient l'arracher à la carrière dramatique un nouveau prétexte dont ils s'empressèrent de profiter. On persuada à Corneille qu'il était trop âgé pour le théâtre, et on lui fit

prendre la résolution d'y renoncer pour se consacrer tout entier à l'achèvement de sa traduction. Les rares petites pièces de poésie composées pendant quelques années ont toutes un caractère des plus sérieux ; mais les partisans de son salut spirituel avaient compté sans un incident qui contraria leurs espérances.

La troupe de Molière étant venue, vers Pâques 1658, donner des représentations à Rouen, l'auteur de tant de chefs-d'œuvre dramatiques ne put résister au désir de fréquenter de nouveau le théâtre, surtout quand on y joua ses pièces. Malgré ses cinquante-deux ans, il ne resta pas insensible aux beaux yeux et à la grâce de l'actrice du Parc, surnommée *la Marquise* ; il lui adressa une longue pièce de vers dignes d'un amoureux beaucoup plus jeune, et sa passion déborda dans l'élégie *Sur le départ d'Iris*, quand les comédiens quittèrent Rouen pour venir jouer à Paris comme troupe de Monsieur, frère du roi.

Un de ses protecteurs, le surintendant Fouquet, profita du changement opéré dans l'esprit du traducteur de *l'Imitation* pour lui proposer le choix entre trois sujets de tragédies. *Edipe*, qu'il choisit, fut représenté le 24 janvier 1659 ;

il excita de vifs applaudissements, auxquels vinrent se joindre, le 8 février suivant, ceux du roi et d'une partie de la famille royale. Corneille était de nouveau acquis à la littérature du théâtre. Les trois *Discours de l'utilité, et des parties du poème dramatique, de la tragédie, et des trois unités*; les *Examens* de chacune de ses pièces, *La Toison d'or* (1660), sont certes des ouvrages n'ayant aucun caractère religieux. Absorbé par ses démarches pour faire placer son second fils comme page chez la duchesse de Nemours, et surtout préoccupé de l'idée de son déménagement pour venir se fixer à Paris¹, il trouva seulement le temps de composer *Sertorius* pendant les années 1661-1662.

Colbert chargea, en 1662, Costar et Chapelain de dresser une double liste des savants et des écrivains ayant le plus de droit à des pensions du roi; Corneille fut porté sur les deux listes, et, le 1^{er} janvier 1663, il obtenait 2,000 livres, tandis que l'on en accordait 3,000 à Chapelain et 4,000 à Mézeray; aussi l'expression de sa reconnaissance au ministre se fit-elle attendre.

1. Voir *Lettre à l'abbé de Pure*, avril 1662.

Dans ce même mois de janvier, il donna *Sophonisbe* avec assez de succès; et, l'année suivante, il fit représenter *Othon* devant la cour à Fontainebleau, puis à l'hôtel de Bourgogne, avec un enthousiasme qui dut lui rappeler les beaux jours du *Cid*, d'*Horace* et de *Cinna*. « La cabale dévote, dit Édouard Fournier¹, ne fut pas satisfaite. Il lui fallait Corneille sans partage; le poète ne pouvait être pardonné que s'il faisait quelque poésie exclusivement pieuse. Il s'exécuta en 1665, ayant choisi, pour mieux faire acte de contrition, le sujet le plus ingrat; il traduisit en vers les rimes latines consacrées par saint Bonaventure aux *Louanges de la Vierge*... Les dévots ne furent pas encore contents, parce que Corneille, vers la même époque, se permit deux tragédies : *Agésilas* et *Attila*²... Il fallut encore une pénitence. Corneille se mit à traduire le reste du bréviaire pour un nouveau volume de 528 pages en 1670... Les Génovéfains lui imposèrent la traduction en strophes françaises des *Hymnes du propre de l'Abbaye Sainte-Geneviève*... »

1. *Corneille à la butte Saint-Roch*, p. LXXV.

2. 1666-1667.

A l'âge de soixante-quatre ans, Corneille, affaibli par les années et surmené par les nombreux travaux que lui avaient imposés son manque de fortune et l'entretien de ses six enfants, dut soutenir une lutte inégale avec Racine pour satisfaire aux caprices d'Henriette d'Angleterre. Cette princesse, désirant qu'on mît sur la scène les adieux de Titus et de Bérénice, avait eu la singulière fantaisie de faire engager secrètement les deux poètes à traiter ce sujet. Son échec avec *Tite et Bérénice* (1670) ne surprit personne, tant était bizarre cette idée germée dans le cerveau d'une femme qui avait trouvé piquant de provoquer un duel littéraire entre le jeune Racine et le vieil auteur de *Cinna*.

Corneille fut plus heureux dans sa collaboration avec Molière pour la tragédie-ballet de *Psyché* (1671). La scène si délicate et si tendre où Psyché déclare à l'Amour ses sentiments, révèle une vigueur et un feu de jeunesse que l'on ne rencontre pas d'ordinaire chez un vieillard. Ce furent, hélas ! les derniers éclairs d'un génie qui s'éteignait. Que dire de *Pulchérie* (1672), de *Suréna* (1674), et de quelques poésies en l'honneur du roi (1672-1678) ?

Les dernières années du grand poète furent très tristes et même très misérables. Dououreusement affecté en 1674 par la perte d'un de ses fils mortellement frappé au siège de Graves, à la tête de la compagnie de cavalerie dont il était lieutenant, le pauvre père fut obligé, en 1676, dans un *Placet au roi* dont le dernier vers est célèbre¹, de rappeler la promesse, pour son quatrième fils, d'un bénéfice, qu'on lui faisait attendre depuis quatre ans. Il chercha des consolations dans le travail, et en 1682 il publia une nouvelle édition de son *Theatre revu & corrigé par l'Auteur*, dont la correction typographique laisse beaucoup à désirer, comme nous l'avons dit; une révision aussi délicate et aussi minutieuse réclamait des yeux plus jeunes et un esprit moins fatigué par l'âge et par de graves préoccupations.

L'aliénation devenue nécessaire, en 1683, de la maison paternelle de la rue de la Pie, à

1. Le Pere de la Chaife auroit plus de mémoire,
Et le feroit mieux souvenir
Qu'un Grand Roy ne promet que ce qu'il veut tenir

Ce placet n'est pas resté, comme on l'a prétendu, inédit parmi les papiers de l'auteur, car il est imprimé dans le *Mercur* de 1677, 2^e édit., t. I, p. 27.

Rouen, fut pour Corneille un sacrifice d'autant plus pénible que, sur le prix de la vente, il ne toucha que 1300 livres, le surplus de la somme servant de garantie pour la pension de sa fille Marguerite au couvent des Dominicaines. Son dénûment devint tel, qu'il manqua pour ainsi dire de tout pendant les derniers mois de sa vie. Boileau, indigné d'une semblable situation, alla demander au roi le rétablissement de la pension de l'illustre tragique, offrant en échange l'abandon de la sienne. L'auteur de tant d'œuvres immortelles étant mort dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre 1684, les 200 louis envoyés alors par le roi servirent surtout à acquitter les frais de ses obsèques.

La misère, qui assombrit les dernières années du plus grand poète dramatique de France ¹, est une honte pour Louis XIV et ses ministres. Corneille ignorait que, pour réussir auprès des grands, le génie et l'habileté sont peu de chose. S'il avait eu plus de savoir-faire

1. On connaît sa lettre à Colbert (1678) où il se plaint amèrement du « malheur qui l'accable depuis quatre ans de n'avoir plus de part aux gratifications dont Sa Majesté honore les gens de lettres ».

et moins de grandeur d'âme, il eût laissé une belle fortune à ses enfants, et Richelet n'aurait pas eu à imprimer, dès 1679, dans son *Dictionnaire françois*¹, les réflexions suivantes : « Le Poëte Martial difoit autrefois que pour faire fortune à Rome, il faloit être violon. Quand on diroit aujourd'hui la même chose de Paris, on diroit peut être assez la vérité. *Le Peintre*, l'un des meilleurs Joueurs de violon de Paris, gagne plus que Corneille l'un des plus excellens & de nos plus fameux Poëtes François. »

ALPHONSE PAULY.

1. Seconde partie, p. 533, au mot *violon*.



LE
THEATRE
DE
P. CORNEILLE.

Reveu & corrigé par l'Autheur.

I. PARTIE.



A PARIS,
Chez GUILLAUME DE LUYNE,
Libraire Juré, au Palais, en la Galerie des
Merciers, sous la montée de la Cour des
Aydes, à la Justice.

M. DC. LXXXII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

POÈMES

Contenus en cette première Partie.

MELITE,	Comédie.
CLITANDRE,	Tragédie.
LA VEFVE,	Comédie.
LA GALLERIE DU PALAIS,	Comédie.
LA SUIVANTE,	Comédie.
LA PLACE ROYALLE,	Comédie.
MEDÉE,	Tragédie.
L'ILLUSION,	Comédie.



AU LECTEUR.



ES quatre Volumes contiennent trente deux Pièces de Théâtre. Ils sont réglés à huit chacun. Vous pourrez trouver quelque chose d'étrange aux innovations en l'orthographe que j'ay hazardées icy, & je veux bien vous en rendre raison. L'usage de nostre Langue est à présent si épandu par toute l'Europe, principalement vers le Nord, qu'on y voit peu d'Estats où elle ne soit connue; c'est ce qui m'a fait croire qu'il ne seroit pas mal à propos d'en faciliter la prononciation aux Estrangers, qui s'y trouvent souvent embarrassés par les divers sons qu'elle donne quelquefois aux mesmes lettres. Les Hollandois m'ont frayé le chemin, & donné ou-

verture à y mettre distinction par de différens Caractères, que jusqu'icy nos Imprimeurs ont employé indifféremment. Ils ont séparé les i & les u consones d'avec les i & les u voyelles en se servant toujours de l'j & de l'v, pour les premières, & laissant l'i & l'u pour les autres, qui jusqu'à ces derniers temps avoient été confondus. Ainsi la prononciation de ces deux lettres ne peut estre douteuse, dans les impressions où l'on garde le mesme ordre, comme en celle-cy. Leur exemple m'a enhardy à passer plus avant. J'ay veu quatre prononciations différentes dans nos i, & trois dans nos e, & j'ay cherché les moyens d'en oster toutes ambiguités, ou par des caractères différens, ou par des règles générales, avec quelques exceptions. Je ne sçay si j'y auray reüssi, mais si cette ébauche ne déplaist pas, elle pourra donner jour à faire un travail plus achevé sur cette matière, & peut-estre que ce ne fera pas rendre un petit service à nostre Langue & au Public.

Nous prononçons l'i de quatre diverses manières : tantost nous l'aspirons, comme en ces mots, peste, chaste; tantost elle allonge la syllabe, comme en ceux-cy, paste, teste; tantost elle ne fait aucun son, comme à esbloüir, esbranler, il estoit; & tantost elle se prononce comme un z, comme à presider, presumer. Nous n'avons que deux différens caractères, i, & s, pour ces quatre différentes prononciations; il faut donc établir

quelques maximes générales pour faire les distinctions entières. Cette lettre se rencontre au commencement des mots, ou au milieu, ou à la fin. Au commencement elle aspire toujours; foy, fien, fauver, fuborner : à la fin, elle n'a presque point de son, & ne fait qu'allonger tant soit peu la syllabe, quand le mot qui suit se commence par une consone; & quand il commence par une voyelle, elle se détache de celui qu'elle finit pour se joindre avec elle, & se prononce toujours comme un z, soit qu'elle soit précédée par une consone, ou par une voyelle.

Dans le milieu du mot, elle est, ou entre deux voyelles, ou après une consone, ou avant une consone. Entre deux voyelles elle passe toujours pour z, & après une consone elle aspire toujours, & cette différence se remarque entre les verbes composez qui viennent de la mesme racine. On prononce prezumer, rezister, mais on ne prononce pas konzumer, ny perzister. Ces règles n'ont aucune exception, & j'ay abandonné en ces rencontres le choix des caractères à l'Imprimeur, pour se servir du grand ou du petit, selon qu'ils se font le mieux accommoder avec les lettres qui les joignent. Mais je n'en ay pas fait de mesme, quand l's est avant une consone dans le milieu du mot, & je n'ay pu souffrir que ces trois mots, reste, tempeste, vous estes, fussent écrits l'un comme l'autre, ayant des prononciations si diffé-

rentes. J'ay réservé la petite s pour celle où la syllabe est aspirée, la grande pour celle où elle est simplement allongée, & l'ay supprimée entièrement au troisième mot où elle ne fait point de son, la marquant seulement par un accent sur la lettre qui la précède. J'ay donc fait orthographier ainsi les mots suivants & leurs semblables, peste, funeste, chaste, résiste, espoir : tempeste, haste, teste : vous êtes, il étoit, éblouir, écouter, épargner, arrêter. Ce dernier verbe ne laisse pas d'avoir quelques temps dans sa conjugaison, où il faut luy rendre l'i, parce qu'elle allonge la syllabe ; comme à l'impératif arrête, qui rime bien avec teste : mais à l'infinitif & en quelques autres où elle ne fait pas cet effet, il est bon de la supprimer & écrire, j'arrétois, j'ay arrêté, j'arréteray, nous arrétons, &c.

Quant à l'e nous en avons de trois fortes. L'e féminin qui se rencontre toujours, ou seul, ou en diphtongue dans toutes les dernières syllabes de nos mots qui ont la terminaison féminine, & qui fait si peu de son, que cette syllabe n'est jamais contée à rien à la fin de nos vers féminins, qui en ont toujours une plus que les autres. L'e masculin, qui se prononce comme dans la langue Latine, & un troisième e qui ne va jamais sans l's, qui luy donne un son élevé qui se prononce à bouche ouverte, en ces mots, succès, accès, expres. Or comme ce seroit une grande

confusion, que ces trois e en ces trois mots, apres, verite, & apres, qui ont une prononciation si différente, eussent un caractère pareil, il est aisé d'y remédier, par ces trois fortes d'e que nous donne l'Imprimerie, e, é, è, qu'on peut nommer l'e simple, l'e aigu, & l'e grave. Le premier servira pour nos terminaisons féminines, le second pour les Latines, & le troisième pour les élevées, & nous écrirons ainsi ces trois mots & leurs pareils, apres, verité, après, ce que nous étendrons à succès, excès, procès, qu'on avoit jusqu'icy écrits avec l'e aigu, comme les terminaisons Latines, quoy que le son en soit fort différent. Il est vray que les Imprimeurs y avoient mis quelque différence, en ce que cette terminaison n'étant jamais sans i, quand il s'en rencontroit une après un é Latin, ils la changeoient en z, & ne la faisoient précéder que par un e simple. Ils impriment veritez, Deitez, dignitez, & non pas, verités, Deïtés, dignités ; & j'ay conservé cette Ortographe : mais pour éviter toute forte de confusion entre le son des mots qui ont l'e Latin sans i, comme verité, & ceux qui ont la prononciation élevée, comme succès, j'ay cru à propos de nous servir de différens caractères, puisque nous en avons, & donner l'è grave à ceux de cette dernière espèce. Nos deux articles pluriels, les & des, ont le mesme son, quoy qu'écrits avec l'e simple : & il est si mal-aisé de les brononcer

autrement, que je n'ay pas crû qu'il fust besoin d'y rien changer. Je dy la mesme chose de l'e devant deux ll, qui prend le son aussi élevé en ces mots, belle, fidelle, rebelle, &c. qu'en ceux-cy succès, excès ; mais comme cela arrive toujours quand il se rencontre avant ces deux ll, il suffit d'en faire cette remarque sans changement de caractère. Le mesme arrive devant la simple l, à la fin du mot, mortel, appel, criminel, & non pas au milieu, comme en ces mots, celer, chanceler, où l'e avant cette l, garde le son de l'e féminin.

Il est bon aussi de remarquer qu'on ne se sert d'ordinaire de l'é aigu, qu'à la fin du mot, ou quand on supprime l'ï qui le suit ; comme à établir, étonner : cependant il se rencontre souvent au milieu des mots avec le mesme son, bien qu'on ne l'écrive qu'avec un e simple ; comme en ce mot severité, qu'il faudroit écrire sévérité, pour le faire prononcer exactement, & je l'ay fait observer dans cette impression, bien que je n'aye pas gardé le mesme ordre dans celle qui s'est faite in folio.

La double ll dont je viens de parler à l'occasion de l'e, a aussi deux prononciations en nostre Langue, l'une sèche & simple, qui suit l'Orthographe, l'autre molle qui semble y joindre une h. Nous n'avons point de différens caractères à les distinguer ; mais on en peut donner cette règle

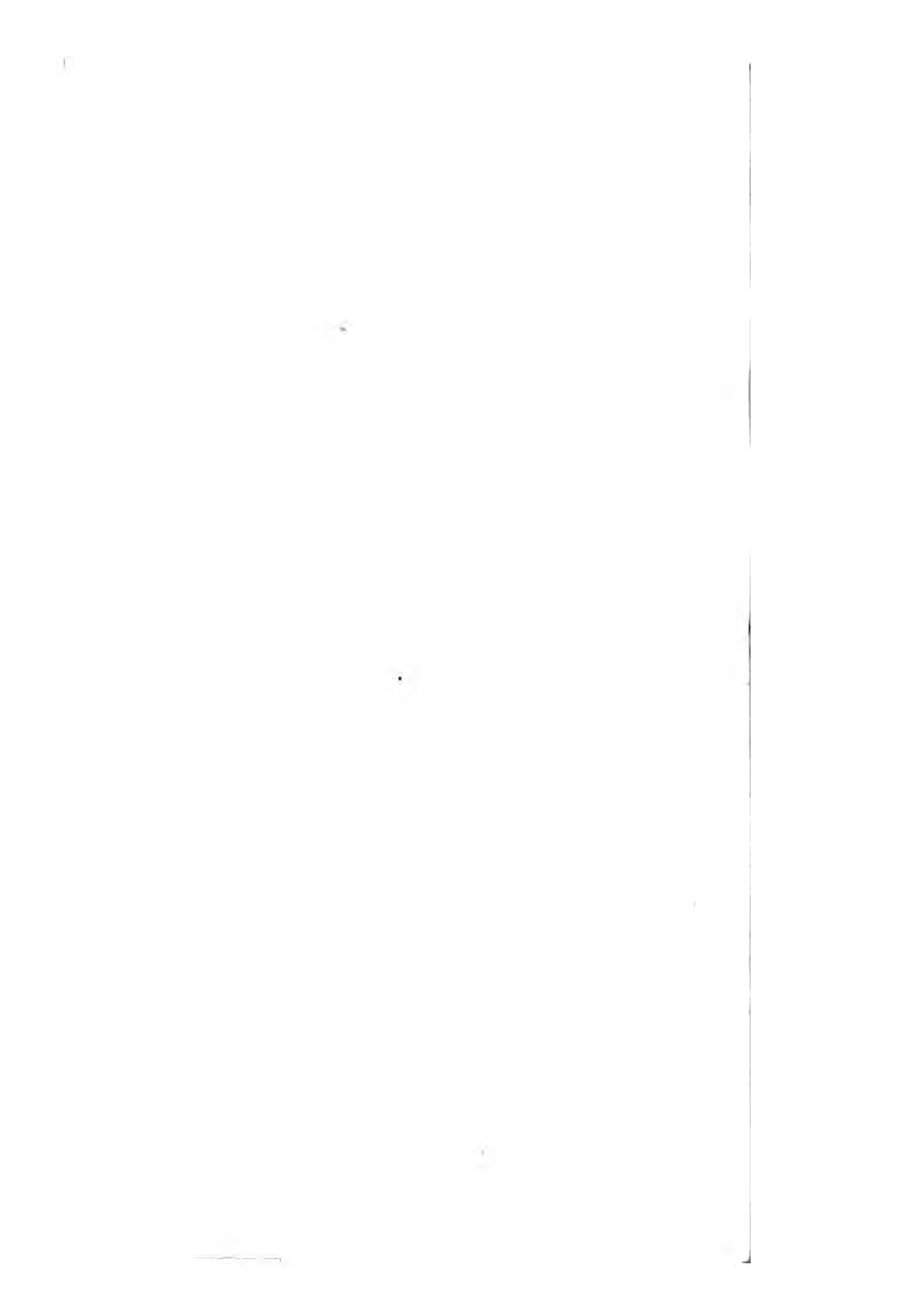
infaillible. Toutes les fois qu'il n'y a point d'i avant les deux ll, la prononciation ne prend point cette mollesse : En voicy des exemples dans les quatre autres voyelles, baller, rebeller, coller, annuler. Toutes les fois qu'il y a un i avant les deux ll, soit seul, soit en diphtongue, la prononciation y adjouste une h. On écrit bailler, éveiller, briller, chatouïller, cueillir, & on prononce baillher, éveillher, brillher, chatouillher, cueillhir. Il faut excepter de cette Règle tous les mots qui viennent du Latin, & qui ont deux ll dans cette Langue, comme ville, mille, tranquille, imbécille, distille, illustre, illégitime, illicite, &c. Je dis qui ont deux ll en Latin, parce que les mots de fille & famille en viennent, & se prononcent avec cette mollesse des autres, qui ont l'i devant les deux ll, & n'en viennent pas ; mais ce qui fait cette différence, c'est qu'ils ne tiennent pas les deux ll des mots Latins, filia & familia, qui n'en ont qu'une, mais purement de nostre Langue. Cette règle & cette exception sont générales & assurees. Quelques Modernes, pour oster toute l'ambiguité de cette prononciation, ont écrit les mots qui se prononcent sans la mollesse de l'h, avec une l. simple, en cette manière, tranquile, imbécile, distile, & cette Ortographe pourroit s'accommoder dans les trois voyelles a, o, u, pour écrire simplement, baler, affoler, annuler, mais elle ne s'accommoderoit point du tout

avec l'e, & on auroit de la peine à prononcer fidelle & belle, si on écrivoit fidele & bele; l'i mesme sur lequel ils ont pris ce droit, ne le pourroit pas souffrir toujours, & particulièrement en ces mots ville, mille, dont le premier si on le réduisoit à une l simple, se confondroit avec vile, qui a une signification toute autre.

Il y auroit encor quantité de remarques à faire sur les différentes manières que nous avons de prononcer quelques lettres en nostre Langue : mais je n'entreprends pas de faire un Traité entier de l'Ortographie & de la prononciation, & me contente de vous avoir donné ce mot d'avis touchant ce que j'ay innové icy; comme les Imprimeurs ont eu de la peine à s'y accoustumer, ils n'auront pas suivy ce nouvel ordre si ponctuellement, qu'il ne s'y soit coulé bien des fautes, vous me ferez la grace d'y suppléer.



DISCOURS
DE L'UTILITÉ, ET DES PARTIES
DU
POEME DRAMATIQUE.





DISCOURS

DE L'UTILITÉ, ET DES PARTIES

DU

POÈME DRAMATIQUE.



B IEN que selon Aristote le seul but de la Poësie Dramatique soit de plaire aux Spectateurs, & que la plupart de ces Poëmes leur ayent plû, je veux bien avoüer toutefois que beaucoup d'entr'eux n'ont pas atteint le but de l'Art. *Il ne faut pas prétendre*, dit ce Philosophe, *que ce genre de Poësie nous donne toute forte de plaisir, mais seulement celui qui luy est propre*; & pour trouver ce plaisir qui luy est propre, & le donner aux Spectateurs, il faut suivre les Préceptes de l'Art, & leur plaire se-

lon les Règles. Il est constant qu'il y a des Préceptes, puisqu'il y a un Art, mais il n'est pas constant quels ils font. On convient du nom sans convenir de la chose, & on s'accorde sur les paroles, pour contester sur leur signification. Il faut observer l'unité d'action, de lieu, & de jour, personne n'en doute ; mais ce n'est pas une petite difficulté de sçavoir ce que c'est que cette unité d'action, & jusques où peut s'étendre cette unité de jour, & de lieu. Il faut que le Poëte traite son Sujet selon le vray-semblable & le nécessaire ; Aristote le dit, & tous ses interprètes répètent les mêmes mots, qui leur semblent si clairs & si intelligibles, qu'aucun d'eux n'a daigné nous dire, non plus que luy, ce que c'est que ce vray-semblable & ce nécessaire. Beaucoup même ont si peu considéré ce dernier, qui accompagne toujours l'autre chez ce Philosophe, hormis une seule fois, où il parle de la Comédie, qu'on en est venu jusqu'à établir une Maxime tres-fausse, qu'*il faut que le Sujet d'une Tragédie soit vray-semblable*, appliquant aussi aux conditions du Sujet la moitié de ce qu'il a dit de la manière de le traiter. Ce n'est pas qu'on ne puisse faire une Tragédie d'un Sujet purement vray-semblable, il en donne pour exemple la Fleur d'Agaton, où les noms & les choses étoient de pure invention, aussi bien qu'en la Comédie : mais les grands Sujets qui

remuënt fortement les paffions, & en oppofent l'impétüofité aux loix du devoir, ou aux tendreffes du fang, doivent toûjours aller au delà du vray-femblable, & ne trouveroient aucune croyance parmy les Auditeurs, s'ils n'étoient foûtenus, ou par l'autorité de l'Histoire qui perfuade avec empire, ou par la préoccupation de l'opinion commune qui nous donne ces mefmes Auditeurs déjà tous perfuadez. Il n'eft pas vray-femblable que Médée tuë fes enfans, que Clytemneftre affaffine fon mary, qu'Orefte poignarde fa mère : mais l'Histoire le dit, & la représentation de ces grands crimes ne trouve point d'incrédules. Il n'eft ny vray, ny vray-femblable qu'Androméde expofée à un Monftre marin aye été garantie de ce péril par un Cavalier volant, qui avoit des aïles aux pieds ; mais c'eft une fiction que l'Antiquité a receüe & comme elle l'a transmise jufqu'à nous, perfonne ne s'en offense, quand on la voit fur le Théâtre. Il ne feroit pas permis toutefois d'inventer fur ces exemples. Ce que la vérité ou l'opinion fait accepter feroit rejetté, s'il n'avoit point d'autre fondement qu'une refsemblance à cette vérité, ou à cette opinion. C'eft pourquoy noftre Docteur dit que *les Sujets viennent de la Fortune*, qui fait arriver les chofes, & *non de l'Art* qui les imagine. Elle eft maîtrefle des Evénemens, & le choix qu'elle nous donne de

ceux qu'elle nous présente envelope une secrète défense d'entreprendre sur elle, & d'en produire sur la Scène qui ne soient pas de la façon. Aussi *les anciennes Tragédies se sont arrêtées autour de peu de familles, parce qu'il étoit arrivé à peu de familles des choses dignes de la Tragédie.* Les Siècles suivans nous ont assez fourny, pour franchir ces bornes, & ne marcher plus sur les pas des Grecs ; mais je ne pense pas qu'ils nous aient donné la liberté de nous écarter de leurs Régles. Il faut, s'il se peut, nous accommoder avec elles, & les amener jusqu'à nous. Le retranchement que nous avons fait des Chœurs nous oblige à remplir nos Poèmes de plus d'Episodes qu'ils ne faisoient, c'est quelque chose de plus, mais qui ne doit pas aller au delà de leurs Maximes, bien qu'il aille au delà de leur pratique.

Il faut donc sçavoir quelles sont ces Régles, mais nostre malheur est, qu'Aristote, & Horace après luy, en ont écrit assez obscurément pour avoir besoin d'interprètes, & que ceux qui leur en ont voulu servir jusques icy ne les ont souvent expliqués qu'en Grammairiens, ou en Philosophes. Comme ils avoient plus d'étude & de spéculation que d'expérience du Théâtre, leur lecture nous peut rendre plus doctes, mais non pas nous donner beaucoup de lumières fort seures pour y réussir.

Je hazarderay quelque chose sur cinquante ans de travail pour la Scène, & en diray mes pensées tout simplement, sans esprit de contestation qui m'engage à les soutenir, & sans prétendre que personne renonce en ma faveur à celles qu'il en aura conçues.

Ainsi ce que j'ay avancé dès l'entrée de ce Discours, que *la Poësie Dramatique a pour but le seul plaisir des Spectateurs*, n'est pas pour l'emporter opiniaftrement sur ceux qui pensent ennoblir l'Art, en luy donnant pour objet, de profiter aussi bien que de plaire. Cette dispute même seroit tres-inutile, puisqu'il est impossible de plaire selon les Régles, qu'il ne s'y rencontre beaucoup d'utilité. Il est vray qu'Aristote dans tout son Traité de la Poétique n'a jamais employé ce mot une seule fois; qu'il attribue l'origine de la Poësie au plaisir que nous prenons à voir imiter les actions des hommes; qu'il préfère la partie du Poëme qui regarde le sujet à celle qui regarde les Mœurs, parce que cette première contient ce qui agrée le plus, comme les Agnitions & les Péripiéties; qu'il fait entrer dans la définition de la Tragédie l'agrément du discours dont elle est composée, & qu'il l'estime enfin plus que le Poëme Epique, en ce qu'elle a de plus la décoration extérieure & la Musique, qui delectent puissamment, & qu'étant plus courte & moins diffuse,

le plaisir qu'on y prend est plus parfait : mais il n'est pas moins vray qu'Horace nous apprend que nous ne sçaurions plaire à tout le monde, si nous n'y mêlons l'utile, & que les gens graves & sérieux, les vieillards, les amateurs de la vertu, s'y ennuyent, s'ils n'y trouvent rien à profiter.

Centuriæ seniorum agitant expertia frugis.

Ainsi, quoy que l'utile n'y entre que sous la forme du délectable, il ne laisse pas d'y estre nécessaire, & il vaut mieux examiner de quelle façon il y peut trouver sa place, que d'agiter, comme je l'ay déjà dit, une question inutile touchant l'utilité de cette sorte de Poëmes. J'estime donc qu'il s'y en peut rencontrer de quatre sortes.

La première consiste aux Sentences & instructions Morales qu'on y peut semer presque par tout : mais il en faut user sobrement, les mettre rarement en discours généraux, ou ne les pousser guère loin, sur tout quand on fait parler un homme passionné, ou qu'on luy fait répondre par un autre ; car il ne doit avoir non plus de patience pour les entendre, que de quiétude d'esprit pour les concevoir & les dire. Dans les délibérations d'Etat, où un homme d'importance consulté par un Roy

s'explique de sens raffinés, ces fortes de discours trouvent lieu de plus d'étendue; mais enfin il est toujours bon de les réduire souvent de la Thèse à l'Hypothèse, & j'aime mieux faire dire à un Acteur, *l'Amour vous donne beaucoup d'inquiétudes*, que *l'Amour donne beaucoup d'inquiétudes aux esprits qu'il possède*.

Ce n'est pas que je voulusse entièrement bannir cette dernière façon de s'énoncer sur les Maximes de la Morale & de la Politique. Tous mes Poèmes demeureroient bien estropiez, si on en retranchoit ce que j'y en ay mêlé; mais encor un coup, il ne les faut pas pousser loin sans les appliquer au particulier, autrement c'est un lieu commun, qui ne manque jamais d'ennuyer l'Auditeur, parce qu'il fait languir l'action, & quelque heureusement que réussisse cet étalage de Moralitez, il faut toujours craindre que ce ne soit un de ces ornemens ambitieux, qu'Horace nous ordonne de retrancher.

J'avoûray toutefois que les discours généraux ont souvent grace, quand celui qui les prononce & celui qui les écoute ont tous deux l'esprit assez tranquille, pour se donner raisonnablement cette patience. Dans le quatrième Acte de *Mélite*, la joye qu'elle a d'estre aimée de Tircis luy fait souffrir sans chagrin la remontrance de sa Nourrice, qui de son côté

fatisfait à cette démangeaison qu'Horace attribué aux vieilles gens, de faire des leçons aux jeunes; mais si elle sçavoit que Tircis la crût infidelle, & qu'il en fust au désespoir, comme elle l'apprend en fuite, elle n'en souffriroit pas quatre vers. Quelquefois mesme ces discours sont nécessaires, pour appuyer des sentimens, dont le raisonnement ne se peut fonder sur aucune des actions particulières de ceux dont on parle. Rodogune au premier Acte ne sçauroit justifier la deffiance qu'elle a de Cléopatre, que par le peu de sincérité qu'il y a d'ordinaire dans la réconciliation des Grands après une offense signalée, parce que depuis le Traité de Paix cette Reine n'a rien fait qui la doive rendre suspecte de cette haine, qu'elle luy conserve dans le cœur. L'assurance que prend Melisse au quatrième de la Suite du menteur sur les premières protestations d'amour que luy fait Dorante, qu'elle n'a veu qu'une seule fois, ne se peut authoriser que sur la facilité & la promptitude que deux Amants nez l'un pour l'autre ont à donner croyance à ce qu'ils s'entredisent; & les douze vers qui expriment cette Moralité en termes généraux ont tellement plû, que beaucoup de gens d'esprit n'ont pas dédaigné d'en charger leur mémoire. Vous en trouverez icy quelques autres de cette nature. La seule règle qu'on y peut établir, c'est qu'il

les faut placer judicieusement, & sur tout les mettre en la bouche de gens qui ayent l'esprit sans embarras, & qui ne soient point emportez par la chaleur de l'action.

La seconde utilité du Poëme Dramatique se rencontre en la naïve peinture des vices & des vertus, qui ne manque jamais à faire son effet, quand elle est bien achevée, & que les traits en sont si reconnoissables, qu'on ne les peut confondre l'un dans l'autre, ny prendre le vice pour vertu. Celle-cy se fait alors toujours aimer, quoyque malheureuse, & celui-là se fait toujours haïr, bien que triomphant. Les Anciens en sont fort souvent contentez de cette peinture, sans se mettre en peine de faire récompenser les bonnes actions, & punir les mauvaises. Clytemnestre & son adultère tuent Agamemnon impunément; Médée en fait autant de ses enfants, & Atrée de ceux de son frère Thyeste, qu'il luy fait manger. Il est vray qu'à bien considérer ces actions qu'ils choissoient pour la Catastrophe de leurs Tragédies, c'étoient des criminels qu'ils faisoient punir, mais par des crimes plus grands que les leurs. Thyeste avoit abusé de la femme de son frère; mais la vengeance qu'il en prend a quelque chose de plus affreux que ce premier crime. Jason étoit un perfide d'abandonner Médée, à qui il devoit tout; mais massacrer ses enfants à ses yeux est

quelque chose de plus. Clytemnestre se plaignoit des concubines qu'Agamemnon ramenoit de Troye ; mais il n'avoit point attenté sur sa vie, comme elle fait sur la sienne : & ces Maîtres de l'Art ont trouvé le crime de son fils Oreste, qui la tuë pour venger son père, encor plus grand que le sien, puisqu'ils luy ont donné des Furies vengeresses pour le tourmenter, & n'en ont point donné à sa mère, qu'ils font jouïr paisiblement avec son Aegiste du Royaume d'un mary qu'elle avoit assaffiné.

Notre Théâtre souffre difficilement de pareils Sujets : le *Thyeste* de Sénèque n'y a pas été fort heureux : sa *Médée* y a trouvé plus de faveur, mais aussi, à le bien prendre, la perfidie de Jason & la violence du Roy de Corinthe la font paroître si injustement opprimée, que l'Auditeur entre aisément dans ses intérêts, & regarde sa vengeance comme une justice qu'elle se fait elle-mesme de ceux qui l'oppriment.

C'est cet intérêt qu'on aime à prendre pour les vertueux qui a obligé d'en venir à cette autre manière de finir le Poëme Dramatique par la punition des mauvaises actions & la récompense des bonnes, qui n'est pas un précepte de l'Art, mais un usage que nous avons embrassé, dont chacun peut se départir à ses périls. Il étoit dès le temps d'Aristote, & peut-estre

qu'il ne plaifoit pas trop à ce Philofophe, puisqu'il dit, *qu'il n'a eu vogue que par l'imbécillité du jugement des Spectateurs, & que ceux qui le pratiquent s'accrochent au goût du Peuple, & écrivent felon les fouhairs de leur Auditoire.* En effet, il est certain que nous ne fçaurions voir un honnefte homme sur nostre Théâtre, fans luy fouhaiter de la prospérité, & nous fascher de ses infortunes. Cela fait que quand il en demeure accablé, nous fortons avec chagrin, & remportons une espèce d'indignation contre l'Autheur & les Auteurs : mais quand l'événement remplit nos fouhairs, & que la vertu y est couronnée, nous fortons avec pleine joye, & remportons une entière fatisfaction, & de l'Ouvrage, & de ceux qui l'ont représenté. Le succès heureux de la vertu, en dépit des traverses & des périls, nous excite à l'embrasser, & le succès funeste du crime ou de l'injustice est capable de nous en augmenter l'horreur naturelle, par l'appréhension d'un pareil malheur.

C'est en cela que confiste la troisiéme utilité du Théâtre, comme la quatriéme en la purgation des passions par le moyen de la pitié, & de la crainte. Mais comme cette utilité est particulière à la Tragédie, je m'expliqueray sur cet Article au second Volume, où je traiteray de la Tragédie en particulier, & passe à l'examen

des parties qu'Aristote attribué au Poëme Dramatique. Je dis au Poëme Dramatique en général, bien qu'en traitant cette matière il ne parle que de la Tragédie; parce que tout ce qu'il en dit convient aussi à la Comédie & que la différence de ces deux espèces de Poëmes ne consiste qu'en la dignité des Personnages, & des actions qu'ils imitent, & non pas en la façon de les imiter, ny aux choses qui servent à cette imitation.

Le Poëme est composé de deux sortes de parties. Les unes sont appellées parties de quantité, ou d'extension, & Aristote en nomme quatre, le Prologue, l'Épisode, l'Exode, & le Chœur. Les autres se peuvent nommer des parties intégrantes, qui se rencontrent dans chacune de ces premières pour former tout le corps avec elles. Ce Philosophe y en trouve six, le Sujet, les Mœurs, les Sentimens, la Diction, la Musique, & la Décoration du Théâtre. De ces six, il n'y a que le Sujet dont la bonne constitution dépende proprement de l'Art Poétique; les autres ont besoin d'autres Arts subsidiaires. Les Mœurs, de la Morale; les Sentimens, de la Rhétorique; la Diction, de la Grammaire; & les deux autres parties ont chacune leur Art, dont il n'est pas besoin que le Poëte soit instruit, parce qu'il y peut faire suppléer par d'autres que luy, ce qui fait qu'Aristote ne les

traite pas. Mais comme il faut qu'il exécute luy même ce qui concerne les quatre premières, la connoissance des Arts dont elles dépendent luy est absolument nécessaire, à moins qu'il aye receu de la Nature un sens commun assez fort & assez profond, pour suppléer à ce défaut.

Les conditions du Sujet sont diverses pour la Tragédie, & pour la Comédie. Je ne toucherais à présent qu'à ce qui regarde cette dernière, qu'Aristote définit simplement, *une imitation de personnes basses, & fourbes*. Je ne puis m'empêcher de dire que cette définition ne me satisfait point, & puisque beaucoup de Sçavants tiennent que son Traité de la Poétique n'est pas venu tout entier jusques à nous, je veux croire que dans ce que le temps nous en a dérobé, il s'en rencontroit une plus achevée.

La Poësie Dramatique selon luy est une imitation des actions, & il s'arrête icy à la condition des personnes, sans dire quelles doivent estre ces actions. Quoy qu'il en soit, cette définition avoit du rapport à l'usage de son temps, où l'on ne faisoit parler dans la Comédie que des personnes d'une condition tres-médiocre; mais elle n'a pas une entière justesse pour le nostre, où les Rois même y peuvent entrer, quand leurs actions ne sont point au dessus d'elle. Lors qu'on met sur la Scène un simple intrigue d'amour entre des Rois, & qu'ils ne

courent aucun péril, ny de leur vie, ny de leur Etat, je ne croy pas que bien que les personnes soient illustres, l'action le soit assez pour s'élever jusqu'à la Tragédie. Sa dignité demande quelque grand intérêt d'Etat, ou quelque passion plus noble & plus mâle que l'amour, telles que sont l'ambition ou la vengeance ; & veut donner à craindre des malheurs plus grands que la perte d'une Maîtresse. Il est à propos d'y mesler l'amour, parce qu'il a toujours beaucoup d'agrément, & peut servir de fondement à ces intérêts, & à ces autres passions dont je parle ; mais il faut qu'il se contente du second rang dans le Poëme, & leur laisse le premier.

Cette Maxime semblera nouvelle d'abord : elle est toutefois de la pratique des Anciens, chez qui nous ne voyons aucune Tragédie, où il n'y aye qu'un intérêt d'amour à démesler. Au contraire, ils l'en bannissoient souvent, & ceux qui voudront considérer les miennes, reconnoîtront qu'à leur exemple je ne luy ay jamais laissé y prendre le pas devant, & que dans le Cid mesme, qui est sans contredit la Pièce la plus remplie d'amour que j'aye faite, le devoir de la naissance & le soin de l'honneur l'emportent sur toutes les tendresses qu'il inspire aux Amants que j'y fais parler.

Je diray plus. Bien qu'il y aye de grands

intérests d'Etat dans un Poëme, & que le soin qu'une personne Royale doit avoir de sa gloire fasse taire sa passion, comme en D. Sanche; s'il ne s'y rencontre point de péril de vie, de pertes d'Etats, ou de bannissement, je ne pense pas qu'il aye droit de prendre un nom plus relevé que celui de Comédie; mais pour répondre aucunement à la dignité des personnes dont celui là représente les actions, je me suis hasardé d'y ajouter l'Epithète d'Héroïque pour le distinguer d'avec les Comédies ordinaires. Cela est sans exemple parmi les Anciens; mais aussi il est sans exemple parmy eux de mettre des Rois sur le Théâtre, sans quelqu'un de ces grands périls. Nous ne devons pas nous attacher si fervilement à leur imitation, que nous n'osions essayer quelque chose de nous mêmes, quand cela ne renverse point les Régles de l'Art: ne fust-ce que pour mériter cette louange que donnoit Horace aux Poëtes de son temps.

*Nec minimum meruere decus, vestigia Græca
Ausi deferere,*

& n'avoir point de part en ce honteux Eloge,

O imitatores, servum pecus.

Ce qui nous sert maintenant d'exemple, dit Tacite, a été autrefois sans exemple, & ce que

nous faisons sans exemple en pourra servir un jour.

La Comédie diffère donc en cela de la Tragédie, que celle-cy veut pour son Sujet, une action illustre, extraordinaire, sérieuse ; celle là s'arrête à une action commune & enjouée : celle-là se contente de l'inquiétude & des déplaisirs de ceux à qui elle donne le premier rang parmy les Acteurs. Toutes les deux ont cela de commun, que cette action doit estre complète & achevée ; c'est à dire, que dans l'événement qui la termine, le Spectateur doit estre si bien instruit des sentimens de tous ceux qui y ont eu quelque part, qu'il forte l'esprit en repos, & ne soit plus en doute de rien. Cinna conspire contre Auguste, sa conspiration est découverte, Auguste le fait arrêter. Si le Poëme en demeuroit-là, l'action ne feroit pas complète, parce que l'Auditeur fortiroit dans l'incertitude de ce que cet Empereur auroit ordonné de cet ingrat favory. Ptolomée craint que César qui vient en Egypte ne favorise sa Sœur dont il est amoureux, & ne le force à luy rendre sa part du Royaume, que son Père luy a laissée par Testament : pour en attirer la faveur de son costé par un grand service, il luy immole Pompée ; ce n'est pas assez, il faut voir comment César recevra ce grand sacrifice. Il arrive, il s'en fasche, il menace Ptolomée, il le veut obliger d'im-

moler les Conseillers de cét attentat à cet illustre mort ; ce Roy surpris de cette réception si peu attenduë se résout à prévenir César, & conspire contre luy, pour éviter par sa perte le malheur dont il se voit menacé ; ce n'est pas encor assez, il faut sçavoir ce qui réussira de cette conspiration. César en a l'avis, & Ptoloméë périssant dans un combat avec ses Ministres, laisse Cléopatre en paisible possession du Royaume dont elle demandoit la moitié, & César hors de péril ; l'Auditeur n'a plus rien à demander, & fort satisfait, parce que l'action est complète. ■

Je connois des gens d'esprit, & des plus sçavants en l'Art Poétique, qui m'imputent d'avoir négligé d'achever le Cid, & quelques autres de mes Poëmes, parce que je n'y conclus pas précisément le Mariage des premiers Acteurs, & que je ne les envoie point marier au sortir du Théâtre. A quoy il est aisé de répondre, que le Mariage n'est point un achèvement nécessaire pour la Tragédie heureuse, ny mesme pour la Comédie. Quant à la première, c'est le péril d'un Héros qui la constituë, & lors qu'il en est fort, l'action est terminée. Bien qu'il aye de l'amour, il n'est point besoin qu'il parle d'épouser sa Maîtresse quand la bienséance ne le permet pas, & il suffit d'en donner l'idée après en avoir levé tous les empeschemens, sans luy

en faire déterminer le jour. Ce feroit une chose insupportable que Chiméne en convinft avec Rodrigue dès le lendemain qu'il a tué fon père, & Rodrigue feroit ridicule, s'il faisoit la moindre démonstration de le defirer. Je dis la même chose d'Antiochus. Il ne pourroit dire de douceurs à Rodogune qui ne fuffent de mauvaife grace, dans l'instant que fa mère se vient d'empoifonner à leurs yeux, & meurt dans la rage de n'avoir pû les faire périr avec elle. Pour la Comédie, Aristote ne luy impofe point d'autre devoir pour conclufion, *que de rendre amis ceux qui étoient ennemis*. Ce qu'il faut entendre un peu plus généralement que les termes ne femblent porter, & l'étendre à la réconciliation de toute forte de mauvaife intelligence; comme quand un fils rentre aux bonnes graces d'un père, qu'on a veu en colére contre luy pour fes débauches, ce qui eft une fin affez ordinaire aux anciennes Comédies; ou que deux Amants, féparez par quelque fourbe qu'on leur a faite, ou par quelque pouvoir dominant, fe réuniffent par l'éclairciffement de cette fourbe, ou par le confentement de ceux qui y mettoient obstacle; ce qui arrive presque toûjours dans les nôtres, qui n'ont que tres-rarement une autre fin que des mariages. Nous devons toutefois prendre garde que ce confentement ne vienne pas par un fimple changement de volonté, mais par un

événement qui en fournisse l'occasion. Autrement il n'y auroit pas grand artifice au dénoüement d'une Pièce, si après l'avoir soutenuë durant quatre Actes sur l'autorité d'un père qui n'approuve point les inclinations amoureuses de son fils, ou de sa fille, il y consentoit tout d'un coup au cinquième par cette seule raison que c'est le cinquième, & que l'Autheur n'oseroit en faire six. Il faut un effet considérable qui l'y oblige, comme si l'Amant de sa fille luy fauvoit la vie en quelque rencontre, où il fust prest d'estre assassiné par ses ennemis, ou que par quelque accident inespéré il fust reconnu pour estre de plus grande condition, & mieux dans la fortune qu'il ne paroïssoit.

Comme il est nécessaire que l'action soit complète, il faut aussi n'ajouter rien au delà, parce que quand l'effet est arrivé, l'Auditeur ne souhaite plus rien & s'ennuye de tout le reste. Ainsi les sentimens de joye qu'ont deux Amants qui se voyent réunis après de longues traverses, doivent estre bien courts, & je ne sçais pas quelle grace a eu chez les Athéniens la contestation de Ménélas & de Teucer, pour la sépulture d'Ajax, que Sophocle fait mourir au quatrième Acte ; mais je sçay bien que de nostre temps la dispute du mesme Ajax & d'Ulisse pour les armes d'Achille après sa mort, laissa fort les oreilles, bien qu'elle partist d'une bonne main

Je ne puis déguiser mesme que j'ay peine encor à comprendre comment on a pû souffrir le cinquième de Mélite & de la Vefve. On n'y voit les premiers Acteurs que réunis ensemble, & ils n'y ont plus d'intérest qu'à sçavoir les Autheurs de la fauffeté ou de la violence qui les a féparez. Cependant ils en pouvoient estre déjà instruits, si je l'eusse voulu, & semblent n'estre plus sur le Théâtre que pour servir de témoins au Mariage de ceux du second ordre, ce qui fait languir toute cette fin, où ils n'ont point de part. Je n'ose attribüer le bonheur qu'eurent ces deux Comédies à l'ignorance des Préceptes, qui étoit assez générale en ce temps là, dautant que ces mesmes Préceptes bien, ou mal observez, doivent faire leur effet, bon, ou mauvais, sur ceux mesme qui faute de les sçavoir s'abandonnent au courant des sentimens naturels : mais je ne puis que je n'avouë du moins, que la vieille habitude qu'on avoit alors à ne voir rien de mieux ordonné a été cause qu'on ne s'est pas indigné contre ces défauts, & que la nouveauté d'un genre de Comédie tres-agréable, & qui jusque-là n'avoit point paru sur la Scène, a fait qu'on a voulu trouver belles toutes les parties d'un corps qui plaisoit à la veuë, bien qu'il n'eut pas toutes ses proportions dans leur justesse.

La Comédie & la Tragédie se ressemblent

encore en ce que l'action qu'elles choisissent pour imiter *doit avoir une juste grandeur*, c'est à dire, *qu'elle ne doit estre, ny si petite, qu'elle échape à la veuë comme un atome, ny si vaste, qu'elle confonde la mémoire de l'Auditeur, & égare son imagination*. C'est ainsi qu'Aristote explique cette condition du Poëme, & ajouste que *pour estre d'une juste grandeur, elle doit avoir un commencement, un milieu, & une fin*. Ces termes sont si généraux, qu'ils semblent ne signifier rien; mais à les bien entendre, ils excluënt les actions momentanées qui n'ont point ces trois parties. Telle est peut estre la mort de la sœur d'Horace qui se fait tout d'un coup sans aucune préparation dans les trois Actes qui la précédent, & je m'affeure que si Cinna attendoit au cinquième à conspirer contre Auguste, & qu'il consumast les quatre autres en protestations d'amour à Æmilie, ou en jalousies contre Maxime, cette conspiration surprenante feroit bien des révoltes dans les esprits, à qui ces quatre premiers auroient fait attendre toute autre chose.

Il faut donc qu'une action pour estre d'une juste grandeur aye un commencement, un milieu, & une fin. Cinna conspire contre Auguste, & rend compte de sa conspiration à Æmilie, voilà le commencement; Maxime en fait avertir Auguste, voilà le milieu; Auguste luy pardonne

voilà la fin. Ainsi dans les Comédies de ce premier Volume, j'ay presque toujours étably deux Amants en bonne intelligence, je les ay brouillez ensemble par quelque fourbe, & les ay réunis par l'éclaircissement de cette mesme fourbe qui les séparoit.

A ce que je viens de dire de la juste grandeur de l'action j'ajouste un mot touchant celle de sa representation, que nous bornons d'ordinaire à un peu moins de deux heures. Quelques uns réduisent le nombre des Vers qu'on y récite à quinze cens, & veulent que les Pièces de Théâtre ne puissent aller jusqu'à dix-huit, sans laisser un chagrin capable de faire oublier les plus belles choses. J'ay été plus heureux que leur Règle ne me le permet, en ayant pour l'ordinaire donné deux mille aux Comédies, & un peu plus de dix-huit cens aux Tragédies, sans avoir sujet de me plaindre que mon Auditoire ait montré trop de chagrin pour cette longueur.

C'est assez parlé du Sujet de la Comédie, & des conditions qui luy sont nécessaires. La vraysemblance en est une dont je parleray en un autre lieu ; il y a de plus, que les événemens en doivent toujours estre heureux, ce qui n'est pas une obligation de la Tragédie, où nous avons le choix de faire un changement de bonheur en malheur, ou de malheur en bonheur. Cela n'a

pas besoin de Commentaire, je viens à la seconde Partie du Poëme, qui font les Mœurs.

Aristote leur prescrit quatre conditions, *qu'elles soient bonnes, convenables, semblables, & égales.* Ce font des termes qu'il a si peu expliqués, qu'il nous laisse grand lieu de douter de ce qu'il veut dire.

Je ne puis comprendre comment on a voulu entendre par ce mot de bonnes, qu'il faut qu'elles soient vertueuses. La plupart des Poëmes tant anciens que modernes demeureroient en un pitoyable état si l'on en retranchoit tout ce qui s'y rencontre de personnages méchants, ou vicieux, ou tachez de quelque foiblesse qui s'accorde mal avec la vertu. Horace a pris soin de décrire en général les mœurs de chaque âge, & leur attribué plus de défauts que de perfections, & quand il nous prescrit de peindre Médée fière & indomptable, Ixion perfide, Achille emporté de colère, jusqu'à maintenir que les loix ne sont pas faites pour luy, & ne vouloir prendre droit que par les armes, il ne nous donne pas de grandes vertus à exprimer. Il faut donc trouver une bonté compatible avec ces sortes de mœurs, & s'il m'est permis de dire mes conjectures sur ce qu'Aristote nous demande par là, je croy que c'est le caractère brillant & élevé d'une habitude vertueuse, ou criminelle, selon qu'elle est propre & convenable à la personne qu'on

introduit. Cléopâtre dans Rodogune est tres-méchante, il n'y a point de parricide qui luy fasse horreur, pourveu qu'il la puisse conserver sur un trosne qu'elle préfère à toutes choses, tant son attachement à la domination est violent ; mais tous ces crimes sont accompagnez d'une grandeur d'ame, qui a quelque chose de si haut, qu'en mesme temps qu'on déteste ses actions, on admire la source dont elles partent. J'ose dire la mesme chose du menteur. Il est hors de doute que c'est une habitude vicieuse que de mentir, mais il débite ses mengeries avec une telle préférence d'esprit, & tant de vivacité, que cette imperfection a bonne grace en sa personne, & fait confesser aux Spectateurs que le talent de mentir ainsi est un vice dont les sots ne sont point capables. Pour troisiéme exemple, ceux qui voudront examiner la manière dont Horace décrit la colére d'Achille, ne s'éloigneront pas de ma pensée. Elle a pour fondement un passage d'Aristote qui suit d'assez près celuy que je tafche d'expliquer. *La Poësie, dit-il, est une imitation de gens meilleurs qu'ils n'ont été, & comme les Peintres font souvent des portraits flattez, qui sont plus beaux que l'Original, & conservent toutefois la ressemblance, ainsi les Poëtes représentant dès hommes coléres, ou fainéants, doivent tirer une haute idée de ces qualitez qu'ils leur attribuënt, en forte qu'il s'y trouve un bel exemblaire d'équité,*

ou de dureté, & c'est ainsi qu'Homère a fait Achille bon. Ce dernier mot est à remarquer, pour faire voir qu'Homère a donné aux emportemens de la colère d'Achille, cette bonté nécessaire aux Mœurs, que je fais consister en cette élévation de leur caractère, & dont Robortel parle ainsi. *Unumquodque genus per se supremos quosdam habet decoris gradus, & absolutissimam recipit formam, non tamen degenerans a sua natura & effigie pristina.*

Ce texte d'Aristote que je viens de citer peut faire de la peine, en ce qu'il porte *que les Mœurs des hommes colères, ou fainéants, doivent estre peintes dans un tel degré d'excellence, qu'il s'y rencontre un haut exemplaire d'équité, ou de dureté.* Il y a du rapport de la dureté à la colère, & c'est ce qu'attribuë Horace à celle d'Achille en ce vers.

Iracundus, inexorabilis, acer.

Mais il n'y en a point de l'équité à la fainéantise, & je ne puis voir quelle part elle peut avoir en son caractère. C'est ce qui me fait douter si le mot Grec *ῥαθύμους*, a été rendu dans le sens d'Aristote par les interprètes Latins que j'ay suivis. Pacius le tourne *desides*, Victorius, *inertes*, Heinsius, *segnes*, & le mot de *fainéants*, dont je me suis servy pour le mettre en nostre Langue répond assez à ces trois versions : mais

Castelvétro le rend en la fienne par celuy de *mansueti, débonnaires, ou pleins de mansuétude*; & non seulement ce mot a une opposition plus juste à celui de *colères*, mais aussi il s'accorderoit mieux avec cette habitude, qu'Aristote appelle, *ἐπιείκειαν*, dont il nous demande un bel exemplaire. Ces trois interprètes traduisent ce mot Grec par celuy d'*équité* ou de *probité*, qui répondroit mieux au *mansueti* de l'Italien, qu'à leurs *seignes, desides, inertes*, pourveu qu'on n'entendist par là qu'une bonté naturelle, qui ne se fasche que mal aisément; mais j'aimerois mieux encor celuy de *piacevolezza*, dont l'autre se sert pour l'exprimer en sa Langue, & je croy que pour luy laisser sa force en la nostre, on le pourroit tourner par celuy de *condescendance, ou facilité équitable d'approuver, excuser, & supporter tout ce qui arrive*. Ce n'est pas que jeme veuille faire juge entre de si grands hommes; mais je ne puis dissimuler que la version Italienne de ce passage me semble avoir quelque chose de plus juste que ces trois Latines. Dans cette diversité d'interprétations, chacun est en liberté de choisir, puisque mesme on a droit de les rejeter toutes, quand il s'en présente une nouvelle qui plaist davantage, & que les opinions des plus sçavants ne font pas des loix pour nous.

Il me vient encor une autre conjecture touchant ce qu'entend Aristote par cette bonté de

Mœurs, qu'il leur impose pour première condition. C'est qu'elles doivent être vertueuses, tant qu'il se peut, en sorte que nous n'exposions point de vicieux, ou de criminels sur le Théâtre, si le Sujet que nous traitons n'en a besoin. Il donne lieu luy mesme à cette pensée, lors que voulant marquer un exemple d'une faute contre cette Règle, il se sert de celuy de Ménélas dans l'Orreste d'Euripide, dont le défaut ne consiste pas en ce qu'il est injuste, mais en ce qu'il l'est sans nécessité.

Je trouve dans Castelvétro une troisième explication qui pourroit ne déplaire pas, qui est, que cette bonté de Mœurs ne regarde que le premier personnage qui doit toujours se faire aimer, & par conséquent être vertueux, & non pas ceux qui le persécutent, ou le font périr : mais comme c'est rétrairdre à un seul ce qu'Aristote dit en général, j'aimerois mieux m'arrêter, pour l'intelligence de cette première condition, à cette élévation, ou perfection de caractère dont j'ay parlé, qui peut convenir à tous ceux qui paroissent sur la Scène, & je ne pourrois suivre cette dernière interprétation, sans condamner le menteur dont l'habitude est vicieuse, bien qu'il tienne le premier rang dans la Comédie qui porte ce titre.

En second lieu, les Mœurs doivent être convenables. Cette condition est plus aisée à en-

tendre que la première. Le Poëte doit considérer l'âge, la dignité, la naissance, l'employ, & le país de ceux qu'il introduit : il faut qu'il sçache ce qu'on doit à sa Patrie, à ses parens, à ses amis, à son Roy ; quel est l'office d'un Magistrat, ou d'un Général d'Armée, afin qu'il puisse y conformer ceux qu'il veut faire aimer aux Spectateurs, & en éloigner ceux qu'il leur veut faire haïr ; car c'est une Maxime infallible, que pour bien réüssir, il faut intéresser l'Auditoire pour les premiers Acteurs. Il est bon de remarquer encor que ce qu'Horace dit des Mœurs de chaque âge n'est pas une Règle, dont on ne se puisse dispenser sans scrupule. Il fait les jeunes gens prodigues, & les vieillards avarés ; le contraire arrive tous les jours sans merveille, mais il ne faut pas que l'un agisse à la manière de l'autre, bien qu'il aye quelquefois des habitudes & des passions qui conviendroient mieux à l'autre. C'est le propre d'un jeune homme d'estre amoureux, & non pas d'un vieillard, cela n'empesche pas qu'un vieillard ne le devienne ; les exemples en sont assez souvent devant nos yeux ; mais il passeroit pour fou, s'il vouloit faire l'amour en jeune homme, & s'il prétendoit se faire aimer par les bonnes qualitez de sa personne. Il peut espérer qu'on l'écouterà, mais cette espérance doit estre fondée sur son bien, ou sur sa qualité, & non

pas sur les mérites; & les prétensions ne peuvent être raisonnables, s'il ne croit avoir affaire à une ame assez intéressée, pour déferer tout à l'éclat des richesses, ou à l'ambition du rang.

La qualité de semblables, qu'Aristote demande aux Mœurs, regarde particulièrement les personnes que l'Histoire ou la Fable nous fait connoître, & qu'il faut toujours peindre telles que nous les y trouvons. C'est ce que veut dire Horace par ce vers

Sit Medea ferox invictaque.

Qui peindroit Ulisse en grand guerrier, ou Achille en grand discoureur, ou Médée en femme fort soûmise, s'exposeroit à la risée publique. Ainsi ces deux qualitez, dont quelques Interprètes ont beaucoup de peine à trouver la différence qu'Aristote veut qui soit entre elles sans la désigner, s'accorderont aisément, pourveu qu'on les sépare, & qu'on donne celle de convenables aux personnes imaginées qui n'ont jamais eu d'être que dans l'esprit du Poète, en réservant l'autre pour celles qui sont connues par l'Histoire, ou par la Fable, comme je le viens de dire.

Il reste à parler de l'égalité, qui nous oblige à conserver jusqu'à la fin à nos Personnages les

Mœurs que nous leur avons données au commencement.

Servetur ad inum

Qualis ab incepto procefferit, & sibi constet.

L'inégalité y peut toutefois entrer fans défaut, non seulement quand nous introduisons des personnes d'un esprit léger & inégal, mais encor lors qu'en conservant l'égalité au dedans, nous donnons l'inégalité au dehors selon l'occasion. Telle est celle de Chiméne du costé de l'amour, elle aime toujours fortement Rodrigue dans son cœur, mais cet amour agit autrement en la présence du Roy, autrement en celle de l'infante, & autrement en celle de Rodrigue, & c'est ce qu'Aristote appelle des Mœurs inégalement égales.

Il se présente une difficulté à éclaircir sur cette matière, touchant ce qu'entend Aristote, lors qu'il dit, *que la Tragédie se peut faire sans Mœurs, & que la plupart de celles des Modernes de son temps n'en ont point.* Le sens de ce passage est assez malaisé à concevoir, veu que selon luy mesme c'est par les Mœurs qu'un homme est méchant, ou homme de bien, spirituel ou stupide, timide ou hardy, constant ou irrésolu, bon ou mauvais Politique, & qu'il est impossible qu'on en mette aucun sur le Théâtre qui ne soit

bon, ou méchant, & qu'il n'aye quelque'une de ces autres qualitez. Pour accorder ces deux sentimens qui semblent opposez l'un à l'autre, j'ay remarqué que ce Philosophe dit en suite, que *si un Poëte a fait de belles Narrations Morales, & des discours bien sententieux, il n'a fait encor rien par là qui concerne la Tragédie.* Cela m'a fait considérer que les Mœurs ne font pas seulement le principe des actions, mais aussi du raisonnement. Un homme de bien agit & raisonne en homme de bien, un méchant agit & raisonne en méchant, & l'un & l'autre étale de diverses Maximes de Morale suivant cette diverse habitude. C'est donc de ces Maximes, que cette habitude produit, que la Tragédie peut se passer, & non pas de l'habitude même, puisqu'elle est le principe des actions, & que les actions font l'ame de la Tragédie, où l'on ne doit parler qu'en agissant, & pour agir. Ainsi pour expliquer ce passage d'Aristote par l'autre, nous pouvons dire, que quand il parle d'une Tragédie sans Mœurs, il entend une Tragédie où les Acteurs énoncent simplement leurs sentimens, ou ne les appuyent que sur des raisonnemens tirez du fait, comme Cléopâtre dans le second Acte de Rodogune, & non pas sur des Maximes de Morale ou de Politique, comme Rodogune dans son premier Acte. Car, je le répète encor, faire un Poëme de Théâtre, où aucun des Acteurs ne soit bon ny mé-

chant, prudent ny imprudent, cela est absolument impossible.

Après les Mœurs viennent les Sentimens, par où l'Acteur fait connoître ce qu'il veut ou ne veut pas, en quoy il peut se contenter d'un simple témoignage de ce qu'il se propose de faire, sans le fortifier de raisonnemens moraux, comme je le viens de dire. Cette partie a besoin de la Rhétorique pour peindre les passions & les troubles de l'esprit, pour en consulter, délibérer, exagérer, ou exténüer, mais il y a cette différence pour ce regard entre le Poëte Dramatique, & l'Orateur, que celui-cy peut étaler son Art, & le rendre remarquable avec pleine liberté, & que l'autre doit le cacher avec soin parce que ce n'est jamais luy qui parle, & que ceux qu'il fait parler ne sont pas des Orateurs.

La Diction dépend de la Grammaire. Aristote luy attribüé les Figures, que nous ne laissons pas d'appeller communément Figures de Rhétorique. Je n'ay rien à dire là dessus, sinon que le langage doit estre net, les Figures placées à propos & diversifiées, & la versification aisée & élevée au dessus de la Prose, mais non pas jusqu'à l'enflure du Poëme Epique, puisque ceux que le Poëte fait parler ne sont pas des Poëtes.

Le retranchement que nous avons fait des Chœurs, a retranché la Musique de nos Poëmes. Une chanson y a quelquefois bonne grace, &

dans les Pièces de Machines cét ornement est redevenu nécessaire pour remplir les oreilles de l'Auditeur, cependant que les Machines descendent.

La décoration du Théâtre a besoin de trois Arts pour la rendre belle, de la Peinture, de l'Architecture, & de la Perspective. Aristote prétend que cette partie non plus que la précédente ne regarde pas le Poète, & comme il ne la traite point, je me dispenseray d'en dire plus qu'il ne m'en a appris.

Pour achever ce discours, je n'ay plus qu'à parler des parties de quantité, qui font le Prologue, l'Episode, l'Exode, & le Chœur. *Le Prologue est ce qui se récite avant le premier chant du Chœur. L'Episode, ce qui se récite entre les chants du Chœur. Et l'Exode, ce qui se récite après le dernier chant du Chœur.* Voilà tout ce que nous en dit Aristote, qui nous marque plutôt la situation de ces parties, & l'ordre qu'elles ont entre elles dans la représentation, que la part de l'action qu'elles doivent contenir. Ainsi pour les appliquer à nostre usage, le Prologue est nostre premier Acte, l'Episode fait les trois suivants, l'Exode le dernier.

Je dis que le Prologue est ce qui se récite devant le premier chant du Chœur, bien que la version ordinaire porte, *devant la première entrée du Chœur*, ce qui nous embarrasseroit fort,

veu que dans beaucoup de Tragédies Grecques le Chœur parle le premier, & ainsi elles manqueroient de cette partie, ce qu'Aristote n'eut pas manqué de remarquer. Pour m'enhardir à changer ce terme, afin de lever la difficulté, j'ay considéré qu'encor le mot grec *πάροδος* dont se fert icy ce Philosophe signifie communément l'entrée en un chemin ou Place publique, qui étoit le lieu ordinaire où nos Anciens faisoient parler leurs Acteurs : en cet endroit toutefois il ne peut signifier que le premier chant du Chœur. C'est ce qu'il m'apprend luy-mesme un peu après, en disant que le *πάροδος* du Chœur est la première chose que dit tout le Chœur ensemble. Or quand le Chœur entier disoit quelque chose, il chantoit, & quand il parloit sans chanter, il n'y avoit qu'un de ceux dont il étoit composé qui parloit au nom de tous. La raison en est que le Chœur alors tenoit le lieu d'Acteur, & ce qu'il disoit servoit à l'action, & devoit par conséquent estre entendu, ce qui n'eust pas été possible, si tous ceux qui le composoient, & qui étoient quelquefois jusqu'au nombre de cinquante, eussent parlé, ou chanté tous à la fois. Il faut donc rejeter ce premier *πάροδος* du Chœur, qui est la borne du Prologue, à la première fois qu'il demuroit seul sur le Théâtre, & chantoit : jusque là il n'y étoit introduit que parlant avec un Acteur par une seule bouche,

ou s'il y demeueroit feul fans chanter, il se féparoit en deux demy Chœurs, qui ne parloient non plus chacun de leur costé que par un feul organe, afin que l'Auditeur pût entendre ce qu'ils disoient, & s'instruire de ce qu'il falloit qu'il apprist pour l'intelligence de l'action.

Je réduis ce Prologue à nostre premier Acte, suivant l'intention d'Aristote, & pour suppléer en quelque façon à ce qu'il ne nous a pas dit, ou que les années nous ont dérobé de son livre, je diray qu'il doit contenir les semences de tout ce qui doit arriver, tant pour l'action principale que pour les Epifodiques, en sorte qu'il n'entre aucun Acteur dans les Actes suivants, qui ne soit connu par ce premier, ou du moins appelé par quelqu'un qui y aura été introduit. Cette maxime est nouvelle & assez sévère, & je ne l'ay pas toujours gardée ; mais j'estime qu'elle fert beaucoup à fonder une véritable unité d'action, par la liaison de toutes celles qui concurrent dans le Poëme. Les Anciens s'en sont fort écartez, particulièrement dans les Agnitions, pour lesquelles ils se sont presque toujours servis de gens qui survenoient par hazard au cinquième Acte, & ne seroient arrivez qu'au dixième, si la Pièce en eust eu dix. Tel est ce Vieillard de Corinthe dans l'*Oedipe* de Sophocle & de Sénèque, où il semble tomber des Nuës par miracle, en un temps où les Acteurs ne sçauoient

plus par où en prendre, ny quelle posture tenir, s'il arrivoit une heure plus tard. Je ne l'ay introduit qu'au cinquième Acte non plus qu'eux ; mais j'ay préparé sa venuë dès le premier, en faisant dire à Oedipe qu'il attend dans le jour la Nouvelle de la mort de son père. Ainsi dans la Vefve, bien que Célidan ne paroisse qu'au troisième, il y est amené par Alcidon qui est du premier. Il n'en est pas de mesme des Maures dans le Cid, pour lesquels il n'y a aucune préparation au premier Acte. Le Plaideur de Poitiers dans le Menteur avoit le mesme défaut, mais j'ay trouvé le moyen d'y remédier en cette Edition, où le Dénoüement se trouve préparé par Philiste, & non plus par luy.

Je voudrois donc que le premier Acte contiust le fondement de toutes les actions, & fermast la porte à tout ce qu'on voudroit introduire d'ailleurs dans le reste du Poëme. Encor que souvent il ne donne pas toutes les lumières nécessaires pour l'entière intelligence du Sujet, & que tous les Acteurs n'y paroissent pas, il suffit qu'on y parle d'eux, ou que ceux qu'on y fait paroistre ayent besoin de les aller chercher, pour venir à bout de leurs intentions. Ce que je dis ne se doit entendre que des Personnages qui agissent dans la Pièce par quelque propre intérêt considérable, ou qui apportent une Nouvelle importante qui produit un notable

effet. Un Domestique qui n'agit que par l'ordre de son maître, un Confident qui reçoit le secret de son amy, & le plaint dans son malheur, un père qui ne se montre que pour consentir ou contredire le Mariage de ses enfants, une femme qui console & conseille son mary, en un mot, tous ces gens sans action n'ont point besoin d'estre infinüez au premier Acte ; & quand je n'y aurois point parlé de Livie dans Cinna j'aurois pü la faire entrer au quatrième, sans pécher contre cette Règle. Mais je souhaiterois qu'on l'observast inviolablement, quand on fait concurrencer deux actions différentes, bien qu'en suite elles se meslent ensemble. La conspiration de Cinna, & la consultation d'Auguste avec luy & Maxime n'ont aucune liaison entre elles, & ne font que concurrencer d'abord, bien que le résultat de l'une produise de beaux effets pour l'autre, & soit cause que Maxime en fait découvrir le secret à cet Empereur. Il a été besoin d'en donner l'idée dès le premier Acte, où Auguste mande Cinna & Maxime. On n'en sçait pas la cause, mais enfin il les mande, & cela suffit pour faire une surprise tres-agréable, de le voir delibérer s'il quittera l'Empire, ou non, avec deux hommes qui ont conspiré contre luy. Cette surprise auroit perdu la moitié de ses graces, s'il ne les eust point mandez dès le premier Acte, ou si on n'y eust point connu

Maxime pour un des Chefs de ce grand dessein. Dans Don Sanche, le choix que la Reine de Castille doit faire d'un mary, & le rappel de celle d'Arragon dans ses Etats, sont deux choses tout à fait différentes, aussi sont elles proposées toutes deux au premier Acte, & quand on introduit deux fortes d'Amours, il ne faut jamais y manquer.

Ce premier Acte s'appelloit Prologue du temps d'Aristote, & communément on y faisoit l'ouverture du Sujet, pour instruire le Spectateur de tout ce qui s'étoit passé avant le commencement de l'action qu'on alloit représenter, & de tout ce qu'il falloit qu'il sceust pour comprendre ce qu'il alloit voir. La manière de donner cette intelligence a changé suivant les temps. Euripide en a usé assez grossièrement, en introduisant, tantost un Dieu dans une Machine, par qui les Spectateurs recevoient cet éclaircissement, & tantost un de ses principaux Personnages qui les en instruisoit luy mesme, comme dans son Iphigenie, & dans son Hélène, où ces deux Héroïnes racontent d'abord toute leur histoire, & l'apprennent à l'Auditeur, sans avoir aucun Acteur avec elles à qui adresser leur discours.

Ce n'est pas que je vueille dire, que quand un Acteur parle seul, il ne puisse instruire l'Auditeur de beaucoup de choses ; mais il faut que

ce foit par les fentimens d'une paffion qui l'agite, & non pas par une fimple Narration. Le Monologue d'Æmilie, qui ouvre le Théâtre dans Cinna, fait affez connoître qu'Auguste a fait mourir fon père, & que pour venger fa mort elle engage fon Amant à conspirer contre luy; mais c'eft par le trouble & la crainte que le péril où elle expose Cinna jette dans fon ame, que nous en avons la connoiffance. Sur tout le Poëte fe doit fouvenir, que quand un Aëteur eft feul fur le Théâtre, il eft préfumé ne faire que s'entretenir en luy mefme, & ne parle qu'afin que le Spectateur fçache dequoy il s'entretient, & à quoy il penfe. Ainfi ce feroit une faute infupportable, fi un autre Aëteur apprenoit par là fes fecrets. On excufe cela dans une paffion fi violente, qu'elle force d'éclater, bien qu'on n'aye perfonne à qui la faire entendre, & je ne le voudrois pas condamner en un autre, mais j'aurois de la peine à me le fouffrir.

Plaute a crû remédier à ce defordre d'Euripide, en introduifant un Prologue détaché, qui fe récitoit par un Perfonnage, qui n'avoit quelquefois autre nom que celui de Prologue, & n'étoit point du tout du corps de la Pièce. Auffi ne parloit-il qu'aux Spectateurs, pour les instruire de ce qui avoit précédé, & amener le Sujet jusques au premier Aëte, où commençoit l'action.

Térence, qui est venu depuis luy, a gardé ces Prologues, & en a changé la matière. Il les a employez à faire son Apologie contre ses envieux, & pour ouvrir son Sujet, il a introduit une nouvelle sorte de Personnages, qu'on a appellez Protatiques, parce qu'ils ne paroissent que dans la Protase, où se doit faire la proposition & l'ouverture du Sujet. Ils en écoutoient l'histoire, qui leur étoit racontée par un autre Acteur, & par ce récit qu'on leur en faisoit, l'Auditeur demouroit instruit de ce qu'il devoit sçavoir, touchant les intérêts des premiers Acteurs, avant qu'ils parussent sur le Théâtre. Tels sont Sosie dans son Andrienne, & Davus dans son Phormion, qu'on ne revoit plus après la narration, & qui ne servent qu'à l'écouter. Cette Méthode est fort artificieuse, mais je voudrois pour sa perfection que ces mesmes Personnages servissent encor à quelque autre chose dans la Pièce, & qu'ils y fussent introduits par quelque autre occasion que celle d'écouter ce récit. Pollux dans Médée est de cette nature. Il passe par Corinthe en allant au mariage de sa sœur, & s'étonne d'y rencontrer Jason qu'il croyoit en Thessalie; il apprend de luy sa fortune, & son divorce avec Médée, pour épouser Créüse, qu'il aide en suite à sauver des mains d'Ægée qui l'avoit fait enlever, & raisonne avec le Roy sur la défiance qu'il doit avoir des préfens de Mé-

dée. Toutes les Pièces n'ont pas besoin de ces éclairciffemens, & par conféquent on fe peut paffer fouvent de ces Perfonnages, dont Térence ne s'est fervy que ces deux fois dans les fix Comédies que nous avons de luy.

Nofre Siècle a inventé une autre espèce de Prologue pour les Pièces de Machines, qui ne touche point au Sujet, & n'est qu'une loüange adroite du Prince devant qui ces Poèmes doivent estre representez. Dans l'Androméde, Melpoméne emprunte au Soleil fes rayons pour éclairer fon Théâtre en faveur du Roy, pour qui elle a préparé un fpectacle magnifique. Le Prologue de la Toifon d'Or fur le mariage de fa Majesté, & la Paix avec l'Espagne, a quelque chose encor de plus éclatant. Ces Prologues doivent avoir beaucoup d'invention, & je ne penfe pas qu'on y puiffe raifonnablement introduire que des Dieux imaginaires de l'Antiquité, qui ne laiffent pas toutefois de parler des choses de noftré temps, par une fiction Poétique, qui fait un grand accommodement de Théâtre.

L'Epifode felon Aristote en cét endroit, font nos trois Actes du milieu, mais comme il applique ce nom ailleurs aux actions qui font hors de la principale, & qui luy fervent d'un ornement dont elle fe pourroit paffer, je diray que bien que ces trois Actes s'appellent Epifode, ce n'est pas à dire qu'ils ne foient com-

posez que d'Episodes. La consultation d'Auguste au second de Cinna, les remords de cet ingrat, ce qu'il en découvre à Æmilie, & l'effort que fait Maxime pour persuader à cet objet de son amour caché de s'enfuir avec luy, ne sont que des Episodes; mais l'avis que fait donner Maxime par Euphorbe à l'Empereur, les irrésolutions de ce Prince, & les conseils de Livie, sont de l'action principale; & dans Héraclius, ces trois Actes ont plus d'action principale, que d'Episodes. Ces Episodes sont de deux sortes, & peuvent estre composez des actions particulières des principaux Acteurs, dont toutefois l'action principale pourroit se passer, ou des intérêts des seconds Amants qu'on introduit, & qu'on appelle communément des Personnages Episodiques. Les uns & les autres doivent avoir leur fondement dans le premier Acte, & estre attachez à l'action principale, c'est à dire, y servir de quelque chose, & particulièrement ces Personnages Episodiques doivent s'embarasser si bien avec les premiers, qu'un seul intrigue brouille les uns & les autres. Aristote blasme fort les Episodes détachez, & dit *que les mauvais Poëtes en font par ignorance, & les bons en faveur des Comédiens, pour leur donner de l'employ.* L'Infante du Cid est de ce nombre, & on le pourra condamner, ou luy faire grace par ce texte d'Aristote, suivant le

rang qu'on voudra me donner parmy nos Modernes.

Je ne diray rien de l'Exode, qui n'est autre chose que nostre cinquième Acte. Je pense en avoir expliqué le principal employ, quand j'ay dit que l'action du Poëme Dramatique doit estre complète. Je n'y ajousteray que ce mot ; qu'il faut, s'il se peut, luy réserver toute la Catastrophe, & mesme la reculer vers la fin autant qu'il est possible. Plus on la diffère, plus les esprits demeurent suspendus, & l'impatience qu'ils ont de sçavoir de quel costé elle tournera, est cause qu'ils la reçoivent avec plus de plaisir : ce qui n'arrive pas quand elle commence avec cet Acte. L'Auditeur qui la sçait trop tost n'a plus de curiosité, & son attention languit durant tout le reste, qui ne luy apprend rien de nouveau. Le contraire s'est veu dans la Mariane, dont la mort, bien qu'arrivée dans l'intervalle qui sépare le quatrième Acte du cinquième, n'a pas empesché que les déplaisirs d'Hérode, qui occupent tout ce dernier, n'ayent plû extraordinairement. Mais je ne conseillerois à personne de s'asseurer sur cet exemple. Il ne se fait pas des miracles tous les jours, & quoy que son Auteur eust bien mérité ce beau succès par le grand effort d'esprit qu'il avoit fait à peindre les désespoirs de ce Monarque, peutestre que l'excellence de l'Acteur, qui en sou-

tenoit le Personnage, y contribuoit beaucoup.

Voilà ce qui m'est venu en pensée touchant le but, les utilitez, & les parties du Poëme Dramatique. Quelques Personnes de condition, qui peuvent tout sur moy, ont voulu que je donnasse mes sentimens au Public, sur les Régles d'un Art qu'il y a si long-temps que je pratique assez heureusement. Comme ce Recueil est séparé en trois Volumes, j'ay séparé les principales matières en trois Discours, pour leur servir de Préfaces. Je parle au second des conditions particulières de la Tragédie, des qualitez des Personnes & des événemens qui luy peuvent fournir de Sujet, & de la manière de le traiter selon le vray semblable ou le nécessaire. Je m'explique dans le troisiéme sur les trois unitez, d'action, de jour, & de lieu. Cette entreprise méritoit une longue & tres exacte étude de tous les Poëmes qui nous restent de l'Antiquité, & de tous ceux qui ont commenté les Traitez, qu'Aristote & Horace ont faits de l'Art Poëtique, ou qui en ont écrit en particulier : mais je n'ay pû me résoudre à en prendre le loisir ; & je m'assure que beaucoup de mes Lecteurs me pardonneront aisément cette paresse, & ne feront pas faschez, que je donne à des productions nouvelles le temps qu'il m'eust fallu consumer à des remarques sur celles des autres Siècles. J'y fais quelques courtes, & y prens des

exemples quand ma mémoire m'en peut fournir. Je n'en cherche de Modernes que chez moy, tant parce que je connois mieux mes ouvrages que ceux des autres, & en suis plus le maître, que parce que je ne veux pas m'exposer au péril de déplaire à ceux que je reprendrois en quelque chose, ou que je ne loüerois pas assez en ce qu'ils ont fait d'excellent. J'écris fans ambition, & fans esprit de contestation, je l'ay déjà dit. Je tâche de suivre toujours le sentiment d'Aristote dans les matières qu'il a traitées, & comme peut-estre je l'entens à ma mode, je ne suis point jaloux qu'un autre l'entende à la sienne. Le Commentaire dont je m'y fers le plus, est l'expérience du Théâtre, & les réflexions sur ce que j'ay veu y plaire ou déplaire. J'ay pris pour m'expliquer un stile simple, & me contente d'une expression nuë de mes opinions, bonnes ou mauvaises, fans y rechercher aucun enrichissement d'Eloquence. Il me suffit de me faire entendre, je ne prétens pas qu'on admire icy ma façon d'écrire, & ne fais point de scrupule de m'y servir souvent des mêmes termes, ne fust-ce que pour épargner le temps d'en chercher d'autres, dont peut estre la variété ne diroit pas si justement ce que je veux dire. J'ajouste à ces trois Discours généraux l'examen de chacun de mes Poëmes en particulier, afin de voir en quoy ils s'écartent,

ou se conforment aux Régles que j'établis. Je n'en diffimuleray point les defauts, & en revanche je me donneray la liberté de remarquer ce que j'y trouveray de moins imparfait. Balzac accorde ce Privilége à une certaine espèce de gens, & foûtient qu'ils peuvent dire d'eux-mesmes par franchise, ce que d'autres diroient par vanité. Je ne sçay si j'en suis, mais je veux avoir assez bonne opinion de moy pour n'en defespérer pas.

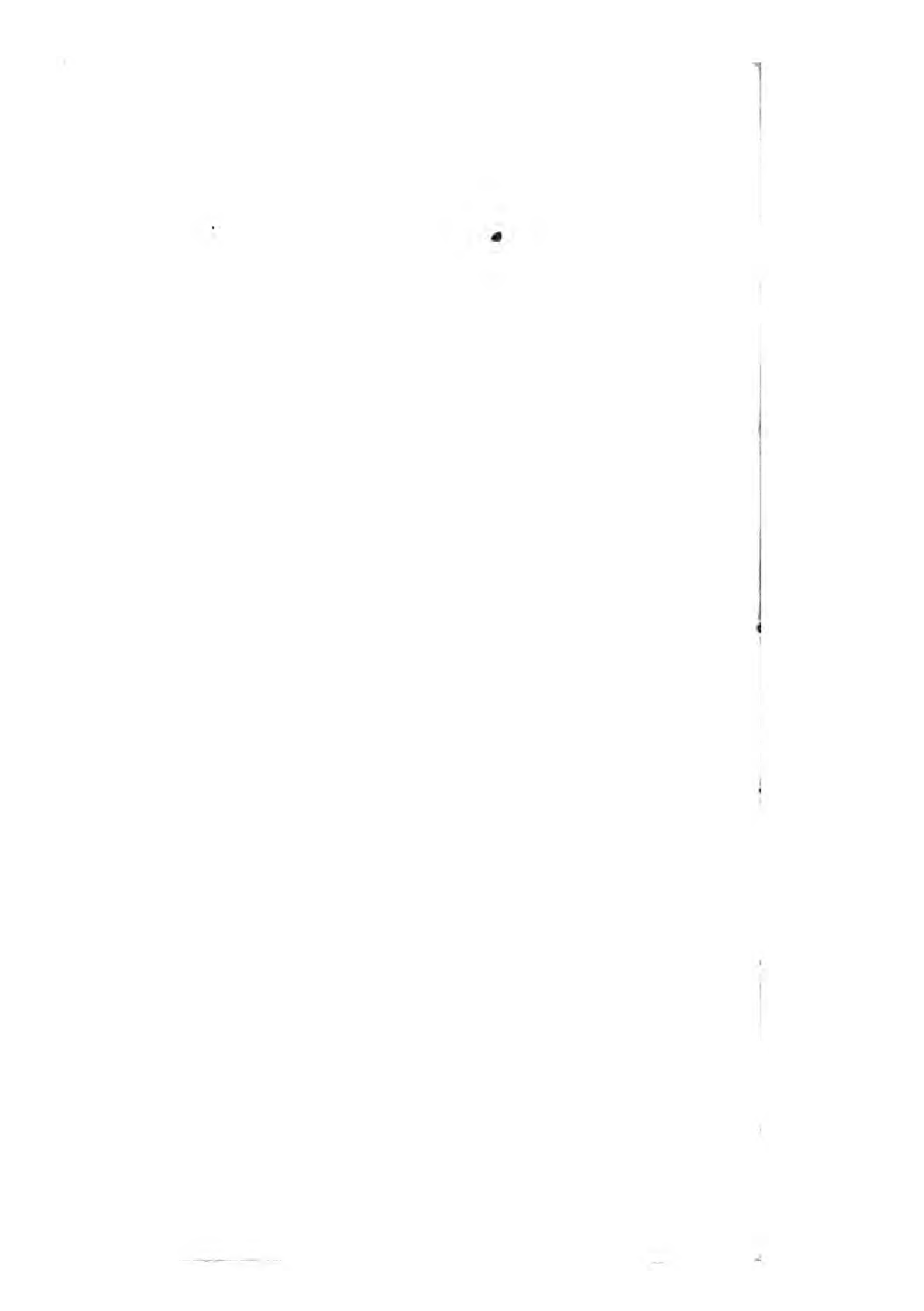


EXAMEN

DES

POÈMES CONTENUS

EN CETTE PREMIÈRE PARTIE.





EXAMEN

DES

POÈMES CONTENUS

EN CETTE PREMIÈRE PARTIE.

MELITE.



CETTE Pièce fut mon coup d'essay, & elle n'a garde d'estre dans les Règles ; puisque je ne sçavois pas alors qu'il y en eust. Je n'avois pour guide qu'un peu de sens commun, avec les exemples de feu Hardy, dont la veine étoit plus féconde que polie, & de quelques Modernes, qui commençoient à se produire, & qui n'étoient pas plus Réguliers que luy. Le succès en fut surprenant. Il établit une nouvelle troupe de Comé-

diens à Paris, malgré le mérite de celle qui étoit en possession de s'y voir l'unique ; il égala tout ce qui s'étoit fait de plus beau jusqu'alors, & me fit connoître à la Cour. Ce sens commun, qui étoit toute ma Règle, m'avoit fait trouver l'unité d'action pour brouiller quatre Amants par un seul intrigue, & m'avoit donné assez d'aversion de cet horrible dérèglement qui mettoit Paris, Rome, & Constantinople sur le mesme Théâtre, pour réduire le mien dans une seule ville.

La nouveauté de ce genre de Comédie, dont il n'y a point d'exemple en aucune Langue, & le stile naïf, qui faisoit une peinture de la conversation des honnestes gens, furent sans doute cause de ce bonheur surprenant, qui fit alors tant de bruit. On n'avoit jamais veu jusque-là que la Comédie fist rire sans Personnages ridicules, tels que les Valets bouffons, les Parasites, les Capitans, les Docteurs, &c. Celle cy faisoit son effet par l'humour enjouée de gens d'une condition au dessus de ceux qu'on voit dans les Comédies de Plaute & de Térence, qui n'étoient que des Marchands. Avec tout cela, j'avouë que l'Auditeur fut bien facile à donner son approbation à une Pièce, dont le nœud n'avoit aucune justesse. Eraste y fait contrefaire des lettres de Mélite, & les porter à Philandre. Ce Philandre est bien crédule de se persuader d'estre aimé d'une personne qu'il n'a jamais entretenuë, dont il ne connoit point l'écri-

ture, & qui luy défend de l'aller voir ; cependant qu'elle reçoit les visites d'un autre, avec qui il doit avoir une amitié assez étroite, puisqu'il est accordé de sa jœur. Il fait plus, sur la légèreté d'une croyance si peu raisonnable, il renonce à une affection dont il étoit assuré, & qui étoit presté d'avoir son effet. Eraste n'est pas moins ridicule que luy, de s'imaginer que sa fourbe causera cette rupture, qui seroit toutefois inutile à son dessein, s'il ne sçavoit de certitude que Philandre, malgré le secret qu'il luy fait demander par Mélite dans ces fausses lettres, ne manquera pas à les montrer à Tircis ; que cét Amant favorisé, croira plutôt un caractère qu'il n'a jamais veu, que les assurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de sa Maîtresse ; & qu'il rompra avec elle sans luy parler, de peur de s'en éclaircir. Cette prétension d'Eraste ne pouvoit estre supportable à moins d'une révélation, & Tircis qui est l'honneste homme de la Pièce, n'a pas l'esprit moins léger que les deux autres, de s'abandonner au desespoir par une mesme facilité de croyance, à la veüe de ce caractère inconnu. Les sentimens de douleur qu'il en peut légitimement concevoir, devroient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il se croit trahy, & luy donner par là l'occasion de le desabuser. La folie d'Eraste n'est pas de meilleure trempe. Je la condamnois deslors en mon ame ; mais comme

c'étoit un ornement de Théâtre qui ne manquoit jamais de plaire, & se faisoit souvent admirer, j'affectay volontiers ces grands égaremens, & en tiray un effet que je tiendrois encor admirable en ce temps. C'est la manière dont Eraste fait connoître à Philandre, en le prenant pour Minos, la fourbe qu'il luy a faite, & l'erreur où il l'a jetté. Dans tout ce que j'ay fait depuis, je ne pense pas qu'il se rencontre rien de plus adroit pour un dénouement.

Tout le cinquième Acte peut passer pour inutile. Tircis & Mélite se sont raccommodés avant qu'il commence, & par conséquent l'action est terminée. Il n'est plus question que de sçavoir qui a fait la supposition des lettres, & ils pouvoient l'avoir sçeu de Cloris, à qui Philandre l'avoit dit pour se justifier. Il est vray que cét Acte retire Eraste de folie, qu'il le réconcilie avec les deux Amants, & fait son mariage avec Cloris; mais tout cela ne regarde plus qu'une action Epifodique, qui ne doit pas amuser le Théâtre, quand la principale est finie; & sur tout ce mariage a si peu d'apparence, qu'il est aisé de voir qu'on ne le propose, que pour satisfaire à la coutume de ce temps là, qui étoit de marier tout ce qu'on introduisoit sur la Scène. Il semble mesme que le Personnage de Philandre, qui part avec un ressentiment ridicule, dont on ne craint pas l'effet, ne soit point achevé, & qu'il luy falloit

quelque cousine de Mélite, ou quelque sœur d'Eraste pour le réunir avec les autres. Mais deslors je ne m'affujettissois pas tout à fait à cette mode, & je me contentay de faire voir l'affiette de son esprit, sans prendre soin de le pourvoir d'une autre femme.

Quant à la durée de l'action, il est assez visible qu'elle passe l'unité de jour, mais ce n'en est pas le seul défaut; il y a de plus une inégalité d'intervalle entre les Actes qu'il faut éviter. Il doit s'estre passé huit ou quinze jours entre le premier & le second, & autant entre le second & le troisième; mais du troisième au quatrième, il n'est pas besoin de plus d'une heure, & il en faut encor moins entre les deux derniers, de peur de donner le temps de se rallentir à cette chaleur, qui jette Eraste dans l'égarement d'esprit. Je ne sçay mesme si les Personnages qui paroissent deux fois dans un mesme Acte (posé que cela soit permis, ce que j'examineray ailleurs), je ne sçay, dis je, s'ils ont le loisir d'aller d'un quartier de la Ville à l'autre, puisque ces quartiers doivent estre si éloignez l'un de l'autre, que les Acteurs ayent lieu de ne pas s'entreconnoistre. Au premier Acte, Tircis après avoir quitté Mélite chez elle, n'a que le temps d'environ soixante vers pour aller chez luy, où il rencontre Philandre avec sa sœur, & n'en a guère davantage au second à refaire le mesme chemin. Je sçay bien que la représentation racourcit la

durée de l'action, & qu'elle fait voir en deux heures, fans fortir de la Règle, ce qui souvent a besoin d'un jour entier pour s'effectuer : mais je voudrois que, pour mettre les choses dans leur justesse, ce raccourcissement se ménageast dans les intervalles des Actes, & que le temps qu'il faut perdre s'y perdist, en sorte que chaque Acte n'en eust pour la partie de l'action qu'il représente, que ce qu'il en faut pour sa représentation.

Ce coup d'essay a fans doute encor d'autres irrégularitez, mais je ne m'attache pas à les examiner si ponctuellement, que je m'obstine à n'en vouloir oublier aucune : je pense avoir marqué les plus notables, & pour peu que le Lecteur aye d'indulgence pour moy, j'espère qu'il ne s'offensera pas d'un peu de négligence pour le reste.

CLITANDRE.

Un voyage que je fis à Paris pour voir le succès de Mélipe, m'apprit qu'elle n'étoit pas dans les vingt & quatre heures. C'étoit l'unique Règle que l'on connoît en ce temps-là. J'entendis que ceux du métier la blasmoient de peu d'effets, & de ce que le stile en étoit trop familier. Pour la justifier contre cette censure par une espèce de bravade, & montrer que ce genre de Pièces avoit les vraies beautés de Théâtre, j'entrepris d'en faire une régulière (c'est à dire dans ces vingt & quatre heures) pleine d'incidens, & d'un stile plus élevé, mais qui ne vaudroit rien du tout ; en quoy je réüffis parfaitement. Le stile en est véritablement plus fort que celui de l'autre, mais c'est tout ce qu'on y peut trouver de supportable. Il est meslé de pointes, comme dans cette première, mais ce n'étoit pas alors un si grand vice dans le choix des pensées, que la Scène en dûst estre entièrement purgée. Pour la constitution, elle est si défordonnée, que vous avez de la

peine à deviner qui font les premiers Acteurs. Rosidor & Caliste font ceux qui le paroissent le plus par l'avantage de leur caractère, & de leur amour mutuel; mais leur action finit dès le premier Acte avec leur péril, & ce qu'ils disent au troisième & au cinquième ne fait que montrer leurs vjages, attendant que les autres achèvent. Pymante & Dorise y ont le plus grand employ, mais ce ne font que deux criminels, qui cherchent à éviter la punition de leurs crimes, & dont mesme le premier en attente de plus grands, pour mettre à couvert les autres. Clitandre, autour de qui semble tourner le nœud de la Pièce, puisque les premières actions vont à le faire coupable, & les dernières à le justifier, n'en peut estre qu'un Héros bien ennuyeux, qui n'est introduit que pour déclamer en prison, & ne parle pas mesme à cette Maîtresse, dont les dédains servent de couleur à le faire passer pour criminel. Tout le cinquième Acte languit comme celuy de Mélite après la conclusion des Epi'odes, & n'a rien de surprenant, puisque dès le quatrième on devine tout ce qui doit arriver, horsmis le mariage de Clitandre avec Dorise, qui est encor plus étrange que celuy d'Eraste; & dont on n'a garde de se défier.

Le Roy & le Prince son fils y paroissent dans un employ fort au deffous de leur Dignité. L'un n'y est que comme juge, & l'autre comme confident de son favorry, Ce defaut n'a pas accoutumé

de passer pour défaut, aussi n'est-ce qu'un jentiment particulier dont je me suis fait une Règle, qui peut-estre ne semblera pas déraisonnable, bien que nouvelle.

Pour m'expliquer, je dis qu'un Roy, un héritier de la Couronne, un Gouverneur de Province, & généralement un homme d'autorité, peut paroistre sur le Théâtre en trois façons : comme Roy, comme homme, & comme Juge ; quelquefois avec deux de ces qualitez, quelquefois avec toutes les trois ensemble. Il paroît comme Roy seulement, quand il n'a intérêt qu'à la conservation de son Trofne, ou de ja vie qu'on attaque pour changer l'Etat, sans avoir l'esprit agité d'aucune passion particulière ; & c'est ainsi qu'Auguste agit dans Cinna, & Phocas dans Héraclius. Il paroît comme homme seulement, quand il n'a que l'intérêt d'une passion à suivre, ou à vaincre, sans aucun péril pour son Etat ; & tel est Grimoald dans les premiers Actes de Pertharite, & les deux Reines dans Don Sanche. Il ne paroît enfin que comme Juge, quand il est introduit sans aucun intérêt pour son Etat, ny pour sa personne, ny pour ses affections, mais seulement pour régler celuy des autres, comme dans ce Poëme & dans le Cid, & on ne peut desavoïer qu'en cette dernière posture il remplit assez mal la Dignité d'un si grand Titre, n'ayant aucune part en l'action que celle qu'il y veut prendre pour d'autres & demeurant bien éloigné

de l'éclat des deux autres manières. Aussi on ne le donne jamais à représenter aux meilleurs Acteurs, mais il faut qu'il se contente de passer par la bouche de ceux du second, ou du troisième ordre. Il peut paroître comme Roy & comme homme tout à la fois, quand il a un grand intérêt d'Etat & une forte passion tout ensemble à soutenir, comme Antiochus dans Rodogune, & Nicomède dans la Tragédie qui porte son nom; & c'est à mon avis, la plus digne manière, & la plus avantageuse de mettre sur la Scène des gens de cette condition; parce qu'ils attirent alors toute l'action à eux, & ne manquent jamais d'être représentés par les premiers Acteurs. Il ne me vient point d'exemple en la mémoire où un Roy paroisse comme homme & comme Juge, avec un intérêt de passion pour luy, & un soin de régler ceux des autres, sans aucun péril pour son Etat: mais pour voir les trois manières ensemble, on les peut aucunement remarquer dans les deux Gouverneurs d'Arménie, & de Syrie, que j'ay introduits, l'un dans Polyeucte, & l'autre dans Théodore. Je dis aucunement, parce que la tendresse que l'un a pour son gendre, & l'autre pour son fils, qui est ce qui les fait paroître comme hommes, agit si foiblement, qu'elle semble étouffée sous le soin qu'a l'un & l'autre de conserver sa Dignité, dont ils font tous deux leur capital, & qu'ainsi on peut dire en rigueur, qu'ils ne pa-

roissent que comme Gouverneurs qui craignent de se perdre, & comme Fuges qui par cette crainte dominante, condamnent, ou plutôt s'immolent ce qu'ils voudroient conserver.

Les Monologues sont trop longs & trop fréquens en cette Pièce : c'étoit une beauté en ce temps là, les Comédiens les souhaitoient, & croyoient y paroître avec plus d'avantage. La Mode a si bien changé, que la plupart de mes derniers Ouvrages n'en ont aucun, & vous n'en trouverez point dans *Pompée*, la *Suite du menteur*, *Théodore*, & *Pertharite*, ny dans *Héraclius*, *Andromède*, *Oedipe*, & la *Toison d'Or*, à la réserve des *Stances*.

Pour le lieu, il a encor plus d'étenduë, ou si vous voulez souffrir ce mot, plus de libertinage icy, que dans *Mélite* : il comprend un Chasteau d'un Roy avec une forest voisine comme pourroit estre celui de *Saint Germain*, & est bien éloigné de l'exactitude que les sévères Critiques y demandent.

LA VEUFVE.

*Cette Comédie n'est pas plus régulière que Mé-
lite en ce qui regarde l'unité de lieu, & a le
mesme defaut au cinquième Acte, qui se passe
en complimens pour venir à la conclusion d'un
amour Epifodique, avec cette différence toutefois,
que le mariage de Célidan avec Doris a plus de
justesse dans celle-cy, que celui d'Eraste avec
Cloris dans l'autre. Elle a quelque chose de mieux
ordonné pour le temps en général, qui n'est pas si
vague que dans Mélite, & a ses intervalles mieux
proportionnez par cinq jours consécutifs. C'étoit
un tempérament que je croyois lors fort raison-
nable entre la rigueur des vingt & quatre heures,
& cette étenduë libertine qui n'avoit aucunes
bornes. Mais elle a ce mesme defaut dans le par-
ticulier de la durée de chaque Acte, que souvent
celle de l'action y excède de beaucoup celle de la
representation. Dans le commencement du pré-
mier, Philiste quitte Alcidon pour aller faire des
visites avec Clarice, & paroît en la dernière
Scène avec elle au sortir de ces visites qui doivent
avoir consumé toute l'après-dînée, ou du moins la*

meilleure partie. La mesme chose se trouve au cinquième. Alcidon y fait partie avec Célidan d'aller voir Clarice sur le soir dans son Chasteau, où il la croit encor prisonnière, & se résout de faire part de sa joye à la Nourrice, qu'il n'ose-roit voir de jour, de peur de faire soupçonner l'intelligence secrette & criminelle qu'ils ont ensemble; & environ cent vers après il vient chercher cette confidente chez Clarice, dont il ignore le retour. Il ne pouvoit estre qu'environ Midy quand il en a formé le dessein, puisque Célidan venoit de ramener Clarice (ce que vray-semblablement il a fait le plûtoft qu'il a pû, ayant un intérêt d'amour qui le pressoit de luy rendre ce service en faveur de son Amant) & quand il vient pour exécuter cette résolution, la nuit doit avoir déjà assez d'obscurité pour cacher cette visite qu'il luy va rendre. L'excuse qu'on pourroit y donner, aussi-bien qu'à ce que j'ay remarqué de Tircis dans Mélite, c'est qu'il n'y a point de liaison de Scènes, & par consequent point de continuité d'action. Ainsi on pourroit dire que ces Scènes détachées qui sont placées l'une après l'autre, ne s'entresuivent pas immédiatement, & qu'il se consume un temps notable entre la fin de l'une & le commencement de l'autre; ce qui n'arrive point quand elles sont liées ensemble, cette liaison étant cause que l'une commence nécessairement au mesme instant que l'autre finit.

Cette Comédie peut faire connoître l'aversion naturelle que j'ay toujours eüe pour les A parte. Elle m'en donnoit de belles occasions, m'étant proposé d'y peindre un amour réciproque, qui parust dans les entretiens de deux personnes qui ne parlent point d'amour ensemble, & de mettre des compliments d'amour suivis entre deux gens qui n'en ont point du tout l'un pour l'autre, & qui sont toutefois obligés par des considérations particulières de s'en rendre des témoignages mutuels. C'étoit un beau jeu pour ces discours à part si fréquens chez les Anciens & chez les Modernes de toutes les Langues : cependant j'ay si bien fait par le moyen des confidences qui ont précédé ces Scènes artificieuses, & des réflexions qui les ont suivies, que sans emprunter ce secours, l'amour a paru entre ceux qui n'en parlent point, & le mépris a été visible entre ceux qui se font des protestations d'amour. La sixième Scène au quatrième Acte, semble commencer par ces A parte, & n'en a toutefois aucun. Célidan & la Nourrice y parlent véritablement chacun à part, mais en sorte que chacun des deux veut bien que l'autre entende ce qu'il dit. La Nourrice cherche à donner à Célidan des marques d'une douleur tres-vive qu'elle n'a point, & en affecte d'autant plus les dehors pour l'ébloüir ; & Célidan de son costé veut qu'elle aye lieu de croire qu'il la cherche pour la tirer du péril où il feint qu'elle est,

& qu'ainsi il la rencontre fort à propos. Le reste de cette Scène est fort adroit par la manière dont il dupe cette vieille, & luy arrache l'aveu d'une fourbe où on le vouloit prendre luy-mesme pour dupe. Il l'enferme de peur qu'elle ne fasse encor quelque pièce qui trouble son dessein, & quelques-uns ont trouvé à dire qu'on ne parle point d'elle au cinquième. Mais ces fortes de Personnages, qui n'agissent que pour l'intérêt des autres, ne sont pas assez d'importance pour faire naistre une curiosité légitime de sçavoir leurs sentimens sur l'événement de la Comédie, où ils n'ont plus que faire, quand on n'y a plus affaire d'eux ; & d'ailleurs Clarice y a trop de satisfaction de se voir hors du pouvoir de ses ravisseurs, & renduë à son Amant, pour penser en sa présence à cette Nourrice, & prendre garde si elle est en sa maison, ou si elle n'y est pas.

Le stile n'est pas plus élevé icy que dans Mélite, mais il est plus net, & plus dégagé des pointes dont l'autre est semée, qui ne sont, à en bien parler, que de fausses lumières, dont le brillant marque bien quelque vivacité d'esprit, mais sans aucune solidité de raisonnement. L'intrigue y est aussi beaucoup plus raisonnable que dans l'autre, & Alcidon a lieu d'espérer un bien plus heureux succès de sa fourbe, qu'Eraste de la sienne.

LA GALLERIE DU PALAIS.

Ce titre jeroit tout à fait irrégulier, puisqu'il n'est fondé que sur le Spectacle du premier Acte, où commence l'amour de Dorimant pour Hyppolite, s'il n'étoit autorisé par l'exemple des Anciens, qui étoient sans doute encor bien plus licentieux, quand ils ne donnoient à leurs Tragédies que le nom des Chœurs, qui n'étoient que témoins de l'action, comme les Trachiniennes, & les Phœniciennes. L'Ajax mesme de Sophocle ne porte pas pour titre, La mort d'Ajax, qui est sa principale action, mais Ajax porte-foüet, qui n'est que l'action du premier Acte. Je ne parle point des Nuës, des Guespes, & des Grenouilles d'Aristophane ; cecy doit suffire pour montrer que les Grecs nos premiers maistres ne s'attachoient point à la principale action, pour en faire porter le nom à leurs Ouvrages, & qu'ils ne gardoient aucune Règle sur cét Article. J'ay donc pris ce titre de la Gallerie du Palais, parce que la promesse de ce Spectacle extraordinaire, & agréable pour

sa naïveté, devoit exciter vray-semblablement la curiosité des Auditeurs, & ç'a été pour leur plaire plus d'une fois, que j'ay fait paroistre ce mesme Spectacle à la fin du quatrième Acte, où il est entièrement inutile, & n'est renoué avec celui du premier que par des valets, qui viennent prendre dans les boutiques ce que leurs Maistres y avoient acheté, ou voir si les Marchands ont receu les nippes qu'ils attendoient. Cette espèce de renouement luy étoit nécessaire, afin qu'il eust quelque liaison qui luy fist trouver sa place, & qu'il ne fust pas tout à fait hors d'œuvre. La rencontre que j'y fais faire d'Aronte & de Florice est ce qui le fixe particulièrement en ce lieu-là, & sans cet incident il eust été aussi propre à la fin du second, & du troisième, qu'en la place qu'il occupe. Sans cet agrément la Pièce auroit été tres régulière pour l'unité du lieu, & la liaison des Scènes, qui n'est interrompuë que par là. Célidée & Hypolite sont deux voisines, dont les demeures ne sont séparées que par le travers d'une rue, & ne sont pas d'une condition trop élevée pour souffrir que leurs Amants les entretiennent à leur porte. Il est vray que ce qu'elles y disent seroit mieux dit dans une chambre, ou dans une Salle, & mesme ce n'est que pour se faire voir aux Spectateurs qu'elles quittent cette porte où elles devroient estre retranchées, & viennent parler au milieu de la Scène; mais c'est un accommode-

ment de Théâtre qu'il faut souffrir, pour trouver cette rigoureuse unité de lieu qu'exigent les grands Réguliers. Il fort un peu de l'exacte vray-semblance, & de la bien-séance mesme; mais il est presque impossible d'en user autrement, & les Spectateurs y sont si accoutumés, qu'ils n'y trouvent rien qui les blesse. Les Anciens, sur les exemples desquels on a formé les Régles, se donnoient cette liberté. Ils choisissoient pour le lieu de leurs Comédies, & mesme de leurs Tragédies, une Place publique : mais je m'affeure qu'à les bien examiner, il y a plus de la moitié de ce qu'ils font dire qui seroit mieux dit dans la maison, qu'en cette Place. Je n'en produiray qu'un exemple sur qui le Lecteur en pourra trouver d'autres.

L'Andrienne de Térence commence par le vieillard Simon, qui revient du Marché avec des valets chargez de ce qu'il vient d'acheter pour les nopces de son fils; il leur commande d'entrer dans sa maison avec leur charge, & retient avec luy Sofie, pour luy apprendre que ces nopces ne sont que des nopces feintes, à dessein de voir ce qu'en dira son fils, qu'il croit engagé dans une autre affection dont il luy conte l'histoire. Je ne pense pas qu'aucun me dénie qu'il seroit mieux dans sa Salle à luy faire confidence de ce secret, que dans une ruë. Dans la seconde Scène, il menace Davus de le maltraiter s'il fait aucune fourbe pour trou-

bler ces nopces ; il le menaceroit plus à propos dans sa maison, qu'en Public, & la seule raison qui le fait parler devant son logis, c'est afin que ce Davus demeuré seul puisse voir Mysis sortir de chez Glycère, & qu'il se fasse une liaison d'œil entre ces deux Scènes : ce qui ne regarde pas l'action présente de cette première, qui se passeroit mieux dans la maison, mais une action future qu'ils ne prévoient point, & qui est plutôt du dessein du Poëte qui force un peu la vraisemblance, pour observer les Règles de son Art, que du choix des Acteurs qui ont à parler, & qui ne seroient pas où les met le Poëte, s'il n'étoit question que de dire ce qu'il leur fait dire. Je laisse aux curieux à examiner le reste de cette Comédie de Térence, & je veux croire qu'à moins que d'avoir l'esprit jort préoccupé d'un sentiment contraire, ils demeureront d'accord de ce que je dis.

Quant à la durée de cette Pièce, elle est sans le même ordre que la précédente, c'est à dire dans cinq jours consécutifs. Le Stile en est plus fort, & plus dégagé des pointes dont j'ay parlé, qui s'y trouveront assez rares. Le Personnage de Nourrice qui est de la vieille Comédie, & que le manque d'Actrices sur nos Théâtres y avoit conservé jusqu'alors, afin qu'un homme le pût représenter sous le masque, se trouve icy métamorphosé en celui de Suivante, qu'une femme re-

présente sur son visage. Le caractère des deux Amantes a quelque chose de choquant en ce qu'elles sont toutes deux amoureuses d'hommes qui ne le sont point d'elles, & Célidée particulièrement s'empporte jusqu'à s'offrir elle-même. On la pourroit excuser sur le violent dépit qu'elle a de s'estre veüe méprisée par son Amant, qui en sa présence même a conté des fleurettes à une autre, & j'aurois de plus à dire, que nous ne mettons pas sur la Scène des Personnages si parfaits, qu'ils ne soient sujets à des défauts, & aux foiblesses qu'impriment les passions : mais je veux bien avouer que cela va trop avant, & passe trop la bien-séance, & la modestie du sexe, bien qu'absolument il ne soit pas condamnable. En récompense le cinquième Acte est moins traînant que celui des précédentes, & conclut deux mariages sans laisser aucun mécontent, ce qui n'arrive pas dans celles-là.

LA SUIVANTE.

Je ne diray pas grand mal de celle-cy, que je tiens assez régulière, bien qu'elle ne joit pas fans taches. Le Stile en est plus foible que celuy des autres. L'amour de Géraste pour Florije n'est point marqué dans le premier Acte, & ainsi la Protase comprend la première Scène du second, où il se presente avec sa confidente Célie, sans qu'on les connoisse ny l'un, ny l'autre. Cela ne seroit pas vicieux, s'il ne s'y presentoit que comme père de Daphnis, & qu'il ne s'expliquast que sur les intérêts de sa fille : mais il en a de si notables pour luy, qu'ils font le nœud & le dénouement. Ainsi c'est un defect, selon moy, qu'on ne le connoisse pas dès ce premier Acte. Il pourroit estre encor souffert comme Célidan dans la Veufve, si Florame l'alloit voir pour le faire consentir à son mariage avec sa fille, & que par occasion il luy proposast celuy de sa sœur pour luy-mesme ; car alors ce seroit Florame qui l'introduiroit dans la Pièce, & il y seroit appelé par un Acteur

agissant dès le commencement. Clarimond qui ne paroît qu'au troisiéme, est insinüé dès le premier, où Daphnis parle de l'amour qu'il a pour elle, & avouë qu'elle ne le dédaigneroit pas, s'il ressembloit à Florame. Ce mesme Clarimond fait venir son oncle Polemon au cinquiéme, & ces deux Acteurs ainsi sont exempts du defect que je remarque en Géraste. L'entretien de Daphnis au troisiéme avec cét Amant dédaigné a une affectation assez dangereuse, de ne dire que chacun un vers à la fois. Cela fort tout-à-fait du vray-semblable, puisque naturellement on ne peut estre si mesuré en ce qu'on s'entredit. Les exemples d'Euripide & de Sénèque pourroient authoriser cette affectation qu'ils pratiquent si souvent, & mesme par discours généraux, qu'il semble que leurs Acteurs ne viennent quelquefois sur la Scéne, que pour s'y battre à coups de Sentences; mais c'est une beauté qu'il ne leur faut pas envier. Elle est trop fardée pour donner un amour raisonnable à ceux qui ont de bons yeux, & ne prend pas assez de soin de cacher l'artifice de ses parures, comme l'ordonne Aristote.

Géraste n'agit pas mal en vieillard amoureux, puisqu'il ne traite l'amour que par tierce personne, qu'il ne prétend estre considérable que par son bien, & qu'il ne se produit point aux yeux de sa Maîtresse, de peur de luy donner du dégoüst par sa présence. On peut douter s'il ne sort

point du caractère des Vieillards, en ce qu'étant naturellement avarés, ils considèrent le bien plus que toute chose dans les mariages de leurs enfants, & que celui-cy donne assez libéralement sa fille à Florame, malgré son peu de fortune, pourveu qu'il en obtienne sa sœur. En cela j'ay suivy la peinture que fait Quintilian d'un vieux mary qui a épousé une jeune femme, & n'ay point fait de scrupule de l'appliquer à un Vieillard qui se veut marier. Les termes en sont si beaux, que je n'ose les gaster par ma traduction. Genus infirmiffimæ servitutis est senex maritus, & flagrantius uxoriæ charitatis ardorem frigidis concipimus affectibus. C'est sur ces deux lignes que je me suis crû bien fondé à faire dire de ce bonhomme.

Que s'il pouvoit donner trois Daphnis pour Florise,
Il la tiendroit encor heureusement acquise.

Il peut naistre encor une autre difficulté sur ce que Théante & Amarante forment chacun un dessein, pour traverser les amours de Florame & Daphnis, & qu'ainsi ce sont deux intrigues qui rompent l'unité d'action. A quoy je répons premièrement, que ces deux desseins formez en meyme temps, & continüez tous deux jusqu'au bout, font une concurrence qui n'empesche pas cette unité, ce qui ne seroit pas, si après celui de Théante avorté, Amarante en formoit un nou-

veau de sa part : En second lieu, que ces deux desseins ont une espèce d'unité entr'eux, en ce que tous deux sont fondez sur l'amour que Clarimond a pour Daphnis, qui sert de prétexte à l'un & à l'autre ; & enfin, que de ces deux desseins il n'y en a qu'un qui fasse effet, l'autre se détruisant de soy-mesme, & qu'ainsi la fourbe d'Amarante est le seul véritable nœud de cette Comédie, où le dessein de Théante ne sert qu'à un agréable Episode de deux honnestes gens qui jouent tour à tour un poltron, & le tournent en ridicule.

Il y avoit icy un aussi beau jeu pour les A parte qu'en la Vefve, mais j'y en fais voir la mesme averfion, avec cét avantage, qu'une seule Scène qui ouvre le Théâtre donne icy l'intelligence du sens caché de ce que disent mes Acteurs, & qu'en l'autre j'en employe quatre ou cinq pour l'éclaircir.

L'unité de lieu est assez exactement gardée en cette Comédie, avec ce passedroit toutefois dont j'ay déjà parlé, que tout ce que dit Daphnis à sa porte, ou en la ruë, seroit mieux dit dans sa chambre, où les Scènes qui se font sans elle & sans Amarante ne peuvent se placer. C'est ce qui m'oblige à la faire sortir au dehors, afin qu'il y puisse avoir, & unité de lieu entière, & liaison de Scène perpetüelle dans la Pièce : ce qui ne pourroit estre, si elle parloit dans sa chambre, & les autres dans la ruë.

J'ay déjà dit que je tiens impossible de choisir une Place publique pour le lieu de la Scène que cét inconvenient n'arrive ; j'en parleray encor plus au long quand je m'expliqueray sur l'unité de lieu. J'ay dit que la liaison de Scènes est icy perpetuelle, & j'y en ay mis de deux sortes, de presence, & de veuë. Quelques-uns ne veulent pas que quand un Acteur sort du Théâtre pour n'estre point veu de celuy qui y vient, cela fasse une liaison : mais je ne puis estre de leur avis sur ce point ; & tiens que c'en est une suffisante, quand l'Acteur qui entre sur le Théâtre voit celuy qui en jort, ou que celuy qui sort voit celuy qui entre ; soit qu'il le cherche, jort qu'il le fuye, soit qu'il le voye simplement sans avoir intérest à le chercher, ny à le fuir. Aussi j'appelle en général une liaison de veuë, ce qu'ils nomment une liaison de recherche. J'avouë que cette liaison est beaucoup plus imparfaite que celle de presence & de discours, qui se fait lors qu'un Acteur ne jort point du Théâtre sans y laisser un autre à qui il aye parlé, & aans mes derniers Ouvrages je me suis arrêté à celle-cy sans me servir de l'autre : mais enfin je croy qu'on s'en peut contenter, & je la préférerois de beaucoup à celle qu'on appelle liaison de bruit, qui ne me semble pas supportable, s'il n'y a de tres-justes & de tres-importantes occasions qui obligent un Acteur à sortir du Théâtre, quand il en entend. Car d'y

venir simplement par curiosité, pour sçavoir ce que veut dire ce bruit, c'est une si foible liaison, que je ne conseillerois jamais personne de s'en servir.

La durée de l'action ne passeroit point en cette Comédie celle de la représentation, si l'heure du dîner n'y séparoit point les deux premiers Actes. Le reste n'emporte que ce temps-là, & je n'aurois pû luy en donner davantage, que mes Acteurs n'eussent le loisir de s'éclaircir; ce qui les brouille n'étant qu'un mal-entendu, qui ne peut subsister, qu'autant que Géraste, Florame & Daphnis ne se trouvent point tous trois ensemble. Je n'ose dire que je m'y suis asservy à faire les Actes si égaux, qu'aucun n'a pas un Vers plus que l'autre, c'est une affectation qui ne fait aucune beauté. Il faut à la vérité les rendre les plus égaux qu'il se peut, mais il n'est pas besoin de cette exactitude. Il suffit qu'il n'y aye point d'inégalité notable, qui fatigue l'attention de l'Auditeur en quelques uns, & ne la remplisse pas dans les autres.

LA PLACE ROYALE.

Je ne puis dire tant de bien de celle cy que de la précédente. Les Vers en font plus forts, mais il y a manifestement une duplicité d'action. Alidor dont l'esprit extravagant se trouve incommodé d'un amour qui l'attache trop, veut faire en sorte qu'Angélique sa Maîtresse se donne à son amy Cléandre, & c'est pour cela qu'il luy fait rendre une fausse lettre qui le convainc de legereté, & qu'il joint à cette supposition des mépris assez piquants pour l'obliger dans sa colére à accepter les affections d'un autre. Ce dessein avorte, & la donne à Doraste contre son intention, & cela l'oblige à en faire un nouveau pour la porter à un enlèvement. Ces deux desseins formez ainsi l'un après l'autre font deux actions, & donnent deux ames au Poëme, qui d'ailleurs finit assez mal par un mariage de deux personnes Episodiques qui ne tiennent que le second rang dans la Pièce. Les premiers Acteurs y achèvent bizarrement,

Et tout ce qui les regarde fait languir le cinquième Acte, où ils ne paroissent plus à le bien prendre que comme seconds Acteurs. L'Epilogue d'Alidor n'a pas la grace de celui de la Suivante, qui ayant été tres-intéressée dans l'action principale, & demeurant enfin sans Amant, n'ose expliquer ses sentimens en la présence de sa Maîtresse & de son père, qui ont tous deux leur conte, & les laisse rentrer, pour pester en liberté contre eux & contre sa mauvaise fortune, dont elle se plaint en elle-mesme, & fait par là connoistre au Spectateur l'assiette de son esprit après un effet si contraire à ses souhaits.

Alidor est sans doute trop bon amy pour estre si mauvais Amant. Puisque sa passion l'imfortune tellement, qu'il veut bien outrager sa Maîtresse pour s'en défaire ; il devoit se contenter de ce premier effort qui la fait obtenir à Doraste, sans s'embarrasser de nouveau pour l'intérêt d'un amy, & hazarder en sa considération un repos qui luy est si précieux. Cét amour de son repos n'empêche point qu'au cinquième Acte il ne se montre encor passionné pour cette Maîtresse, malgré la résolution qu'il avoit prise de s'en défaire, & les trahisons qu'il luy a faites ; de sorte qu'il semble ne commencer à l'aimer véritablement que quand il luy a donné sujet de le haïr. Cela fait une inégalité de Mœurs qui est vicieuse.

Le caractère d'Angélique sort de la bien-séance

en ce qu'elle est trop amoureuse, & se résout trop tost à se faire enlever par un homme, qui luy doit estre suspect. Cét enlèvement luy reüssit mal, & il a été bon de luy donner un mauvais succès, bien qu'il ne soit pas besoin que les grands crimes soient punis dans la Tragédie, parce que leur peinture imprime assez d'horreur pour en détourner les Spectateurs. Il n'en est pas de mesme des fautes de cette nature, & elles pourroient engager un esprit jeune & amoureux à les imiter, si l'on voyoit que ceux qui les commettent vinssent à bout par ce mauvais moyen de ce qu'ils desirent.

Malgré cét abus introduit par la nécessité, & légitimé par l'usage, de faire dire dans la ruë à nos Amantes de Comédies ce que vray-semblablement elles diroient dans leur chambre, je n'ay osé y placer Angélique durant la réflexion douloureuse qu'elle fait sur la promptitude & l'imprudence de ses ressentimens, qui la font consentir à épouser l'objet de sa haine. J'ay mieux aimé rompre la liaison des Scènes, & l'unité de lieu qui se trouve assez exacte en ce Poëme, à cela près, afin de la faire soupirer dans son cabinet avec plus de bien-séance pour elle, & plus de seureté pour l'entretien d'Alidor. Philis qui le voit sortir de chez elle, en auroit trop veu si elle les avoit aperceus tous deux sur le Théâtre; & au lieu du soupçon de quelque intelligence renouëe entre eux, qui la porte à l'observer durant le

bai, elle auroit eu sujet d'en prendre une entière certitude, & d'y donner un ordre, qui eust rompu tout le nouveau deffein d'Alidor, & l'intrigue de la Pièce. En voila assez fur celle-cy, je passe aux deux qui restent dans ce Volume.

MÉDÉE.

Cette Tragédie a été traitée en Grec par Euripide, & en Latin par Sénèque, & c'est sur leur exemple que je me suis autorisé à en mettre le lieu dans une Place publique : quelque peu de vray-semblance qu'il y aye à y faire parler des Rois, & à y voir Médée prendre les desseins de sa vengeance. Elle en fait confidence chez Euripide à tout le Chœur composé de Corinthiennes Sujettes de Créon, & qui devoient estre du moins au nombre de quinze, à qui elle dit hautement qu'elle fera périr leur Roy, leur Princesse, & son mary, sans qu'aucune d'elles ait la moindre pensée d'en donner avis à ce Prince.

Pour Sénèque, il y a quelque apparence qu'il ne luy fait pas prendre ces résolutions violentes en présence du Chœur, qui n'est pas toujours sur le Théâtre, & n'y parle jamais aux autres Acteurs : mais je ne puis comprendre comme dans son quatrième Acte il luy fait achever ces enchantemens en Place publique, & j'ay mieux aimé rompre l'unité exacte du lieu pour faire voir Médée dans le mesme cabinet où elle a fait ses charmes, que de l'imiter en ce point.

Tous les deux m'ont semblé donner trop peu de défiance à Créon des presens de cette Magicienne, offensée au dernier point, qu'il témoigne craindre chez l'un & chez l'autre, & dont il a d'autant plus de lieu de se défier, qu'elle luy demande instamment un jour de délai pour se préparer à partir, & qu'il croit qu'elle ne le demande, que pour machiner quelque chose contre luy, & troubler les nopces de sa fille.

J'ay creu mettre la chose dans un peu plus de justesse par quelques précautions que j'y ay apportées. La première, en ce que Créüse fouhaite avec passion cette robe que Médée empoisonne, & qu'elle oblige Jason à la tirer d'elle par adresse. Ainsi bien que les presens des ennemis doivent estre suspects, celuy cy ne le doit pas estre, parce que ce n'est pas tant un don qu'elle fait, qu'un payement qu'on luy arrache de la grace que ses enfants reçoivent. La seconde, en ce que ce n'est pas Médée qui demande ce jour de delay, qu'elle employe à sa vengeance, mais Créon qui le luy donne de son mouvement, comme pour diminuer quelque chose de l'injuste violence qu'il luy fait, dont il semble avoir honte en luy-mesme ; & la troisième enfin, en ce qu'après les défiances que Pollux luy en fait prendre presque par force, il en fait faire l'épreuve sur une autre, avant que de permettre à sa fille de s'en parer.

L'Episode d'Ægée n'est pas tout à fait de mon

invention. Euripide l'introduit en son troisième Acte, mais seulement comme un passant à qui Médée fait ses plaintes, & qui l'assure d'une retraite chez luy à Athènes, en considération d'un service qu'elle promet de luy rendre. En quoy je trouve deux choses à dire. L'une, qu'Ægée étant dans la Cour de Créon ne parle point du tout de le voir : l'autre, que bien qu'il promette à Médée de la recevoir & protéger à Athènes après qu'elle se fera vengeance, ce qu'elle fait dès ce jour-là mesme, il luy témoigne toutefois qu'au sortir de Corinthe il va trouver Pitheus à Troezène, pour consulter avec luy sur le sens de l'Oracle qu'on venoit de luy rendre à Delphes, & qu'ainsi Médée seroit demeurée en assez mauvaise posture dans Athènes en l'attendant, puisqu'il tarda manifestement quelque temps chez Pitheus, où il fit l'amour à sa fille Æthra, qu'il laissa grosse de Thésée, & n'en partit point que sa grossesse ne fust constante. Pour donner un peu plus d'intérêt à ce Monarque dans l'action de cette Tragédie, je le fais amoureux de Créüse, qui luy préfère Jason ; & je porte ses ressentimens à l'enlever, afin qu'en cette entreprise demeurant prisonnier de ceux qui la sauvent de ses mains, il aye obligation à Médée de sa délivrance, & que la reconnaissance qu'il luy en doit l'engage plus fortement à sa protection, & mesme à l'épouser, comme l'Histoire le marque.

Pollux est de ces Personnages Protatiques, qui ne sont introduits que pour écouter la narration du Sujet. Je pense l'avoir déjà dit, & j'ajoute que ces Personnages sont d'ordinaire assez difficiles à imaginer dans la Tragédie, parce que les événemens publics & éclatans dont elle est composée sont connus de tout le monde, & que s'il est aisé de trouver des gens qui les sçachent pour les raconter, il n'est pas aisé d'en trouver qui les ignorent pour les entendre. C'est ce qui m'a fait avoir recours à cette fiction, que Pollux depuis son retour de Colchos avoit toujours été en Asie, où il n'avoit rien appris de ce qui s'étoit passé dans la Grèce que la Mer en sépare. Le contraire arrive en la Comédie. Comme elle n'est que d'intrigues particuliers, il n'est rien si facile que de trouver des gens qui les ignorent, mais j'ouvent il n'y a qu'une seule personne qui les puisse expliquer. Ainsi l'on n'y manque jamais de confidens, quand il y a matière de confidence.

Dans la Narration que fait Nérine au quatrième Acte on peut considérer, que quand ceux qui écoutent ont quelque chose d'important dans l'esprit, ils n'ont pas assez de patience pour écouter le détail de ce qu'on leur vient raconter, & que c'est assez pour eux d'en apprendre l'événement en un mot. C'est ce que fait voir icy Médée, qui ayant sçeu que Jason a arraché Créüse à ses ravisseurs, & pris Ægée prisonnier, ne veut

point qu'on luy explique comment cela s'est fait. Lors qu'on a affaire à un esprit tranquille, comme Achorée à Cléopatre dans la Mort de Pompée, pour qui elle ne s'intéresse que par un sentiment d'honneur, on prend le loisir d'exprimer toutes les particularitez ; mais avant que d'y descendre, j'estime qu'il est bon, mesme alors, d'en dire tout l'effet en deux mots dès l'abord.

Sur tout dans les Narrations ornées & Pathétiques il faut tres soigneusement prendre garde en quelle affiette est l'ame de celuy qui parle, & de celuy qui écoute, & se passer de cét ornement qui ne va guère sans quelque étalage ambitieux, s'il y a la moindre apparence que l'un des deux soit trop en péril, ou dans une passion trop violente, pour avoir toute la patience nécessaire au récit qu'on se propose.

J'oubliois à remarquer que la prison où je mets *Ægée* est un spectacle desagréable, que je conseillerois d'éviter. Ces grilles qui éloignent l'Acteur du Spectateur, & luy cachent toujours plus de la moitié de sa personne, ne manquent jamais à rendre son action fort languissante. Il arrive quelquefois des occasions indispensables de faire arrêter prisonniers sur nos Théatres quelques-uns de nos principaux Acteurs : mais alors il vaut mieux se contenter de leur donner des Gardes qui les suivent, & n'affoiblissent ny le spectacle, ny l'action, comme dans *Polyeucte*,

& dans Héraclius. J'ay voulu rendre visible icy l'obligation qu'Ægée avoit à Médée, mais cela se fût mieux fait par un récit.

Je feray bien aise encor qu'on remarque la civilité de Jason envers Pollux à jon départ. Il l'accompagne jusques hors de la ville, & c'est une adresse de Théâtre assez heureusement pratiquée, pour l'éloigner de Créon & Créüse mourants, & n'en avoir que deux à la fois à faire parler. Un Auteur est bien embarrassé quand il en a trois, & qu'ils ont tous trois une assez forte passion dans l'ame, pour leur donner une juste impatience de la pousser au dehors. C'est ce qui m'a obligé à faire mourir ce Roy malheureux avant l'arrivée de Jason, afin qu'il n'eust à parler qu'à Créüse, & à faire mourir cette Princeesse avant que Médée se montre sur le balcon, afin que cét Amant en colère n'aye plus à qui s'adresser qu'à elle : mais on auroit eu lieu de trouver à dire qu'il ne fust pas auprès de sa Maîtresse dans un si grand malheur, si je n'eusse rendu raison de son éloignement.

J'ay feint que les feux que produit la robbe de Médée, & qui font périr Créon & Créüse, étoient invisibles, parce que j'ay mis leurs perjonnes sur la Scène dans la Catastrophe. Ce Spectacle de mourants m'étoit nécessaire pour remplir mon cinquième Acte, qui sans cela n'eust pû atteindre à la longueur ordinaire des nostres : mais à dire

le vray, il n'a pas l'effet que demande la Tragédie, & ces deux mourants importunent plus par leurs cris & par leurs gémiffemens, qu'ils ne font pitié par leur malheur. La raison en est, qu'ils semblent l'avoir mérité par l'injustice qu'ils ont faite à Médée, qui attire si bien de son costé toute la faveur de l'Auditoire, qu'on excuse sa vengeance, après l'indigne traitement qu'elle a receu de Créon & de son mary, & qu'on a plus de compassion du desespoir où ils l'ont réduite, que de tout ce qu'elle leur fait souffrir.

Quant au stile, il est fort inégal en ce Poëme, & ce que j'y ay meslé du mien approche si peu de ce que j'ay traduit de Sénèque, qu'il n'est point besoin d'en mettre le texte en marge, pour faire discerner au Lecteur ce qui est de luy ou de moy. Le temps m'a donné le moyen d'amasser assez de forces, pour ne laisser pas cette différence si visible dans le Pompée, où j'ay beaucoup pris de Lucain, & ne crois pas estre demeuré fort au dessous de luy, quand il a fallu me passer de son secours.

L'ILLUSION.

Je diray peu de chose de cette Pièce. C'est une galanterie extravagante qui a tant d'irregularitez, qu'elle ne vaut pas la peine de la considérer, bien que la nouveauté de ce caprice en aye rendu le succès assez favorable, pour ne me repentir pas d'y avoir perdu quelque temps. Le premier Acte ne semble qu'un Prologue. Les trois suivants forment une Pièce que je ne sçay comment nommer. Le succès en est Tragique,Adraste y est tué, & Clindor en péril de mort : mais le stile & les Personnages sont entièrement de la Comédie. Il y en a mesme un qui n'a d'estre que dans l'imagination, inventé exprès pour faire rire, & dont il ne se trouve point d'original parmy les hommes. C'est un Capitain qui soutient assez son caractère de fanfaron pour me permettre de croire qu'on en trouvera peu, dans quelque Langue que ce soit, qui s'en acquittent mieux. L'action n'y est pas complète, puisqu'on ne sçait à la fin du quatrième Acte qui la termine, ce que deviennent les principaux Acteurs, & qu'ils se desrobent plutôt au péril, qu'ils n'en triomphent. Le lieu y est

assez régulier, mais l'unité de jour n'y est pas observée. Le cinquième est une Tragédie assez courte pour n'avoir pas la juste grandeur que demande Aristote, & que j'ay tafché d'expliquer. Clindor & Isabelle étans devenus Comédiens, sans qu'on le sçache, y representent une histoire, qui a du rapport avec la leur, & semble en estre la suite. Quelques-uns ont attribué cette conformité à un manque d'invention : mais c'est un trait d'Art pour mieux abuser par une fausse mort le père de Clindor qui les regarde, & rendre son retour de la douleur à la joye plus surprenant & plus agreable.

Tout cela cousu ensemble fait une Comédie, dont l'action n'a pour durée que celle de sa representation, mais surquoy il ne feroit pas seur de prendre exemple. Les caprices de cette nature ne se hazardent qu'une fois, & quand l'original auroit passé pour merveilleux, la copie n'en peut jamais rien valoir. Le stile semble assez proportionné aux matières, si ce n'est que Lyse en la sixième Scène du troisième Acte, semble s'élever un peu trop au dessus du caractère de Servante. Ces deux vers d'Horace luy serviront d'excuse, aussi-bien qu'au père du menteur, quand il se met en colère contre son fils au cinquième.

Interdum tamen & vocem Comedia tollit,
Iratufque Chremes tumido delitigat ore.

Je ne m'étendray pas davantage sur ce Poëme. Tout irrégulier qu'il est, il faut qu'il aye quelque mérite, puisqu'il a surmonté l'injure des temps, & qu'il paroist encore sur nos Théatres, bien qu'il y aye plus de trente années qu'il est au Monde, & qu'une si longue révolution en aye en-sévely beaucoup sous la poussière, qui sembloient avoir plus de droit que luy de prétendre à une si heureuse durée.



MELITE,

COMEDIE.

ACTEURS.

ERASTE, Amoureux de Mélite.

TIRCIS, Amy d'Eraste & son Rival.

PHILANDRE, Amant de Cloris.

MELITE, Maîtresse d'Eraste & de Tircis.

CLORIS, Sœur de Tircis.

LISIS, Amy de Tircis.

CLITON, Voisin de Mélite.

LA NOURRICE de Mélite.

La Scène est à Paris.



MELITE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, TIRCIS.

ERASTE.

Je te l'avouë, amy, mon mal est incurable,
Je n'y sçay qu'un remède, & j'en suis incapable :
Le change seroit juste après tant de rigueur,
Mais malgré ses dédains Mélite a tout mon cœur.
Elle a sur tous mes sens une entière puissance,
Si j'ose en murmurer, ce n'est qu'en son absence,
Et je ménage en vain dans un éloignement
Un peu de liberté pour mon ressentiment,
D'un seul de ses regards l'adorable contrainte
Me rend tous mes liens, en resserre l'étrainte,
Et par un si doux charme aveugle ma raison,
Que je cherche mon mal, & fuy ma guerison.

Son œil agit sur moy d'une vertu si forte,
 Qu'il ranime soudain mon espérance morte,
 Combat les déplaisirs de mon cœur irrité,
 Et soutient mon amour contre sa cruauté :
 Mais ce flatteur espoir qu'il rejette en mon ame,
 N'est qu'un doux imposteur qu'autorise ma flame,
 Et qui sans m'asseurer ce qu'il semble m'offrir,
 Me fait plaie en ma peine & m'obstine à souffrir.

TIRCIS.

Que je te trouve, amy, d'une humeur admirable !
 Pour paroître éloquent tu te feins misérable,
 Est-ce à dessein de voir avec quelles couleurs
 Je sçaurois adoucir les traits de tes malheurs ?
 Ne t' imagine pas qu'ainsi sur ta parole
 D'une fausse douleur un amy te console :
 Ce que chacun en dit ne m'a que trop appris
 Que Mélite pour toy n'eut jamais de mépris.

ERASTE.

Son gracieux accueil & ma persévérance
 Font naître ce faux bruit d'une vaine apparence :
 Ses mépris sont cachez, & s'en font mieux sentir,
 Et n'étant point connus on n'y peut compâtir.

TIRCIS.

En étant bien reçu, du reste que t'importe ?
 C'est tout ce que tu veux des filles de sa sorte.

ERASTE.

Cét accès favorable, ouvert, & libre à tous,
 Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux.

Elle souffre aisément mes soins, & mon service,
Mais loin de se résoudre à leur rendre justice,
Parler de l'Hyménée à ce cœur de rocher,
C'est l'unique moyen de n'en plus approcher.

TIRCIS.

Ne diffimulons point, tu régles mieux ta flame,
Et tu n'es pas si fou que d'en faire ta femme.

ERASTE.

Quoy, tu sembles douter de mes intentions?

TIRCIS.

Je croy malaisément que tes affections
Sur l'éclat d'un beau teint qu'on voit si périssable
Réglent d'une moitié le choix invariable,
Tu serois incivil de la voir chaque jour,
Et ne luy pas tenir quelques propos d'amour ;
Mais d'un vain compliment ta passion bornée
Laisse aller tes desseins ailleurs pour l'Hyménée.
Tu sçais qu'on te souhaite aux plus riches maisons,
Que les meilleurs partis...

ERASTE.

Trêve de ces raisons,
Mon amour s'en offense, & tiendrait pour supplice,
De recevoir des loix d'une sale avarice ;
Il me rend insensible aux faux attraits de l'or,
Et trouve en sa personne un assez grand trefor.

TIRCIS.

Si c'est-là le chemin qu'en aimant tu veux suivre,
Tu ne sçais guère encor ce que c'est que de vivre.

Ces visages d'éclat font bons à cajoler,
 C'est-là qu'un apprentif doit s'instruire à parler :
 J'aime à remplir de feux ma bouche en leur présence,
 La mode nous oblige à cette complaisance,
 Tous ces discours de Livre alors font de faison,
 Il faut feindre des maux, demander guérison,
 Donner sur le Phœbus, promettre des miracles,
 Jurer qu'on brisera toute sorte d'obstacles,
 Mais du vent & cela doivent estre tout un.

ERASTE.

Passe pour des beautez qui font dans le commun :
 C'est ainsi qu'autrefois j'amufay Crifolite,
 Mais c'est d'autre façon qu'on doit servir Mélite.
 Malgré tes fentimens il me faut accorder
 Que le souverain bien n'est qu'à la posséder.
 Le jour qu'elle naquit, Vénus, bien qu'immortelle,
 Pensa mourir de honte en la voyant si belle,
 Les Graces à l'envy descendirent des Cieux
 Pour se donner l'honneur d'accompagner ses yeux,
 Et l'Amour, qui ne pût entrer dans son courage,
 Voulut obstinément loger sur son visage.

TIRCIS.

Tu le prens d'un haut ton, & je croy qu'au besoin
 Ce discours emphatique iroit encor bien loin.
 Pauvre amant, je te plains, qui ne sçais pas encore
 Que bien qu'une beauté mérite qu'on l'adore,
 Pour en perdre le gouft on n'a qu'à l'épouser.
 Un bien qui nous est dû se fait si peu priser,
 Qu'une femme fust-elle entre toutes choisie,

On en voit en six mois passer la fantaisie.
Tel au bout de ce temps n'en voit plus la beauté
Qu'avec un esprit sombre, inquiet, agité;
Au premier qui luy parle, ou jette l'œil sur elle,
Mille sottes frayeurs luy brouillent la cervelle,
Ce n'est plus lors qu'une aide à faire un favory,
Un charme pour tout autre, & non pour un mary.

ERASTE.

Ces caprices honteux & ces chimères vaines
Ne sçauroient ébranler des cervelles bien saines,
Et quiconque a sçu prendre une fille d'honneur
N'a point à redouter l'appas d'un suborneur.

TIRCIS.

Peut-estre dis-tu vray, mais ce choix difficile
Assez & trop souvent trompe le plus habile,
Et l'Hymen de soy-mesme est un si lourd fardeau,
Qu'il faut l'appréhender à l'égal du tombeau.
S'attacher pour jamais aux costez d'une femme!
Perdre pour des enfants le repos de son ame!
Voir leur nombre importun remplir une maison!
Ah! qu'on aime ce joug avec peu de raison!

ERASTE.

Mais il y faut venir, c'est en vain qu'on recule,
C'est en vain qu'on refuit, tost ou tard on s'y brûle,
Pour libertin qu'on soit, on s'y trouve attrapé:
Toy-mesme qui fais tant le cheval échapé,
Nous te verrons un jour songer au mariage.

TIRCIS.

Alors ne pense pas que j'épouse un vilage.

Je règle mes defirs suivant mon intérest.
 Si Doris me vouloit, toute laide qu'elle est,
 Je l'estimerois plus qu'Aminte & qu'Hyppolite,
 Son revenu chez moy tiendrait lieu de mérite :
 C'est comme il faut aimer. L'abondance des biens
 Pour l'amour conjugal a de puissants liens,
 La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine,
 Echauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine,
 Et l'Hymen qui succède à ces folles amours,
 Après quelques douceurs a bien de mauvais jours.
 Une amitié si longue est fort mal assurée
 Dessus des fondemens de si peu de durée,
 L'argent dans le ménage a certaine splendeur
 Qui donne un teint d'éclat à la mesme laideur,
 Et tu ne peux trouver de si douces caresses,
 Dont le goust dure autant que celui des richesses.

ERASTE.

Auprès de ce bel œil qui tient mes sens ravis,
 A peine pourrais-tu conserver ton avis.

TIRCIS.

La raison en tous lieux est également forte.

ERASTE.

L'essay n'en coûte rien, Mélite est à sa porte ;
 Allons, & tu verras dans ses aimables traits
 Tant de charmants appas, tant de brillants attraits,
 Que tu seras forcé toy-mesme à reconnoître
 Que si je suis un fou j'ay bien raison de l'estre.

TIRCIS.

Allons, & tu verras que toute sa beauté
 Ne sçaura me tourner contre la vérité.

SCENE II.

ERASTE, MELITE, TIRCIS.

ERASTE.

De deux amis, Madame, appeidez la querelle,
Un esclave d'Amour le défend d'un rebelle,
Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé,
Fier & vain qu'il en est, peut estre ainsi nommé.
Comme dès le moment que je vous ay servie
J'ay creu qu'il étoit seul la véritable vie,
Il n'est pas merveilleux que ce peu de rapport
Entre nos deux esprits sème quelque discord.
Je me suis donc piqué contre sa médifance,
Avec tant de malheur, ou tant d'insuffisance,
Que des droits si sacrez & si pleins d'équité
N'ont pû se garantir de sa subtilité,
Et je l'amène icy n'ayant plus que répondre,
Affeuré que vos yeux le sçauroient mieux confondre.

MELITE.

Vous deviez l'affeurer plutôt qu'il trouveroit
En ce mépris d'amour qui le seconderoit.

TIRCIS.

Si le cœur ne dédit ce que la bouche exprime,
Et ne fait de l'amour une plus haute estime,
Je plains les malheureux à qui vous en donnez,
Comme à d'étranges maux par leur sort destinez.

MELITE.

Ce reproche fans cause avec raifon m'étonne,
Je ne reçois d'amour & n'en donne à perfonne;
Les moyens de donner ce que je n'eus jamais?

ERASTE.

Ils vous font trop aifez, & par vous deformais
La Nature pour moy montre fon injustice,
A pervertir fon cours pour me faire un fupplice.

MELITE.

Supplice imaginaire, & qui fent fon moqueur.

ERASTE.

Supplice qui déchire & mon ame & mon cœur.

MELITE.

Il eft rare qu'on porte avec fi bon vifage
L'ame & le cœur enfemble en fi triste équipage.

ERASTE.

Vofre charmant aspect fuspendant mes douleurs,
Mon vifage du voftre emprunte les couleurs.

MELITE.

Faites mieux, pour finir vos maux & vofre flame
Empruntez tout d'un temps les froideurs de mon ame.

ERASTE.

Vous voyant, les froideurs perdent tout leur pouvoir,
Et vous n'en confervez que faute de vous voir.

MELITE.

Et quoy ! tous les miroirs ont-ils de fauffes glaces !

ERASTE.

Penferiez-vous y voir la moindre de vos graces ?
De si fresles fujets ne fçauroient exprimer
Ce que l'Amour aux cœurs peut luy feul imprimer,
Et quand vous en voudrez croire leur impuiffance,
Cette legère idée & foible connoiffance
Que vous aurez par eux de tant de raretez
Vous mettra hors du pair de toutes les beautez.

MELITE.

Voila trop vous tenir dans une complaifance,
Que vous deuffiez quitter, du moins en ma prefence,
Et ne démentir pas le rapport de vos yeux,
Afin d'avoir fujet de m'entreprendre mieux.

ERASTE.

Le rapport de mes yeux aux dépens de mes larmes
Ne m'a que trop appris le pouvoir de vos charmes.

TIRCIS.

Sur peine d'estre ingrate, il faut de vofre part
Reconnoiftre les dons que le Ciel vous départ.

ERASTE.

Voyez que d'un fecond mon droit fe fortifie.

MELITE.

Voyez que fon fecours montre qu'il s'en défie.

TIRCIS.

Je me range toujourns avec la verité.

MELITE.

Si vous la voulez fuivre, elle eft de mon cofté.

TIRCIS.

Ouy fur vostre visage, & non en vos paroles.
 Mais cessez de chercher ces refuites frivoles,
 Et prenant désormais des sentimens plus doux,
 Ne soyez plus de glace à qui bruste pour vous.

MELITE.

Un ennemy d'amour me tenir ce langage !
 Accordez vostre bouche avec vostre courage,
 Pratiquez vos conseils, ou ne m'en donnez pas.

TIRCIS.

J'ay connu mon erreur auprès de vos appas,
 Il vous l'avoit bien dit.

ERASTE.

Ainsi donc par l'issuë
 Mon ame sur ce point n'a point été deceuë ?

TIRCIS.

Si tes feux en son cœur produisoient mesme effet,
 Croy-moy, que ton bon-heur seroit bien-toft parfait.

MELITE.

Pour voir si peu de chose aussi-toft vous dédire,
 Me donne à vos dépens de beaux sujets de rire,
 Mais je pourrois bien-toft, à m'entendre flater,
 Concevoir quelque orgueil qu'il vaut mieux éviter,
 Excusez ma retraite.

ERASTE.

Adieu, belle inhumaine,
 De qui seule dépend, & ma joye, & ma peine.

MELITE.

Plus sage à l'avenir, quittez ces vains propos,
Et laissez vostre esprit & le mien en repos.

SCENE III.

ERASTE, TIRCIS.

ERASTE.

Maintenant suis-je un fou? méritay-je du blafme?
Que dis-tu de l'objet, que dis-tu de ma flame?

TIRCIS.

Que veux-tu que j'en die? elle a je ne sçay quoy
Qui ne peut consentir que l'on demeure à soy;
Mon cœur, jusqu'à present à l'amour invincible,
Ne se maintient qu'à force aux termes d'ensensible,
Tout autre que Tircis mourroit pour la servir.

ERASTE.

Confesse franchement qu'elle a sçeu te ravir,
Et que tu ne veux pas prendre pour cette belle
Avec le nom d'amant le titre d'infidelle.
Rien que nostre amitié ne t'en peut détourner;
Mais ta Muse du moins facile à suborner
Avec plaisir déjà prépare quelques veilles
A de puissants efforts pour de telles merveilles.

TIRCIS.

En effet ayant veu tant & de tels appas,
Que je ne rime point, je ne le promets pas.

ERASTE.

Tes feux n'iront-ils point plus avant que la rime?

TIRCIS.

Si je brusle jamais, je veux brusler sans crime.

ERASTE.

Mais si sans y penser tu te trouvois surpris?

TIRCIS.

Quitte pour décharger mon cœur dans mes écrits.
 J'aime bien ces discours de plaintes & d'alarmes,
 De soupirs, de sanglots, de tourmens, & de larmes,
 C'est dequoy fort souvent je bastis ma chanson,
 Mais j'en connoy, sans plus, la cadence & le son.
 Souffre qu'en un Sonnet je m'efforce à dépeindre
 Cét agréable feu que tu ne peux éteindre,
 Tu le pourras donner comme venant de toy.

ERASTE.

Ainsi ce cœur d'acier qui me tient sous sa loy
 Verra ma passion pour le moins en peinture :
 Je doute neantmoins qu'en cette portraiture
 Tu ne suives plutôt tes propres sentimens.

TIRCIS.

Me prépare le Ciel de nouveaux châtimens,
 Si jamais un tel crime entre dans mon courage.

ERASTE.

Adieu, je suis content, j'ay ta parole en gage,
 Et sçay trop que l'honneur t'en fera souvenir.

TIRCIS *seul.*

En matière d'amour rien n'oblige à tenir,
Et les meilleurs amis lors que son feu les presse
Font bien-toft vanité d'oublier leur promesse.

SCENE IV.

PHILANDRE, CLORIS.

PHILANDRE.

Je meure, mon foucy, tu dois bien me haïr,
Tous mes soins depuis peu ne vont qu'à te trahir.

CLORIS.

Ne m'épouvante point, à ta mine je pense
Que le pardon suivra de fort près cette offense,
Si-toft que j'auray sçeu quel est ce mauvais tour.

PHILANDRE.

Sçache donc qu'il ne vient sinon de trop d'amour.

CLORIS.

J'eusse osé le gager, qu'ainfi par quelque ruse
Ton crime officieux porteroit son excuse.

PHILANDRE.

Ton adorable objet, mon unique vainqueur
Fait naître chaque jour tant de feux en mon cœur,
Que leur excès m'accable, & que pour m'en défaire
J'y cherche des défauts qui puissent me déplaire :
J'examine ton teint dont l'éclat me surprit,

Les traits de ton visage, & ceux de ton esprit,
Mais je n'en puis trouver un seul qui ne me charme.

CLORIS.

Et moy je suis ravie, après ce peu d'alarme,
Qu'ainfi tes sens trompez te puissent obliger
A chérir ta Cloris & jamais ne changer.

PHILANDRE.

Ta beauté te répond de ma persévérance,
Et ma foy qui t'en donne une entière assurance.

CLORIS.

Voila fort doucement dire que sans ta foy
Ma beauté ne pourroit te conserver à moy.

PHILANDRE.

Je traiterois trop mal une telle Maitresse,
De l'aimer seulement pour tenir ma promesse,
Ma passion en est la cause, & non l'effet ;
Outre que tu n'as rien qui ne soit si parfait,
Qu'on ne peut te servir, sans voir sur ton visage
Dequoy rendre constant l'esprit le plus volage.

CLORIS.

Ne m'en conte point tant de ma perfection,
Tu dois estre assuré de mon affection,
Et tu perds tout l'effort de ta galanterie
Si tu crois l'augmenter par une flaterie.
Une fausse louange est un blasme secret.
Je suis belle à tes yeux, il suffit, fois discret,
C'est mon plus grand bonheur, & le seul où j'aspire.

PHILANDRE.

Tu sçais adroitement adoucir mon martyre :
Mais parmy les plaisirs qu'avec toy je ressens,
A peine mon esprit ose croire mes sens,
Toujours entre la crainte, & l'espoir en balance ;
Car s'il faut que l'amour naisse de ressemblance,
Mes imperfections nous éloignant si fort,
Qu'oserois-je prétendre en ce peu de rapport ?

CLORIS.

Du moins ne prétens pas qu'à present je te louë,
Et qu'un mépris rusé que ton cœur desavouë
Me mette sur la langue un babil affété
Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prété :
Au contraire, je veux que tout le monde sçache
Que je connois en toy des defauts que je cache.
Quiconque avec raison peut estre negligé,
A qui le veut aimer est bien plus obligé.

PHILANDRE.

Quant à toy, tu te crois de beaucoup plus aimable.

CLORIS.

Sans doute, & qu'aurois-tu qui me fust comparable ?

PHILANDRE.

Regarde dans mes yeux, & reconnoy qu'en moy
On peut voir quelque chose aussi parfait que toy.

CLORIS.

C'est sans difficulté, m'y voyant exprimée.

PHILANDRE.

Quitte ce vain orgueil dont ta veuë est charmée.

Tu n'y vois que mon cœur, qui n'a plus un seul trait,
 Que ceux qu'il a reçus de ton charmant portrait,
 Et qui tout aussi-tôt que tu t'es fait paroître,
 Afin de te mieux voir, s'est mis à la fenestre.

CLORIS.

Le trait n'est pas mauvais, mais puisqu'il te plaît tant,
 Regarde dans mes yeux, ils t'en montrent autant,
 Et nos feux tous pareils ont mesmes étincelles.

PHILANDRE.

Ainsi, chère Cloris, nos ardeurs mutuelles
 Dedans cette union prenant un mesme cours,
 Nous préparent un heur qui durera toujours,
 Cependant en faveur de ma longue souffrance...

CLORIS.

Tay-toy, mon frère vient.

SCENE V.

TIRCIS, PHILANDRE, CLORIS.

TIRCIS.

Si j'en croy l'apparence,
 Mon arrivée icy fait quelque contre-temps.

PHILANDRE.

Que t'en semble, Tircis?

TIRCIS.

Je vous voy si contens,
 Qu'à ne vous rien celer touchant ce qu'il me semble

Du divertissement que vous preniez ensemble,
De moins forciers que moy pourroient bien deviner
Qu'un troisiéme ne fait que vous importuner.

CLORIS.

Dy ce que tu voudras, nos feux n'ont point de crimes,
Et pour t'appréhender ils sont trop légitimes,
Puis qu'un Hymen sacré promis ces jours passez
Sous ton consentement les autorise assez.

TIRCIS.

Ou je te connoy mal, ou son heure tardive
Te desoblige fort de ce qu'elle n'arrive.

CLORIS.

Ta belle humeur te tient, mon frère.

TIRCIS.

Affeurément.

CLORIS.

Le sujet?

TIRCIS.

J'en ay trop dans ton contentement.

CLORIS.

Le cœur t'en dit d'ailleurs.

TIRCIS.

Il est vray, je te jure,

J'ay veu je ne sçay quoy...

CLORIS.

Dy tout, je t'en conjure.

TIRCIS.

Ma foy, si ton Philandre avoit veu de mes yeux,
Tes affaires, ma sœur, n'en iroient guère mieux.

CLORIS.

J'ay trop de vanité pour croire que Philandre
Trouve encore après moy qui puisse le surprendre.

TIRCIS.

Tes vanitez à part, repose-t'en sur moy,
Que celle que j'ay veüe est bien autre que toy.

PHILANDRE.

Parle mieux de l'objet dont mon ame est ravie,
Ce blasphème à tout autre auroit coûté la vie.

TIRCIS.

Nous tomberons d'accord, sans nous mettre en pourpoint.

CLORIS.

Encor cette beauté, ne la nomme-t'on point ?

TIRCIS.

Non pas si-tost. Adieu, ma présence importune
Te laisse à la mercy d'Amour, & de la Brune,
Continuez les jeux que vous avez quittez.

CLORIS.

Ne croy pas éviter mes importunités ;
Ou tu diras le nom de cette incomparable,
Ou je vay de tes pas me rendre inféparable.

TIRCIS.

Il n'est pas fort aisé d'arracher ce secret,
Adieu, ne perds point temps.

CLORIS.

O l'amoureux discret !
Et bien, nous allons voir si tu sçauras te taire.

PHILANDRE. *Il retient Cloris qui suit son frère.*
C'est donc ainsi qu'on quitte un amant pour un frère !

CLORIS.

Philandre, avoir un peu de curiosité,
Ce n'est pas envers toy grande infidélité :
Souffre que je desrobe un moment à ma flame,
Pour lire malgré luy jusqu'au fond de son ame,
Nous en rirons après ensemble, si tu veux.

PHILANDRE.

Quoy, c'est là tout l'état que tu fais de mes feux !

CLORIS.

Je ne t'aime pas moins pour estre curieuse,
Et ta flame à mon cœur n'est pas moins précieuse,
Conserve-moy le tien, & fois seur de ma foy.

PHILANDRE.

Ah folle, qu'en t'aimant il faut souffrir de toy !

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERASTE.

Je l'avois bien préveu que ce cœur infidelle
Ne se défendroit point des yeux de ma crüelle,
Qui traite mille amants avec mille mépris,
Et n'a point de faveurs que pour le dernier pris.
Si-toft qu'il l'aborda, je leus sur son vifage
De fa déloyauté l'infaillible présage;
Un inconnu friffon dans mon corps épandu,
Me donna les avis de ce que j'ay perdu.
Depuis, cette volage évite ma rencontre,
Ou fi malgré fes soins le hazard me la montre,
Si je puis l'aborder, son discours se confond,
Son esprit en defordre à peine me répond,
Une réflexion vers le traiftre qu'elle aime
Presques à tous momens le raméne en luy mefme,
Et tout refveur qu'il est, il n'a point de fouscis
Qu'un foupir ne trahiffe au feul nom de Tircis.
Lors par le prompt effet d'un changement étrange
Son filence rompu se déborde en loüange;
Elle remarque en luy tant de perfections,
Que les moins éclairez verroient fes paffions;

Sa bouche ne se plaist qu'en cette flaterie,
Et tout autre propos luy rend la resverie.
Cependant chaque jour au discours attachez,
Ils ne retiennent plus leurs sentimens cachez,
Ils ont des rendez-vous où l'amour les assemble,
Encor hier sur le soir je les surpris ensemble,
Encor tout de nouveau je la voy qui l'attend.
Que cét œil assure marque un esprit content!
Perds tout respect, Eraste, & tout soin de luy plaire,
Ren, sans plus différer, ta vengeance exemplaire;
Mais il vaut mieux t'en rire, & pour dernier effort
Luy montrer en raillant combien elle a de tort.

SCENE II.

ERASTE, MELITE.

ERASTE.

Quoy, seule & sans Tircis ! vraiment c'est un prodige,
Et ce nouvel amant déjà trop vous neglige,
Laisant ainsi couler la belle occasion
De vous conter l'excès de son affection.

MELITE.

Vous sçavez que son ame en est fort dépourveuë.

ERASTE.

Toutesfois, ce dit-on, depuis qu'il vous a veuë,
Il en porte dans l'ame un si doux souvenir,
Qu'il n'a plus de plaisir qu'à vous entretenir.

MELITE.

Il a lieu de s'y plaire avec quelque justice,
L'Amour ainfi qu'à luy me paroît un fupplice,
Et la froideur qu'augmente un fi lourd entretien
Le réfout d'autant mieux à n'aimer jamais rien.

ERASTE.

Dites à n'aimer rien que la belle Mélite.

MELITE.

Pour tant de vanité j'ay trop peu de mérite.

ERASTE.

En faut-il tant avoir pour ce nouveau venu ?

MELITE.

Un peu plus que pour vous.

ERASTE.

De vray, j'ay reconnu,
Vous ayant pû fervir deux ans & davantage,
Qu'il faut fi peu que rien à toucher mon courage.

MELITE.

Encor fi peu que c'est vous étant refusé,
Présumez comme ailleurs vous ferez méprifé.

ERASTE.

Vos mépris ne font pas de grande conféquence,
Et ne vaudront jamais la peine que j'y penfe,
Sçachant qu'il vous voyoit, je m'étois bien douté
Que je ne ferois plus que fort mal écouté.

MELITE.

Sans que mes actions de plus près j'examine,
A la meilleure humeur je fais meilleure mine,

Et s'il m'osoit tenir de semblables discours,
Nous romprions ensemble avant qu'il fût deux jours.

ERASTE.

Si chaque objet nouveau de mesme vous engage,
Il changera bien-toft d'humeur & de langage :
Careffé maintenant aussi-toft qu'aperceu,
Qu'auroit-il à se plaindre, étant si bien receu ?

MELITE.

Eraste, voyez-vous, trêve de jaloufie,
Purgez vostre cerveau de cette frénésie,
Laissez en liberté mes inclinations.
Qui vous a fait censeur de mes affections ?
Est-ce à vostre chagrin que j'en doy rendre conte ?

ERASTE.

Non, mais j'ay malgré moy pour vous un peu de honte,
De ce qu'on dit par tout du trop de privauté
Que déjà vous souffrez à sa témérité.

MELITE.

Ne foyez en soucy que de ce qui vous touche.

ERASTE.

Le moyen sans regret de vous voir si farouche
Aux légitimes vœux de tant de gens d'honneur,
Et d'ailleurs si facile à ceux d'un suborneur ?

MELITE.

Ce n'est pas contre luy qu'il faut en ma présence
Lâcher les traits jaloux de vostre médifance :
Adieu, souvenez-vous que ces mots infensez
L'avanceront chez moy plus que vous ne pensez.

SCÈNE III.

ERASTE.

C'est-là donc ce qu'enfin me gardoit ton caprice ?
C'est ce que j'ay gagné par deux ans de service ?
C'est ainsi que mon feu s'étant trop abaissé,
D'un outrageux mépris se voit récompensé ?
Tu m'oses préférer un traître qui te flatte ;
Mais dans ta lâcheté ne croy pas que j'éclate,
Et que par la grandeur de mes ressentimens
Je laisse aller au jour celle de mes tourmens.
Un aveu si public qu'en feroit ma colère
Enfleroit trop l'orgueil de ton ame légère,
Et me convaincroit trop de ce desir abjet
Qui m'a fait soupirer pour un indigne objet.
Je sçauray me venger, mais avec l'apparence
De n'avoir pour tous deux que de l'indifférence :
Il fut toujours permis de tirer sa raison
D'une infidélité par une trahison.
Tien, déloyal amy, tien ton ame assuree
Que ton heur surprenant aura peu de durée,
Et que par une adresse égale à tes forfaits
Je mettray le desordre où tu crois voir la paix.
L'esprit fourbe & vénal d'un voisin de Mélite
Donnera prompte issue à ce que je médite,
A servir qui l'achète il est toujours tout prest,
Et ne voit rien d'injuste où brille l'intérest.
Allons sans perdre temps luy payer ma vengeance,
Et la pistole en main presser sa diligence.

SCENE IV.

TIRCIS, CLORIS.

TIRCIS.

Ma sœur, un mot d'avis sur un méchant Sonnet,
Que je viens de brouiller dedans mon cabinet.

CLORIS.

C'est à quelque beauté que ta Muse l'adresse?

TIRCIS.

En faveur d'un amy je flate sa Maitresse.
Voy si tu le connois, & si parlant pour luy
J'ay sceu m'accommoder aux passions d'autrui.

SONNET.

Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable.

CLORIS.

Ah, frère, il n'en faut plus.

TIRCIS.

Tu n'es pas supportable
De me rompre si-tost.

CLORIS.

C'étoit sans y penser.

Achévé.

TIRCIS.

Tay-toy donc, je vay recommencer.

SONNET.

*Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable,
Il n'est rien de solide après ma loyauté,
Mon feu comme son teint se rend incomparable,
Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.*

*Quoy que puisse à mes sens offrir la nouveauté,
Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable,
Et bien qu'elle ait au sien la mesme cruauté,
Ma foy pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.*

*C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
Trouve chez cette belle une extrême froideur,
Et que sans estre aimé je brusle pour Mélite.*

*Car de ce que les Dieux nous envoyant au jour
Donnèrent pour nous deux d'amour & de mérite,
Elle a tout le mérite, & moy j'ay tout l'amour.*

CLORIS.

Tu l'as fait pour Eraste ?

TIRCIS.

Ouy, j'ay dépeint sa flame.

CLORIS.

Comme tu la ressens peut-estre dans ton ame ?

TIRCIS.

Tu sçais mieux qui je suis, & que ma libre humeur
N'a de part en mes vers que celle de rimeur.

CLORIS.

Pauvre frère, vois-tu, ton silence t'abuse,
De la langue ou des yeux, n'importe qui t'accuse :

Les tiens m'avoient bien dit malgré toy que ton cœur
 Soupiroit sous les loix de quelque objet vainqueur,
 Mais j'ignorois encor qui tenoit ta franchise,
 Et le nom de Mélite a causé ma surprise
 Si-toft qu'au premier vers ton Sonnet m'a fait voir
 Ce que depuis huit jours je bruslois de sçavoir.

TIRCIS.

Tu crois donc que j'en tiens ?

CLORIS.

Fort avant.

TIRCIS.

Pour Mélite ?

CLORIS.

Pour Mélite, & de plus que ta flame n'excite
 Au cœur de cette belle aucun embrasement.

TIRCIS.

Qui t'en a tant appris ? mon Sonnet ?

CLORIS.

Justement.

TIRCIS.

Et c'est ce qui te trompe avec tes conjectures,
 Et par où ta finesse a mal pris ses mesures.
 Un visage jamais ne m'auroit arrêté
 S'il falloit que l'amour fust tout de mon costé.
 Ma rime seulement est un portrait fidelle
 De ce qu'Eraste souffre en servant cette belle ;
 Mais quand je l'entretiens de mon affection,
 J'en ay toujourns assez de fatisfaction.

CLORIS.

Montre, si tu dis vray, quelque peu plus de joye,
Et ren-toy moins rêveur afin que je te croye.

TIRCIS.

Je rêve, & mon esprit ne s'en peut exempter ;
Car si-tost que je viens à me représenter
Qu'une vieille amitié de mon amour s'irrite,
Qu'Eraste s'en offense, & s'oppose à Mérite,
Tantost je suis amy, tantost je suis rival,
Et toujours balancé d'un contrepoids égal,
J'ay honte de me voir insensible, ou perfide.
Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide,
Entre ces mouvemens mon esprit partagé
Ne sçait duquel des deux il doit prendre congé.

CLORIS.

Voilà bien des détours pour dire au bout du conte
Que c'est contre ton gré que l'amour te surmonte ;
Tu présumes par là me le persuader,
Mais ce n'est pas ainsi qu'on m'en donne à garder.
A la mode du temps, quand nous servons quelqu'autre,
C'est seulement alors qu'il n'y va rien du nostre,
Chacun en son affaire est son meilleur amy,
Et tout autre intérêt ne touche qu'à demy.

TIRCIS.

Que du foudre à tes yeux j'éprouve la furie,
Si rien que ce rival cause ma rêverie.

CLORIS.

C'est donc assurément son bien qui t'est suspect,
Son bien te fait rêver, & non pas son respect,

Et toute amitié bas, tu crains que sa richesse
En dépit de tes feux n'obtienne ta Maîtresse.

TIRCIS.

Tu devines, ma sœur, cela me fait mourir.

CLORIS.

Ce sont vaines frayeurs dont je veux te guérir.
Depuis quand ton Eraste en tient-il pour Mélite?

TIRCIS.

Il rend depuis deux ans hommage à son mérite.

CLORIS.

Mais dit-il les grands mots? parle-t-il d'épouser

TIRCIS.

Presque à chaque moment.

CLORIS.

Laisse-le donc jafer.

Ce malheureux amant ne vaut pas qu'on le craigne.
Quelque riche qu'il soit, Mélite le dédaigne :
Puisqu'on voit sans effet deux ans d'affection,
Tu ne dois plus douter de son aversion.
Le temps ne la rendra que plus grande & plus forte.
On prend soudain au mot les hommes de sa sorte,
Et sans rien hasarder à la moindre longueur
On leur donne la main dès qu'ils offrent le cœur.

TIRCIS.

Sa mère peut agir de puissance absoluë.

CLORIS.

Croy que déjà l'affaire en seroit resoluë,

Et qu'il auroit déjà dequoy se contenter
Si sa mère étoit femme à la violenter.

TIRCIS.

Ma crainte diminuë, & ma douleur s'appaise,
Mais si je t'abandonne, excuse mon trop d'aïse.
Avec cette lumière & ma dextérité
J'en veux aller sçavoir toute la vérité.
Adieu.

CLORIS.

Moy, je m'en vay paifiblement attendre
Le retour désiré du paresseux Philandre.
Un moment de froideur luy fera souvenir
Qu'il faut une autre fois tarder moins à venir.

SCENE V.

ERASTE, CLITON.

ERASTE *luy donnant une Lettre.*

Va-t'en chercher Philandre, & dy-luy que Mélite
A dedans ce billet sa passion décrite,
Dy-luy que sa pudeur ne sçauroit plus cacher
Un feu qui la consume, & qu'elle tient si cher,
Mais pren garde surtout à bien jouër ton rôle,
Remarque sa couleur, son maintien, sa parole,
Voy si dans la lecture un peu d'émotion
Ne te montrera rien de son intention.

CLITON.

Cela vaut fait, Monsieur.

ERASTE.

Mais après ce message
Sçache avec tant d'adresse ébranler son courage,
Que tu viennes à bout de sa fidélité.

CLITON.

Monsieur, reposez-vous sur ma subtilité,
Il faudra malgré-luy qu'il donne dans le piège,
Ma teste sur ce point vous servira de plége,
Mais aussi, vous sçavez...

ERASTE.

Ouy, va, fois diligent.
Ces ames du commun n'ont pour but que l'argent,
Et je n'ay que trop veu par mon expérience...
Mais tu reviens bien-toft?

CLITON.

Donnez-vous patience,
Monsieur, il ne nous faut qu'un moment de loisir,
Et vous pourrez vous-mesme en avoir le plaisir.

ERASTE.

Comment?

CLITON.

De ce carfour j'ay vû venir Philandre,
Cachez-vous en ce coin, & de là sçachez prendre
L'occasion commode à feconder mes coups.
Par là nous le tenons. Le voicy, sauvez-vous.

SCENE VI.

PHILANDRE, ERASTE, CLITON.

PHILANDRE. *Eraste est caché & les écoute.*

Quelle réception me fera ma Maitresse ?
Le moyen d'excuser une telle paresse ?

CLITON.

Monfieur, tout à propos je vous rencontre icy
Expressément chargé de vous rendre cecy.

PHILANDRE.

Qu'est-ce ?

CLITON.

Vous allez voir en lisant cette lettre
Ce qu'un homme jamais n'oseroit se promettre,
Ouvrez-la seulement.

PHILANDRE.

Va, tu n'es qu'un conteur.

CLITON.

Je veux mourir au cas qu'on me trouve menteur.

LETTRE SUPPOSÉE

DE MELITE A PHILANDRE.

*Malgré le devoir & la bien-seance du sexe, celle-cy
m'échape en faveur de vos mérites, pour vous ap-
prendre que c'est Mélite qui vous écrit, & qui vous
aime. Si elle est assez heureuse pour recevoir de vous*

une reciproque affection, contentez-vous de cét entretien par lettres, jusques à ce qu'elle ait osté de l'esprit de sa mère quelques personnes qui n'y sont que trop bien pour son contentement.

ERASTE *feignant d'avoir leu la lettre par dessus son épaule.*

C'est donc la vérité, que la belle Mélite
Fait du brave Philandre une loüable élite,
Et qu'il obtient ainsi de sa seule vertu
Ce qu'Eraste & Tircis ont en vain débatu !
Vraiment dans un tel choix mon regret diminuë,
Outre qu'une froideur depuis peu survenuë,
De tant de vœux perdus ayant sçeu me lasser,
N'attendoit qu'un prétexte à m'en débarasser.

PHILANDRE.

Me dis-tu que Tircis brusle pour cette belle ?

ERASTE.

Il en meurt.

PHILANDRE.

Ce courage à l'amour si rebelle ?

ERASTE.

Luy-mesme.

PHILANDRE.

Si ton cœur ne tient plus qu'à demy,
Tu peux le retirer en faveur d'un amy ;
Sinon, pour mon regard ne cesse de prétendre,
Etant pris une fois, je ne suis plus à prendre.

Tout ce que je puis faire à ce beau feu naissant,
C'est de m'en revancher par un zèle impuissant,
Et ma Cloris la prie, afin de s'en distraire,
De tourner, s'il se peut, sa flame vers son frère.

ERASTE.

Auprès de sa beauté qu'est-ce que ta Cloris?

PHILANDRE.

Un peu plus de respect pour ce que je chéris.

ERASTE.

Je veux qu'elle ait en foy quelque chose d'aimable,
Mais enfin à Mélite est-elle comparable?

PHILANDRE.

Qu'elle le soit, ou non, je n'examine pas
Si des deux l'une ou l'autre a plus ou moins d'appas,
J'aime l'une, & mon cœur pour toute autre insensible...

ERASTE.

Avise toutesfois, le prétexte est plausible.

PHILANDRE.

J'en ferois mal voulu des hommes & des Dieux.

ERASTE.

On pardonne aisément à qui trouve son mieux.

PHILANDRE.

Mais en quoy gist ce mieux?

ERASTE.

En esprit, en richesse.

PHILANDRE.

O le honteux motif à changer de Maitresse !

ERASTE.

En amour.

PHILANDRE.

Cloris m'aime, & si je m'y connoy,
Rien ne peut égaler celui qu'elle a pour moy.

ERASTE.

Tu te détromperas si tu veux prendre garde
A ce qu'à ton sujet l'une & l'autre hazarde.
L'une en t'aimant s'expose au péril d'un mépris,
L'autre ne t'aime point que tu n'en sois épris :
L'une t'aime engagé vers une autre moins belle,
L'autre se rend sensible à qui n'aime rien qu'elle :
L'une au desceu des siens te montre son ardeur,
Et l'autre après leur choix quitte un peu sa froideur,
L'une...

PHILANDRE.

Adieu, des raisons de si peu d'importance
Ne pourroient en un siècle ébranler ma constance.

Il dit ce vers à Cliton tout bas.

Dans deux heures d'icy tu viendras me revoir.

CLITON.

Disposez librement de mon petit pouvoir.

ERASTE *seul.*

Il a beau déguiser, il a gousté l'amorce,
Cloris déjà sur luy n'a presque plus de force.

Ainsi je fais deux fois vengé du ravisseur,
Ruinant tout ensemble, & le frère, & la sœur.

SCENE VII.

TIRCIS, ERASTE, MELITE.

TIRCIS.

Eraste, arrête un peu.

ERASTE.

Que me veux-tu ?

TIRCIS.

Te rendre
Ce Sonnet que pour toy j'ay promis d'entreprendre.

MELITE *au travers d'une jalousie cependant qu'Eraste
lit le Sonnet.*

Que font-ils là tous deux ? qu'ont-ils à démêler ?
Ce jaloux à la fin le pourra quereller,
Du moins les complimens dont peut-estre ils se joüent
Sont des civilitez qu'en l'ame ils defavoüent.

TIRCIS.

J'y donne une raison de ton sort inhumain,
Allons, je le veux voir presenter de ta main
A ce charmant objet dont ton ame est blessée.

ERASTE *luy rendant son sonnet.*

Une autre fois, Tircis, quelque affaire pressée
Fait que je ne sçaurois pour l'heure m'en charger,
Tu trouveras ailleurs un meilleur messager.

TIRCIS *seul.*

La belle humeur de l'homme ! ô Dieux, quel personnage !
Quel amy j'avois fait de ce plaifant vifage !
Une mine froncée, un regard de travers,
C'est le remerciement que j'auray de mes Vers.
Je manque à fon avis d'affurance, ou d'adrefse
Pour les donner moy-mefme à fa jeune Maitrefse,
Et prendre ainfi le temps de dire à fa beauté
L'empire que fes yeux ont fur ma liberté.
Je penfe l'entrevoir par cette jaloufie :
Ouy, mon ame de joye en eft toute faifie.
Helas ! & le moyen de pouvoir luy parler,
Si mon premier afpect l'oblige à s'en aller ?
Que cette joye eft courte, & qu'elle eft cher venduë !
Toutefois tout va bien, la voila descenduë,
Ses regards pleins de feu s'entendent avec moy,
Que dy-je ! en s'avançant elle m'appelle à foy.

SCENE VIII.

TIRCIS, MELITE.

MELITE.

Hé bien qu'avez-vous fait de votre compagnie ?

TIRCIS.

Je ne puis rien juger de ce qui l'a bannie :
A peine ay-je eu loifir de luy dire deux mots,
Qu'auffi-toft le fantasque en me tournant le dos
S'est échapé de moy.

MELITE.

Sans doute il m'aura veüë,
Et c'est de là que vient cette fuite impréveüë.

TIRCIS.

Vous aimant comme il fait, qui l'eust jamais pensé?

MELITE.

Vous ne sçavez donc rien de ce qui s'est passé?

TIRCIS.

J'aimerois beaucoup mieux sçavoir ce qui se passe,
Et la part qu'a Tircis en vostre bonne grace.

MELITE.

Meilleure aucunement qu'Eraste ne voudroit.
Je n'ay jamais connu d'amant si mal-adroit,
Il ne sçauroit souffrir qu'autre que luy m'approche.
Dieux! qu'à vostre sujet il m'a fait de reproche!
Vous ne sçauriez me voir sans le defobliger.

TIRCIS.

Et de tous mes focis c'est là le plus leger,
Toute une légion de rivaux de sa sorte
Ne divertiroit pas l'amour que je vous porte,
Qui ne craindra jamais les humeurs d'un jaloux.

MELITE.

Aussi le croit-il bien, ou je me trompe.

TIRCIS.

Et vous?

MELITE.

Bien que cette croyance à quelque erreur m'expose,
Pour luy faire dépit, j'en croiray quelque chose.

TIRCIS.

Mais afin qu'il receust un entier déplaisir,
Il faudroit que nos cœurs n'eussent plus qu'un desir,
Et quitter ces discours de volonteiz sujettes,
Qui ne sont point de mise en l'état où vous êtes.
Vous mesme consultez un moment vos appas,
Songez à leurs effets, & ne présumez pas
Avoir sur tous les cœurs un pouvoir si suprême,
Sans qu'il vous soit permis d'en user sur vous mesme ;
Un si digne sujet ne reçoit point de loy,
De règle, ny d'avis d'un autre que de soy.

MELITE.

Ton mérite plus fort que ta raison flateuse
Me rend, je le confesse, un peu moins scrupuleuse.
Je doy tout à ma mère, & pour tout autre amant
Je voudrois tout remettre à son commandement :
Mais attendre pour toy l'effet de sa puissance,
Sans te rien témoigner que par obéissance,
Tircis, ce seroit trop, tes rares qualitez
Dispensent mon devoir de ces formalitez.

TIRCIS.

Que d'amour & de joye un tel aveu me donne !

MELITE.

C'est peut-estre en trop dire, & me montrer trop bonne,
Mais par là tu peux voir que mon affection
Prend confiance entière en ta discrétion.

TIRCIS.

Vous la verrez toujours dans un respect sincère
Attacher mon bon-heur à celuy de vous plaire,

N'avoir point d'autre soin, n'avoir point d'autre esprit,
Et si vous en voulez un serment par écrit,
Ce Sonnet que pour vous vient de tracer ma flame
Vous fera voir à nû jusqu'au fond de mon ame.

MELITE.

Garde bien ton Sonnet, & pense qu'aujourd'huy
Mélite veut te croire autant & plus que luy.
Je le prens toutesfois comme un précieux gage
Du pouvoir que mes yeux ont pris sur ton courage.
Adieu, fois moy fidelle en dépit du jaloux.

TIRCIS.

O Ciel! jamais amant eut-il un fort plus doux!

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILANDRE.

Tu l'as gagné, Mélite, il ne m'est pas possible
D'être à tant de faveurs plus long-temps insensible :
Tes lettres où sans fard tu dépeins ton esprit,
Tes lettres où ton cœur est si bien par écrit
Ont charmé tous mes sens par leurs douces promesses,
Leur attente vaut mieux, Cloris, que tes caresses.
Ah ! Mélite, pardon, je t'offense à nommer
Celle qui m'empescha si long-temps de t'aimer.

Souvenirs importuns d'une amante laissée,
Qui venez malgré moy remettre en ma pensée
Un portrait que j'en veux tellement effacer,
Que le sommeil ait peine à me le retracer,
Hâtez-vous de sortir sans plus troubler ma joye,
Et retournant troubler celle qui vous envoie,
Dites-luy de ma part pour la dernière fois
Qu'elle est en liberté de faire un autre choix,
Que ma fidélité n'entretient plus ma flame,
Ou que s'il en demeure encor un peu dans l'ame,
Je souhaite en faveur de ce reste de foy
Qu'elle puisse gagner au change autant que moy.

Dites-luy que Mélite ainfi qu'une Déesse
 Est de tous nos defirs souveraine maîtresse,
 Dispose de nos cœurs, force nos volontez,
 Et que par son pouvoir nos Destins surmontez
 Se tiennent trop heureux de prendre l'ordre d'elle,
 Enfin que tous mes vœux...

SCENE II.

TIRCIS, PHILANDRE.

TIRCIS.

Philandre.

PHILANDRE.

Qui m'appelle?

TIRCIS.

Tircis, dont le bonheur au plus haut point monté
 Ne peut estre parfait fans te l'avoir conté.

PHILANDRE.

Tu me fais trop d'honneur par cette confidence.

TIRCIS.

J'userois envers toy d'une fotte prudence,
 Si je faisois dessein de te dissimuler
 Ce qu'aussi-bien mes yeux ne sçauroient te céler.

PHILANDRE.

En effet si l'on peut te juger au visage,
 Si l'on peut par tes yeux lire dans ton courage,

Ce qu'ils montrent de joye à tel point me surprend,
 Que je n'en puis trouver de fujet assez grand.
 Rien n'atteint, ce me semble, aux signes qu'ils en donnent.

TIRCIS.

Que fera le fujet, si les signes t'étonnent?
 Mon bonheur est plus grand qu'on ne peut soupçonner,
 C'est quand tu l'auras sçeu qu'il faudra t'étonner.

PHILANDRE.

Je ne le sçauray pas sans marque plus expresse.

TIRCIS.

Possesseur, autant vaut...

PHILANDRE.

Dequoy?

TIRCIS.

D'une Maitresse,
 Belle, honneste, jolie, & dont l'esprit charmant
 De son seul entretien peut ravir un amant,
 En un mot, de Méлите.

PHILANDRE.

Il est vray qu'elle est belle,
 Tu n'as pas mal choisi, mais...

TIRCIS.

Quoy, mais?

PHILANDRE.

T'aime-t'elle?

TIRCIS.

Cela n'est plus en doute.

PHILANDRE.

Et de cœur?

TIRCIS.

Et de cœur.

Je t'en reponds.

PHILANDRE.

Souvent un visage moqueur
N'a que le beau semblant d'une mine hypocrite.

TIRCIS.

Je ne crains rien de tel du côté de Méлите.

PHILANDRE.

Ecoute, j'en ay veu de toutes les façons.
J'en ay veu qui sembloient n'estre que des glaçons,
Dont le feu retenu par une adroite feinte
S'allumoit d'autant plus qu'il souffroit de contrainte ;
J'en ay veu, mais beaucoup, qui sous le faux appas
Des preuves d'un amour qui ne les touchoit pas,
Prenoient du passe-temps d'une folle jeunesse,
Qui se laisse affiner à ces traits de souplesse,
Et pratiquoient sous-main d'autres affections :
Mais j'en ay veu fort peu de qui les passions
Fussent d'intelligence avec tout le visage.

TIRCIS.

Et de ce petit nombre est celle qui m'engage.
De sa possession je me tiens aussi seur
Que tu te peux tenir de celle de ma sœur.

PHILANDRE.

Donc, si ton espérance à la fin n'est deceuë,
Ces deux amours auront une pareille issue?

TIRCIS.

Si cela n'arrivoit, je me tromperois fort.

PHILANDRE.

Pour te faire plaisir j'en veux estre d'accord.
Cependant, appren moy comment elle te traite,
Et qui te fait juger son ardeur si parfaite.

TIRCIS.

Une parfaite ardeur a trop de truchemens
Par qui se faire entendre aux esprits des amants,
Un coup d'œil, un soupir...

PHILANDRE.

Ces faveurs ridicules
Ne servent qu'à duper des ames trop crédules.
N'as-tu rien que cela?

TIRCIS.

Sa parole, & sa foy.

PHILANDRE.

Encor c'est quelque chose, achève & conte moy
Les petites douceurs, les aimables tendresses,
Qu'elle se plaist à joindre à de telles promesses.
Quelques lettres du moins te daignent confirmer
Ce vœu qu'entre tes mains elle a fait de t'aimer?

TIRCIS.

Recherche qui voudra ces menus badinages,

Qui n'en font pas toujours de fort leurs témoignages,
Je n'ay que sa parole, & ne veux que sa foy.

PHILANDRE.

Je connoy donc quelqu'un plus avancé que toy.

TIRCIS.

J'entens qui tu veux dire, & pour ne te rien feindre,
Ce rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.
Eraste qu'ont banny ses dédains rigoureux...

PHILANDRE.

Je parle de quelque autre un peu moins malheureux.

TIRCIS.

Je ne connoy que luy qui soupire pour elle.

PHILANDRE.

Je ne te tiendray point plus long-temps en cervelle :
Pendant qu'elle t'amuse avec ses beaux discours,
Un rival inconnu possède ses amours,
Et la dissimulée, au mépris de ta flame,
Par lettres chaque jour luy fait don de son ame.

TIRCIS.

De telles trahisons luy font trop en horreur.

PHILANDRE.

Je te veux par pitié tirer de cette erreur.
Tantost, sans y penser, j'ay trouvé cette lettre,
Tien, voy ce que tu peux deormais t'en promettre.

LETTRE SUPPOSÉE

DE MÉLITE A PHILANDRE.

*Je commence à m'estimer quelque chose puis que je
vous plais, & mon miroir m'offense tous les jours, ne*

me representant pas assez belle, comme je m'imagine qu'il faut estre pour mériter vostre affection. Aussi je veux bien que vous sçachiez que Mélite ne croit la posséder que par faveur, ou comme une récompense extraordinaire d'un excès d'amour, dont elle tasche de suppléer au défaut des graces que le Ciel luy a refusées.

Maintenant qu'en dis-tu ? n'est-ce pas t'affronter ?

TIRCIS.

Cette lettre en tes mains ne peut m'épouvanter.

PHILANDRE.

La raison ?

TIRCIS.

Le porteur a fceu combien je t'aime,
Et par galanterie il t'a pris pour moy-mesme,
Comme aussi ce n'est qu'un de deux parfaits amis.

PHILANDRE.

Voila bien te flater plus qu'il ne t'est permis,
Et pour ton intérêt aimer à te méprendre.

TIRCIS.

On t'en aura donné quelqu'autre pour me rendre,
Afin qu'encor un coup je fois ainsi deçeu.

PHILANDRE.

Ouy, j'ay quelque billet que tantost j'ay receu,
Et puis qu'il est pour toy...

TIRCIS.

Que ta longueur me tuë !

Dépesche.

PHILANDRE.

Le voila que je te restituë.

AUTRE LETTRE SUPPOSÉE

DE MÉLITE A PHILANDRE.

Vous n'avez plus affaire qu'à Tircis, je le souffre encor, afin que par sa bantise je remarque plus exactement ses défauts, & les fasse mieux gouter à ma mère. Après cela Philandre & Mélite auront tout loisir de rire ensemble des belles imaginations dont le frère & la sœur ont repu leurs espérances.

Te voila tout resveur, cher amy, par ta foy
Crois-tu que ce billet s'adresse encor à toy ?

TIRCIS.

Traître, c'est donc ainsi que ma sœur méprisée
Sert à ton changement d'un sujet de risée,
C'est ainsi qu'à sa foy Mélite osant manquer,
D'un parjure si noir ne fait que se moquer ?
C'est ainsi que sans honte à mes yeux tu subornes
Un amour qui pour moy devoit estre sans bornes ?
Suy-moy tout de ce pas, que l'épée à la main
Un si cruel affront se répare soudain ;
Il faut que pour tous deux ta teste me réponde.

PHILANDRE.

Si pour te voir trompé tu te déplais au Monde,

Cherche en ce defespoir qui t'en veuille arracher :
Quant à moy, ton trépas me coûteroit trop cher.

TIRCIS.

Quoy, tu crains le duël!

PHILANDRE.

Non, mais j'en crains la fuite,
Où la mort du vaincu met le vainqueur en fuite,
Et du plus beau succès le dangereux éclat
Nous fait perdre l'objet & le prix du combat.

TIRCIS.

Tant de raisonnement & si peu de courage
Sont de tes lâcheté le digne témoignage.
Viens, ou dy que ton sang n'oseroit s'exposer.

PHILANDRE.

Mon sang n'est plus à moy, je n'en puis disposer.
Mais puis que ta douleur de mes raisons s'irrite,
J'en prendray dès ce soir le congé de Mélite.
Adieu.

SCENE III.

TIRCIS.

Tu fuis, perfide, & ta legereté
T'ayant fait criminel, te met en feureté!
Revien, revien défendre une place usurpée,
Celle qui te chérit vaut bien un coup d'épée.
Fay voir que l'infidelle en se donnant à toy
Afait choix d'un amant qui valoit mieux que moy,

Soutien son jugement, & sauve ainsi de blâme
Celle qui pour la tienne a négligé ma flame.
Crois-tu qu'on la mérite à force de courir ?
Peux-tu m'abandonner ses faveurs sans mourir ?
O lettres, ô faveurs indignement placées,
A ma discretion honteusement laissées,
O gages qu'il néglige ainsi que superflus,
Je ne sçay qui de nous vous diffamez le plus,
Je ne sçay qui des trois doit rougir davantage,
Car vous nous apprenez qu'elle est une volage,
Son amant un parjure, & moy sans jugement
De n'avoir rien préveu de leur déguisement.
Mais il le falloit bien, que cette ame infidelle
Changeant d'affection prist un traître comme elle,
Et que le digne amant qu'elle a sçeu rechercher
A sa déloyauté n'eust rien à reprocher.
Cependant j'en croyois cette fausse apparence,
Dont elle repaissoit ma frivole espérance,
J'en croyois ses regards, qui tous remplis d'amour
Etoient de la partie en un si lasche tour.
O Ciel, vit-on jamais tant de supercherie
Que tout l'extérieur ne fust que tromperie ?
Non, non, il n'en est rien, une telle beauté
Ne fut jamais sujette à la déloyauté.
Foibles & seuls témoins du malheur qui me touche,
Vous êtes trop hardis de démentir sa bouche,
Mélite me chérit, elle me l'a juré,
Son oracle receu je m'en tiens assuré.
Que dites-vous là-contre ? êtes vous plus croyables ?
Caractères trompeurs, vous me contez des fables,
Vous voulez me trahir, mais vos efforts sont vains,

Sa parole a laissé son cœur entre mes mains.
A ce doux souvenir ma flame se r'allume,
Je ne sçay plus qui croire, ou d'elle, ou de sa plume,
L'un & l'autre en effet n'ont rien que de léger,
Mais du plus, ou du moins je n'en puis que juger.
Loin, loin, doutez flateurs que mon feu me suggère,
Je voy trop clairement qu'elle est la plus légère,
La foy que j'en receus s'en est allée en l'air,
Et ces traits de sa plume osent encor parler,
Et laissent en mes mains une honteuse image,
Où son cœur peint au vif remplit le mien de rage.
Ouy, j'enrage, je meurs, & tous mes sens troublez
D'un excès de douleur se trouvent accablez,
Un si cruel tourment me gefne, & me déchire,
Que je ne puis plus vivre avec un tel martyre,
Mais cachons-en la honte, & nous donnons du moins
Ce faux soulagement en mourant sans témoins
Que mon trépas secret empesche l'infidelle
D'avoir la vanité que je fois mort pour elle.

SCENE IV.

TIRCIS, CLORIS.

CLORIS.

Mon frère en ma faveur retourne sur tes pas,
Dy-moy la vérité, tu ne me cherchois pas.
Et quoy, tu fais semblant de ne me pas connoistre?
O Dieux! en quel état te voy-je icy paroistre!
Tu passis tout à coup, & tes louches regards

S'élancent incertains presque de toutes parts !
 Tu manques à la fois de couleur, & d'haleine !
 Ton pied mal affermy ne te soutient qu'à peine !
 Quel accident nouveau te trouble ainsi les sens !

TIRCIS.

Puisque tu veux sçavoir le mal que je ressens,
 Avant que d'affouvir l'inéxorable envie
 De mon fort rigoureux qui demande ma vie,
 Je vay t'affaffiner d'un fatal entretien,
 Et te dire en deux mots mon mal-heur & le tien :
 En nos chastes amours de tous deux on se moque,
 Philandre... Ah ! la douleur m'étouffe & me suffoque,
 Adieu, ma sœur, Adieu, je ne puis plus parler,
 Lis, & si tu le peux, tafche à te consoler.

CLORIS.

Ne m'échape donc pas.

TIRCIS.

Ma sœur, je te supplie...

CLORIS.

Quoy ? que je t'abandonne à ta mélancolie ?
 Voyons auparavant ce qui te fait mourir,
 Et nous aviserons à te laisser courir.

TIRCIS.

Helas ! quelle injustice !

CLORIS *après avoir leu les lettres qu'il lui a
 données.*

Est-ce là tout, fantasque ?

Quoy ? si la déloyale enfin lève le masque,

Oses-tu te fâcher d'estre défabusé?
Appren qu'il te faut estre en amour plus rusé,
Appren que les discours des filles bien sensées
Découvrent rarement le fond de leurs pensées,
Et que les yeux aidant à ce déguifement,
Nostre féxe a le don de tromper finement.
Apprens auffi de moy que ta raison s'égare,
Que Mélite n'est pas une pièce si rare,
Qu'elle soit seule icy qui vaille la servir :
Assez d'autres objets y sçauront te ravir.
Ne t'inquiète point pour une écervelée,
Qui n'a d'ambition que d'estre cajolée,
Et rend à plaindre ceux qui flatant ses beautez
Ont assez de malheur pour en estre écoutez.
Damon luy plût jadis, Aristandre, & Gêronte,
Eraste après deux ans n'y voit pas mieux son conte,
Elle t'a trouvé bon seulement pour huit jours,
Philandre est aujourd'huy l'objet de ses amours,
Et peut-estre déjà (tant elle aime le change)
Quelque autre nouveauté le supplante & nous venge.
Ce n'est qu'une coquette avec tous ses attraits,
Sa langue avec son cœur ne s'accorde jamais,
Les infidélitez font ses jeux ordinaires,
Et ses plus doux appas sont tellement vulgaires,
Qu'en elle homme d'esprit n'admira jamais rien,
Que le fujet pourquoy tu luy voulois du bien.

TIRCIS.

Penfes-tu m'arrêter par ce torrent d'injures?
Que ce soient véritez, que ce soient impostures,

Tu redoubles mes maux au lieu de les guérir :
Adieu, rien que la mort ne peut me fecourir.

SCENE V.

CLORIS.

Mon frère. Il s'est sauvé, son defespoir l'emporte,
Me préserve le Ciel d'en user de la forte,
Un volage me quitte, & je le quitte auffi,
Je l'obligerois trop de m'en mettre en foucy.
Pour perdre des amants celles qui s'en affligent
Donnent trop d'avantage à ceux qui les négligent,
Il n'est lors que la joye, elle nous venge mieux,
Et la fist-on à faux éclater par les yeux,
C'est montrer par bravade à leur vaine inconstance
Qu'elle est pour nous toucher de trop peu d'importance.
Que Philandre à son gré rende ses vœux contens,
S'il attend que j'en pleure, il attendra long-temps,
Son cœur est un trefor dont j'aime qu'il dispose,
Le larcin qu'il m'en fait me vole peu de chose,
Et l'amour qui pour luy m'éprit si follement
M'avoit fait bonne part de son aveuglement.
On enchérit pourtant sur ma faute passée,
Dans la mesme folie une autre embarassée
Le rend encor parjure, & fans ame, & fans foy,
Pour se donner l'honneur de faillir après moy.
Je meure, s'il n'est vray, que la moitié du monde
Sur l'exemple d'autruy se conduit, & se fonde.
A cause qu'il parut quelque temps m'enflamer,
La pauvre fille a crû qu'il valoit bien l'aimer,

Et fur cette croyance elle en a pris envie ;
Luy pût-elle durer jusqu'au bout de sa vie ;
Si Mélite a failly me l'ayant débauché,
Dieu, par là seulement punissez son peché.
Elle verra bien tost que sa digne conquête
N'est pas une aventure à me rompre la teste,
Un si plaissant malheur m'en console à l'instant.
Ah, si mon fou de frère en pouvoit faire autant,
Que j'en aurois de joye, & que j'en ferois gloire!
Si je puis le rejoindre, & qu'il me veuille croire,
Nous leur ferons bien voir que leur change indiscret
Ne vaut pas un soupir, ne vaut pas un regret.
Je me veux toutefois en venger par malice ;
Me divertir une heure à m'en faire justice ;
Ces lettres fourniront assez d'occasion
D'un peu de défiance, & de division.
Si je prens bien mon temps, j'auray pleine matière
A les joüer tous deux d'une belle manière.
En voicy déjà l'un qui craint de m'aborder.

SCENE VI.

PHILANDRE, CLORIS.

CLORIS.

Quoy, tu passes, Philandre, & fans me regarder?

PHILANDRE.

Pardonne-moy, de grace, une affaire importune
M'empesche de joüir de ma bonne fortune,

Et son empressement qui porte ailleurs mes pas
Me remplissoit l'esprit jusqu'à ne te voir pas.

CLORIS.

J'ay donc souvent le don d'aimer plus qu'on ne m'aime,
Je ne pense qu'à toy, j'en parlois en moy-mesme.

PHILANDRE.

Me veux-tu quelque chose ?

CLORIS.

Il t'ennuye avec moy,
Mais comme de tes feux j'ay pour garand ta foy,
Je ne m'alarme point. N'étoit ce qui te presse,
Ta flame un peu plus loin eust porté la tendresse,
Et je t'aurois fait voir quelques vers de Tircis
Pour le charmant objet de ses nouveaux soucis.
Je viens de les surprendre, & j'y pourrois encore,
Joindre quelques billets de l'objet qu'il adore ;
Mais tu n'as pas le temps. Toutefois, si tu veux
Perdre un demy-quart-d'heure à les lire nous deux...

PHILANDRE.

Voyons donc ce que c'est, sans plus longue demeure ;
Ma curiosité pour ce demy-quart-d'heure
S'osera dispenser.

CLORIS.

Aussi tu me promets,
Quand tu les auras leus, de n'en parler jamais ;
Autrement, ne croy pas...

PHILANDRE *reconnoissant les lettres.*

Cela s'en va sans dire,

Donne, donne-les moy, tu ne les sçauois lire,
Et nous aurions ainfi besoin de trop de temps.

CLORIS *les refferrant.*

Philandre, tu n'és pas encor où tu pretends ;
Quelques hautes faveurs que ton mérite obtienne,
Elles font auffi bien en ma main qu'en la tienne,
Je les garderay mieux, tu peux en affeurer
La belle qui pour toy daigne se parjurer.

PHILANDRE.

Un homme doit souffrir d'une fille en colére,
Mais je sçay comme il faut les r'avoir de ton frère,
Tout exprès je le cherche, & son fang, ou le mien...

CLORIS.

Quoy, Philandre est vaillant, & je n'en sçavois rien !
Tes coups font dangereux quand tu ne veux pas feindre,
Mais ils ont le bonheur de se faire peu craindre,
Et mon frère qui sçait comme il s'en faut guérir,
Quand tu l'aurois tué, pourroit n'en pas mourir.

PHILANDRE.

L'effet en fera foy, s'il en a le courage.
Adieu, j'en perds le temps à parler davantage,
Tremble.

CLORIS.

J'en ay grand lieu connoiffant ta vertu,
Pourveu qu'il y consente, il fera bien batu.

Fin du troisieme Aêe.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MELITE, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Cette obstination à faire la secrète
M'accuse injustement d'estre trop peu discrète.

MELITE.

Ton importunité n'est pas à supporter,
Ce que je ne sçay point, te le puis-je conter ?

LA NOURRICE.

Les visites d'Eraste un peu moins assiduës,
Témoignent quelque ennuy de ses peines perduës,
Et ce qu'on voit par là de refroidissement
Ne fait que trop juger son mécontentement :
Tu m'en veux cependant cacher tout le mystère,
Mais je pourrois enfin en croire ma colère,
Et pour punition te priver des avis
Qu'a jusqu'icy ton cœur si doucement suivis.

MELITE.

C'est à moy de trembler après cette menace,
Et toute autre du moins trembleroit en ma place.

LA NOURRICE.

Ne raillons point, le fruit qui t'en est demeuré,
(Je parle sans reproche & tout considéré)
Vaut bien... Mais revenons à nostre humeur châgrine,
Appren-moy ce que c'est.

MELITE.

Veux-tu que je devine ?
Dégoufté d'un esprit si grossier que le mien
Il cherche ailleurs peut-estre un meilleur entretien.

LA NOURRICE.

Ce n'est pas bien ainfi qu'un amant perd l'envie
D'une chose deux ans ardemment pourfuivie ;
D'affurance un mépris l'oblige à se piquer,
Mais ce n'est pas un trait qu'il faille pratiquer,
Une fille qui voit, & que voit la jeunesse,
Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adresse,
Le dédain luy meffied, ou quand elle s'en fert,
Que ce soit pour reprendre un amant qu'elle perd ;
Une heure de froideur à propos ménagée
Peut rembrafer une ame à demy dégagée,
Qu'un traitement trop doux dispense à des mépris
D'un bien dont cét orgueil fait mieux sçavoir le prix.
Hors ce cas il luy faut complaire à tout le monde,
Faire qu'aux vœux de tous l'apparence réponde,
Et fans embarasser son cœur de leurs amours,
Leur faire bonne mine, & souffrir leurs discours.
Qu'à part ils pensent tous avoir la préférence,
Et paroissent ensemble entrer en concurrence :
Que tout l'extérieur de son vifage égal

Ne rende aucun jaloux du bon-heur d'un rival ;
 Que ses yeux partagent leur donnent dequoy craindre
 Sans donner à pas un aucun lieu de se plaindre ;
 Qu'ils vivent tous d'espoir jusqu'au choix d'un mary,
 Mais qu'aucun cependant ne soit le plus chery,
 Et qu'elle cède enfin, puis qu'il faut qu'elle cède,
 A qui païra le mieux le bien qu'elle possède.
 Si tu n'eusses jamais quitté cette leçon,
 Ton Eraste avec toy vivroit d'autre façon.

MELITE.

Ce n'est pas son humeur de souffrir ce partage,
 Il croit que mes regards soient son propre héritage,
 Et prend ceux que je donne à tout autre qu'à luy
 Pour autant de larcins faits sur le bien d'autruy.

LA NOURRICE.

J'entends à demy mot, achève, & m'expédie
 Promptement le motif de cette maladie.

MELITE.

Si tu m'avois, Nourrice, entenduë à demy,
 Tu fçaurois que Tircis...

LA NOURRICE.

Quoy son meilleur amy !
 N'a-ce pas été luy qui te l'a fait connoistre ?

MELITE.

Il voudroit que le jour en fust encor à naistre,
 Et si d'auprès de moy je l'avois écarté,
 Tu verrois tout à l'heure Eraste à mon costé.

LA NOURRICE.

J'ay regret que tu fois leur pomme de discorde ;
Mais puisque leur humeur ensemble ne s'accorde,
Eraste n'est pas homme à laisser échaper,
Un semblable pigeon ne se peut rattraper,
Il a deux fois le bien de l'autre, & davantage.

MELITE.

Le bien ne touche point un généreux courage.

LA NOURRICE.

Tout le monde l'adore, & tafche d'en joüir.

MELITE.

Il fuit un faux éclat qui ne peut m'ébloüir.

LA NOURRICE.

Auprès de fa splendeur toute autre est fort petite.

MELITE.

Tu le places au rang qui n'est dû qu'au mérite.

LA NOURRICE.

On a trop de mérite étant riche à ce point.

MELITE.

Les biens en donnent-ils à ceux qui n'en ont point ?

LA NOURRICE.

Ouy, ce n'est que par là qu'on est confidérable.

MELITE.

Mais ce n'est que par là qu'on devient méprifable.
Un homme dont les biens font toutes les vertus,
Ne peut estre estimé que des cœurs abatus.

LA NOURRICE.

Est-il quelques défauts que les biens ne réparent ?

MELITE.

Mais plutôt en est-il où les biens ne préparent ?
Etant riche on méprise assez communément
Des belles qualitez le solide ornement,
Et d'un luxe honteux la richesse suivie
Souvent par l'abondance aux vices nous convie.

LA NOURRICE.

Enfin je reconnoy...

MELITE.

Qu'avec tout ce grand bien
Un jaloux sur mon cœur n'obtiendra jamais rien.

LA NOURRICE.

Et que d'un cajoleur la nouvelle conquête
T'imprime à mon regret ces erreurs dans la teste.
Si ta mère le sçait...

MELITE.

Laisse-moy ces soucis
Et rentre, que je parle à la sœur de Tircis.

LA NOURRICE.

Peut-estre elle t'en veut dire quelque Nouvelle.

MELITE.

Ta curiosité te met trop en cervelle,
Rentre sans t'informer de ce qu'elle prétend,
Un meilleur entretien avec elle m'attend.

SCENE II.

CLORIS, MELITE.

CLORIS.

Je chéris tellement celles de vostre sorte,
Et prens tant d'intérest en ce qui leur importe,
Qu'aux piéces qu'on leur fait je ne puis consentir,
Ny mesme en rien sçavoir, sans les en avertir.
Ainsi donc au hazard d'estre la mal-venuë,
Encor que je vous fois, peu s'en faut, inconnuë,
Je viens vous faire voir que vostre affection,
N'a pas été fort juste en son élection.

MELITE.

Vous pourriez sous couleur de rendre un bon office,
Mettre quelqu'autre en peine avec cét artifice,
Mais pour m'en repentir j'ay fait un trop bon choix,
Je renonce à choisir une seconde fois,
Et mon affection ne s'est point arrêtée
Que chez un Cavalier qui l'a trop méritée.

CLORIS.

Vous me pardonnerez, j'en ay de bons témoins,
C'est l'homme qui de tous la mérite le moins.

MELITE.

Si je n'avois de luy qu'une foible assurance,
Vous me feriez entrer en quelque deffiance :
Mais je m'étonne fort que vous l'osiez blamer,
Ayant quelque intérest vous-mesme à l'estimer.

CLORIS.

Je l'estimay jadis, & je l'aime, & l'estime
Plus que je ne faisois auparavant son crime,
Ce n'est qu'en ma faveur qu'il ose vous trahir,
Et vous pouvez juger si je le puis haïr,
Lors que sa trahison m'est un clair témoignage
Du pouvoir absolu que j'ay sur son courage.

MELITE.

Le pousser à me faire une infidélité,
C'est assez mal user de cette autorité.

CLORIS.

Me le faut-il pousser où son devoir l'oblige,
C'est son devoir qu'il fuit alors qu'il vous néglige.

MELITE.

Quoy, le devoir chez vous oblige aux trahisons.

CLORIS.

Quand il n'en auroit point de plus justes raisons,
La parole donnée, il faut que l'on la tienne.

MELITE.

Cela fait contre vous, il m'a donné la sienne.

CLORIS.

Ouy, mais ayant déjà reçu mon amitié
Sur un vœu solennel d'estre un jour sa moitié,
Peut-il s'en départir pour accepter la vostre?

MELITE.

De grace excusez-moy, je vous prens pour une autre,
Et c'étoit à Cloris que je croyois parler.

CLORIS.

Vous ne vous trompez pas.

MELITE.

Donc pour mieux me railler
La sœur de mon amant contrefait ma rivale ?

CLORIS.

Donc pour mieux m'ébloüir une ame déloyale
Contrefait la fidelle ? ah, Mélite, sçachez
Que je ne sçay que trop ce que vous me cachez.
Philandre m'a tout dit, vous pensez qu'il vous aime,
Mais fortant d'avec vous il me conte luy-mesme
Jusqu'aux moindres discours dont vostre passion
Tasche de suborner son inclination.

MELITE.

Moy, suborner Philandre ! Ah, que m'osez-vous dire !

CLORIS.

La pure vérité.

MELITE.

Vrayment, en voulant rire
Vous passez trop avant, brisons-là, s'il vous plaist,
Je ne voy point Philandre, & ne sçay quel il est.

CLORIS.

Vous en croirez du moins vostre propre écriture.
Tenez, voyez, lifez.

MELITE.

Ah, Dieux, quelle imposture !
Jamais un de ces traits ne partit de ma main.

CLORIS.

Nous pourrions demeurer icy jusqu'à demain
 Que vous persisteriez dans la méconnoissance,
 Je les vous laisse. Adieu.

MELITE.

Tout beau, mon innocence
 Veut apprendre de vous le nom de l'imposteur,
 Pour faire retomber l'affront sur son auteur.

CLORIS.

Vous pensez me duper, & perdez vostre peine.
 Que fert le defaveu quand la preuve est certaine,
 A quoy bon démentir, à quoy bon dénier...

MELITE.

Ne vous obstinez point à me calomnier,
 Je veux que si jamais j'ay dit mot à Philandre...

CLORIS.

Remettons ce discours, quelqu'un vient nous surprendre,
 C'est le brave Lifis, qui semble sur le front
 Porter empreints les traits d'un déplaisir profond.

SCENE III.

LISIS, MELITE, CLORIS.

LISIS à *Cloris*.

Préparez vos soupirs à la triste Nouvelle
 Du malheur où nous plonge un esprit infidelle,

Quittez son entretien, & venez avec moy
Plaindre un frère au cercueil par son manque de foy.

MELITE.

Quoy! son frère au cercueil!

LISIS.

Ouy, Tircis plein de rage
De voir que vostre change indignement l'outrage,
Maudissant mille fois le détestable jour
Que vostre bon accueil luy donna de l'amour,
Dedans ce desespoir a chez moy rendu l'ame,
Et mes yeux desolez...

MELITE.

Je n'en puis plus, je pafme.

CLORIS.

Au secours, au secours.

SCENE IV.

CLITON, LA NOURRICE, MELITE,
LISIS, CLORIS.

CLITON.

D'où provient cette voix?

LA NOURRICE.

Qu'avez-vous, mes enfants?

CLORIS.

Mélite que tu vois...

LA NOURRICE.

Hélas, elle se meurt, son teint vermeil s'efface,
Sa chaleur se dissipe, elle n'est plus que glace.

LISIS à *Cliton*.

Va querir un peu d'eau, mais il faut te hafter.

CLITON à *Lisis*.

Si proches du logis, il vaut mieux l'y porter.

CLORIS.

Aidez mes foibles pas, les forces me défont,
Et je vay succomber aux douleurs qui m'affaillent.

SCÈNE V.

ERASTE.

A la fin je triomphe, & les Destins amis
M'ont donné le succès que je m'étois promis ;
Me voila trop heureux, puisque par mon adresse
Mélite est sans Amant & Tircis sans Maitresse,
Et comme si c'étoit trop peu pour me venger,
Philandre & sa Cloris courent mesme danger.
Mais par quelle raison leurs ames desunies
Pour les crimes d'autrui feront-elles punies ?
Que m'ont-ils fait tous deux pour troubler leurs accords ?
Fuyez de ma pensée, inutiles remords,
La joye y veut régner, cessez de m'en distraire,
Cloris m'offense trop d'estre sœur d'un tel frère,
Et Philandre si prompt à l'infidélité
N'a que la peine deuë à sa crédulité.
Mais que me veut Cliton qui sort de chez Mélite ?

SCENE VI.

ERASTE, CLITON.

CLITON.

Monfieur, tout eft perdu, vofre fourbe maudite,
Dont je fus à regret le damnable instrument,
A couché de douleur Tircis au monument.

ERASTE.

Courage, tout va bien, le traître m'a fait place,
Le feul qui me rendoit fon courage de glace,
D'un favorable coup la mort me l'a ravy.

CLITON.

Monfieur, ce n'est pas tout, Mélite l'a fuiivy.

ERASTE.

Mélite l'a fuiivy ! que dis-tu, misérable ?

CLITON.

Monfieur, il eft trop vray, le moment déplorable
Qu'elle a fçu fon trépas, a terminé fes jours.

ERASTE.

Ha Ciel ! s'il eft ainfi...

CLITON.

Laissez-là ces discours,
Et vantez-vous plutôt que par vofre imposture
Ces malheureux amants trouvent la fépulture,

Et que vostre artifice a mis dans le tombeau
Ce que le Monde avoit de parfait & de beau.

ERASTE.

Tu m'oses donc flater, infame, & tu supprimes
Par ce reproche obscur la moitié de mes crimes ?
Est-ce ainsi qu'il te faut n'en parler qu'à demy ?
Acheve tout d'un coup, dy que Maitresse, amy,
Tout ce que je chéris, tout ce qui dans mon ame
Sçeut jamais allumer une pudique flame,
Tout ce que l'amitié me rendit précieux,
Par ma fourbe a perdu la lumière des Cieux.
Dy que j'ay violé les deux loix les plus saintes
Qui nous rendent heureux par leurs douces contraintes,
Dy que j'ay corrompu, dy que j'ay suborné,
Falsifié, trahy, séduit, assassiné,
Tu n'en diras encor que la moindre partie.
Quoy, Tircis est donc mort, & Mélite est sans vie !
Je ne l'avois pas sçeu, Parques, jusqu'à ce jour,
Que vous relevassiez de l'Empire d'Amour ;
J'ignorois qu'aussi-tost qu'il assemble deux ames
Il vous pût commander d'unir aussi leurs trames.
Vous en relevez donc, & montrez aujourd'huy
Que vous êtes pour nous aveugles comme luy !
Vous en relevez donc, & vos cizeaux barbares
Tranchent comme il luy plaist les destins les plus rares !
Mais je m'en prens à vous, moy qui suis l'imposteur,
Moy qui suis de leurs maux le détestable autheur.
Helas ! & falloit-il que ma supercherie
Tournast si laschement tant d'amour en furie ?
Inutiles regrets, repentirs superflus,

Vous ne me rendez pas Mélite qui n'est plus,
Vos mouvemens tardifs ne la font pas revivre,
Elle a suivy Tircis, & moy je la veux suivre.
Il faut que de mon sang je luy fasse raison,
Et de ma jalousie, & de ma trahison,
Et que de ma main propre une ame si fidelle
Reçoive... Mais d'où vient que tout mon corps chancelle ?
Quel murmure confus ? & qu'entends-je hurler ?
Que de pointes de feu se perdent parmy l'air ?
Les Dieux à mes forfaits ont dénoncé la guerre,
Leur foudre décoché vient de fendre la terre,
Et pour leur obeïr son sein me recevant
M'engloutit, & me plonge aux Enfers tout vivant.
Je vous entens, grands Dieux, c'est là-bas que leurs ames
Aux champs Eliziens éternifent leurs flames,
C'est là-bas qu'à leurs pieds il faut verser mon sang :
La Terre à ce dessein m'ouvre son large flanc,
Et jusqu'aux bords du Styx me fait libre passage.
Je l'aperçoy déjà, je suis sur son rivage.
Fleuve, dont le saint nom est redoutable aux Dieux,
Et dont les neuf replis ceignent ces tristes lieux,
N'entre point en couroux contre mon insolence
Si j'ose avec mes cris violer ton silence :
Je ne te veux qu'un mot. Tircis est-il passé ?
Mélite est-elle icy ? mais, qu'attens-je, insensé ?
Ils font tous deux si chers à ton funeste Empire,
Que tu crains de les perdre, & n'oses m'en rien dire.
Vous donc, Esprits legers, qui manquez de tombeaux
Tournoyez vagabonds à l'entour de ces eaux,
A qui Charon cent ans refuse sa nacelle,
Ne m'en pourriez-vous point donner quelque Nouvelle ?

Parlez, & je promets d'employer mon crédit
A vous faciliter ce passage interdit.

CLITON.

Monfieur, que faites-vous, vofre raifon troublée
Par l'effort des douleurs dont elle eft accablée
Figure à vofre veuë...

ERASTE.

Ah! te voila, Charon,
Dépefche promptement, & d'un coup d'aviron
Paffe-moy, fi tu peux, jufqu'à l'autre rivage.

CLITON.

Monfieur, rentrez en vous, regardez mon vifage,
Reconnoiffez Cliton.

ERASTE.

Dépefche, vieux nocher,
Avant que ces Efprits nous puiffent approcher,
Ton bâtiment de leur poids fondroit dans les abîmes,
Il n'en aura que trop d'Eraste, & de fes crimes.
Quoy, tu veux te fauver à l'autre bord fans moy?
Si faut-il qu'à ton coû je paffe malgré toy.

*Il fe jette fur les épaules de Cliton qui l'emporte
derrière le Théâtre.*

SCENE VII.

PHILANDRE.

Préfontueux rival, dont l'abfence importune
Retarde le fuccès de ma bonne fortune,

As-tu si-toft perdu cette ombre de valeur
Que te prétoit tantost l'effort de ta douleur ?
Que devient à present cette bouillante envie
De punir ta volage aux dépens de ma vie ?
Il ne tient plus qu'à toy que tu ne fois content,
Ton ennemy t'appelle, & ton rival t'attend,
Je te cherche en tous lieux, & cependant ta fuite
Se rit impunément de ma vaine poursuite.
Crois-tu, laissant mon bien dans les mains de ta sœur,
En demeurer toujors l'injuste possesseur,
Ou que ma patience à la fin échapée
(Puisque tu ne veux pas le debatre à l'épée)
Oubliant le respect du sexe & tout devoir,
Ne laisse point sur elle agir mon desespoir ?

SCENE VIII.

ERASTE, PHILANDRE.

ERASTE.

Detacher Ixion pour me mettre en sa place !
Mégères, c'est à vous une indiscrete audace,
Ay-je avec mesme front que cét ambitieux
Attenté sur le lit du Monarque des Cieux ?
Vous travaillez en vain, barbares Euménides ;
Non, ce n'est pas ainsi qu'on punit les perfides.
Quoy, me presser encor ! sus de pieds & de mains
Essayons d'écarter ces monstres inhumains.
A mon secours, esprits, vengez-vous de vos peines,
Ecrafons leurs serpens, chargeons-les de vos chaifnes,
Pour ces filles d'Enfer nous sommes trop puissants.

PHILANDRE.

Il semble à ce discours qu'il ait perdu le sens.
Eraste, cher amy, quelle mélancolie
Te met dans le cerveau cet excès de folie ?

ERASTE.

Equitable Minos, grand Juge des Enfers,
Voyez qu'injustement on m'apreste des fers.
Faire un tour d'amoureux, supposer une lettre,
Ce n'est pas un forfait qu'on ne puisse remettre.
Il est vray que Tircis en est mort de douleur,
Que Mélite après luy redouble ce malheur,
Que Cloris fans amant ne sçait à qui s'en prendre,
Mais la faute n'en est qu'au crédule Philandre,
Luy seul en est la cause, & son esprit leger
Qui trop facilement résolut de changer,
Car ces lettres qu'il croit l'effet de ses mérites,
La main que vous voyez les a toutes écrites.

PHILANDRE.

Je te laisse impuny, traître, de tels remords
Te donnent des tourmens pires que mille morts,
Je t'obligerois trop de t'arracher la vie,
Et ma juste vengeance est bien mieux assouvie
Par les folles horreurs de cette illusion.
Ah, grands Dieux, que je suis plein de confusion !

SCENE IX.

ERASTE.

Tu t'enfuis donc, barbare, & me laissant en proye
A ces crüelles sœurs, tu les combles de joye ?

Non, non, retirez-vous, Tifiphone, Aleçon,
 Et tout ce que je voy d'Officiers de Pluton,
 Vous me connoissez mal, dans le corps d'un perfide
 Je porte le courage & les forces d'Alcide.
 Je vay tout renverser dans ces Royaumes noirs,
 Et faccager moy feul ces ténébreux manoirs :
 Une seconde fois le triple chien Cerbère
 Vomira l'aconit en voyant la lumière,
 J'iray du fond d'Enfer dégager les Titans,
 Et si Pluton s'oppose à ce que je prétens,
 Passant dessus le ventre à sa troupe mutine,
 J'iray d'entre ses bras enlever Proserpine.

SCENE X.

LISIS, CLORIS.

LISIS.

N'en doute plus, Cloris, ton frère n'est point mort,
 Mais ayant sçeu de luy son déplorable fort,
 Je voulois éprouver par cette triste feinte,
 Si celle qu'il adore aucunement atteinte
 Deviendrait plus sensible aux traits de la pitié,
 Qu'aux sincères ardeurs d'une sainte amitié.
 Maintenant que je voy qu'il faut qu'on nous abuse,
 Afin que nous puissions découvrir cette ruse,
 Et que Tircis en soit de tout point éclaircy,
 Sois seure que dans peu je te le rens icy.
 Ma parole fera d'un prompt effet suivie ;
 Tu verras bien-toft ce frère plein de vie,
 C'est assez que je passe une fois pour trompeur.

CLORIS.

Si bien qu'au lieu du mal nous n'aurois que la peur ?
Le cœur me le disoit, je sentoie que mes larmes
Refusoient de couler pour de fausses alarmes,
Dont les plus dangereux & plus rudes assauts
Avoient beaucoup de peine à m'émouvoir à faux,
Et je n'étudiai cette douleur menteuse
Qu'à cause qu'en effet j'étois un peu honteuse
Qu'une autre en témoignast plus de ressentiment.

LISIS.

Après tout, entre nous, confesse franchement
Qu'une fille en ces lieux qui perd un frère unique
Jusques au desespoir fort rarement se pique :
Ce beau nom d'héritière a de telles douceurs,
Qu'il devient souverain à consoler des sœurs.

CLORIS.

Adieu, railleur, adieu, son intérêt me presse
D'aller rendre d'un mot la vie à sa Maîtresse :
Autrement je sçaurois t'apprendre à discourir.

LISIS.

Et moy de ces frayeurs de nouveau te guérir.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLITON, LA NOURRICE.

CLITON.

Je ne t'ay rien celé, tu fçais toute l'affaire.

LA NOURRICE.

Tu m'en as bien conté, mais se pourroit-il faire
Qu'Eraste eust des remords si vifs & si preffants,
Que de violenter sa raison & ses sens?

CLITON.

Eust-il pû, sans en perdre entièrement l'usage,
Se figurer Charon des traits de mon visage,
Et de plus, me prenant pour ce vieux Nautonnier,
Me payer à bons coups des droits de son denier?

LA NOURRICE.

Plaisante illusion!

CLITON.

Mais funeste à ma teste,
Sur qui se déchargeoit une telle tempeste,
Que je tiens maintenant à miracle évident
Qu'il me soit demeuré dans la bouche une dent.

LA NOURRICE.

C'étoit mal reconnoître un si rare service.

ERASTE *derrière le Théâtre.*

Arrêtez, arrêtez, poltrons.

CLITON.

Adieu, Nourrice,
Voicy ce fou qui vient, je l'entens à la voix,
Croy que ce n'est pas moy qu'il attrape deux fois.

LA NOURRICE.

Pour moy, quand je devrois passer pour Proserpine,
Je veux voir à quel point sa fureur le domine.

CLITON.

Contente à tes périls ton curieux desir.

LA NOURRICE.

Quoy qu'il puisse arriver, j'en auray le plaisir.

SCENE II.

ERASTE, LA NOURRICE.

ERASTE.

En vain je les r'appelle, en vain pour se défendre
La honte & le devoir leur parlent de m'attendre,
Ces lasches escadrons de fantosmes affreux
Cherchent leur assurance aux cachots les plus creux,
Et se fiant à peine à la nuit qui les couvre
Souhaitent sous l'Enfer qu'un autre Enfer s'entr'ouvre.

Ma voix met tout en fuite, & dans ce vaste effroy
La peur faifit fi bien les Ombres & leur Roy,
Que fe précipitant à de promptes retraites,
Tous leurs foucis ne vont qu'à les rendre fecrettes.
Le bouillant Phlégéton parmi fes flots pierreux
Pour les favorifer ne roule plus de feux :
Tifiphone tremblante, Aleçon, & Mégère,
Ont de leurs flambeaux noirs étouffé la lumière :
Les Parques mefme en hafte emportent leurs fufeaux,
Et dans ce grand defordre oubliant leurs cifeaux,
Charon les bras croifez dans fa barque s'étonne
De ce qu'après Eraste il n'a paffé perfonne.
Trop heureux accident, s'il avoit prévenu
Le déplorable coup du malheur avvenu,
Trop heureux accident, fi la Terre entr'ouverte
Avant ce jour fatal eufit confenty ma perte,
Et fi ce que le Ciel me donne icy d'accès
Eufit de ma trahifon devancé le fuccès.
Dieux que vous fçavez mal gouverner voftre foudre !
N'étoit-ce pas affez pour me réduire en poudre
Que le fimple deffein d'un fi lasche forfait ?
Injustes, deviez-vous en attendre l'effet ?
Ah Mélite ! ah Tircis ! leur crüelle justice
Aux dépens de vos jours me choifit un fupplice.
Ils doutoient que l'Enfer eufit dequoy me punir
Sans le triste fecours de ce dur fouvenir,
Tout ce qu'ont les Enfers de feux, de foüets, de chaifnes,
Ne font auprès de luy que de legères peines,
On reçoit d'Aleçon un plus doux traitement.
Souvenir rigoureux, trêve, trêve un moment,
Qu'au moins avant ma mort dans ces demeures fombres

Je puisse rencontrer ces bien-heureuses Ombres ;
Use après, si tu veux, de toute ta rigueur,
Et si pour m'achever tu manques de vigueur,

Il met la main sur son épée.

Voicy qui t'aidera ; mais derechef, de grace,
Cesse de me gefner durant ce peu d'espace.
Je voy déjà Mélite, ah ! belle Ombre, voicy
L'ennemy de vostre heur qui vous cherchoit icy,
C'est Eraste, c'est luy, qui n'a plus d'autre envie
Que d'épandre à vos pieds son sang avec sa vie,
Ainsi le veut le Sort, & tout exprès les Dieux
L'ont abimé vivant en ces funestes lieux.

LA NOURRICE.

Pourquoy permettez-vous que cette frénésie
Régne si puiffamment sur vostre fantaisie ?
L'Enfer voit-il jamais une telle clarté ?

ERASTE.

Aussi ne la tient-il que de vostre beauté,
Ce n'est que de vos yeux que part cette lumière.

LA NOURRICE.

Ce n'est que de mes yeux ! desfillez la paupière,
Et d'un sens plus raffis jugez de leur éclat.

ERASTE.

Ils ont de vérité je ne sçay quoy de plat,
Et plus je vous contemple, & plus sur ce visage
Je m'étonne de voir un autre air, un autre âge,
Je ne reconnoy plus aucun de vos traits,
Jadis vostre Nourrice avoit ainsi les traits,

Le front ainfi ridé, la couleur ainfi blefme,
Le poil ainfi grifon. O Dieux ! c'est elle mefme.
Nourrice, qui t'amène en ces lieux pleins d'effroy ?
Y viens-tu rechercher Mélite comme moy ?

LA NOURRICE.

Cliton la vit pafmer, & fe brouilla de forte,
Que la voyant fi pafle il la crût efre morte.
Cét étourdy trompé vous trompa comme luy.
Au reste elle efit vivante, & peut-efre aujourd'huy
Tircis, de qui la mort n'étoit qu'imaginaire,
De fa fidélité recevra le falaire.

ERASTE.

Deformais donc en vain je les cherche icy-bas,
En vain pour les trouver je rens tant de combats.

LA NOURRICE.

Vofre douleur vous trouble, & forme des nüages
Qui fédüifent vos fens par de fauffes images,
Cét Enfer, ces combats ne font qu'illufions.

ERASTE.

Je ne m'abufe point de fauffes vifions,
Mes propres yeux ont veu tous ces monstres en fuite,
Et Pluton de frayeur en quitter la conduite.

LA NOURRICE.

Peut-efre que chacun s'enfuyoit devant vous,
Craignant vofre fureur & le poids de vos coups.
Mais voyez fi l'Enfer refsemble à cette Place,
Ces murs, ces baftimens ont-ils la mefme face ?
Le logis de Mélite & celui de Cliton

Ont-ils quelque rapport à celui de Platon ?
Quoy, n'y remarquez-vous aucune différence ?

ERASTE.

De vray ce que tu dis a beaucoup d'apparence,
Nourrice, pren pitié d'un esprit égaré,
Qu'ont mes vives douleurs d'avec moy féparé,
Ma guérifon dépend de parler à Mélite.

LA NOURRICE.

Différez pour le mieux un peu cette vifite,
Tant que maiftre abfolu de voftre jugement
Vous foyez en état de faire un compliment.
Voftre teint & vos yeux n'ont rien d'un homme fage ;
Donnez-vous le loifir de changer de vifage,
Un moment de repos que vous prendrez chez vous...

ERASTE.

Ne peut, fi tu n'y viens, rendre mon fort plus doux,
Et ma foible raifon de guide dépourveuë
Va de nouveau fe perdre en te perdant de veuë.

LA NOURRICE.

Si je vous fuis utile, allons, je ne veux pas
Pour un fi bon fujet vous épargner mes pas.

SCENE III.

CLORIS, PHILANDRE.

CLORIS.

Ne m'importune plus, Philandre, je t'en prie,
Me rappaiser jamais paffe ton industrie,

Ton meilleur, je t'asseure, est de n'y plus penser,
 Tes protestations ne font que m'offenser,
 Sçavante à mes dépens de leur peu de durée,
 Je ne veux point en gage une foy parjurée,
 Un cœur que d'autres yeux peuvent si tost brusler,
 Qu'un billet supposé peut si-tost ébranler.

PHILANDRE.

Ah, ne remettez plus dedans vostre memoire
 L'indigne souvenir d'une action si noire,
 Et pour rendre à jamais nos premiers vœux contens,
 Etouffez l'ennemy du pardon que j'attens.
 Mon crime est sans égal, mais enfin, ma chère ame...

CLORIS.

Laisse-là desormais ces petits mots de flame,
 Et par ces faux témoins d'un feu mal allumé
 Ne me reproche plus que je t'ay trop aimé.

PHILANDRE.

De grace redonnez à l'amitié passée
 Le rang que je tenois dedans vostre pensée :
 Derechef, ma Cloris, par ces doux entretiens,
 Par ces feux qui voloient de vos yeux dans les miens,
 Par ce que vostre foy me permettoit d'attendre...

CLORIS.

• C'est où dorenavant tu ne dois plus prétendre,
 Ta sottise m'instruit, & par là je voy bien
 Qu'un visage commun, & fait comme le mien,
 N'a point assez d'appas, ny de chaisne assez forte
 Pour tenir en devoir un homme de ta sorte.

Mélite a des attraits qui sçavent tout dompter,
 Mais elle ne pourroit qu'à peine t'arrêter,
 Il te faut un sujet qui la passe, ou l'égale,
 C'est en vain que vers moy ton amour se ravale,
 Fay-luy, si tu m'en crois, agréer tes ardeurs,
 Je ne veux point devoir mon bien à ses froideurs.

PHILANDRE.

Ne me déguisez rien, un autre a pris ma place,
 Une autre affection vous rend pour moy de glace.

CLORIS.

Aucun jusqu'à ce point n'est encor arrivé.
 Mais je te changeray pour le premier trouvé.

PHILANDRE.

C'en est trop, tes dédains épuisent ma souffrance.
 Adieu, je ne veux plus avoir d'autre espérance,
 Sinon qu'un jour le Ciel te fera ressentir
 De tant de cruauté le juste repentir.

CLORIS.

Adieu, Mélite & moy nous aurons dequoy rire
 De tous les beaux discours que tu me viens de dire.
 Que luy veux-tu mander ?

PHILANDRE.

Va, dy luy de ma part
 Qu'elle, ton frère, & toy, reconnoistrez trop tard
 Ce que c'est que d'aigrir un homme de ma sorte.

CLORIS.

Né croy pas la chaleur du couroux qui t'emporte,

Tu nous ferois trembler plus d'un quart-d'heure, ou deux.

PHILANDRE.

Tu railles, mais bien-toft nous verrons d'autres jeux,
Je fçay trop comme on venge une flame outragée.

CLORIS.

Le fçais-tu mieux que moy, qui fuis déjà vengée ?
Par où t'y prendras-tu ? de quel air ?

PHILANDRE.

Il fuffit,

Je fçay comme on fe venge.

CLORIS.

Et moy comme on s'en rit.

SCENE IV.

TIRCIS, MELITE.

TIRCIS.

Maintenant que le Sort attendry par nos plaintes
Comble nostre efpérance, & diffipe nos craintes,
Que nos contentemens ne font plus traversez
Que par le fouvenir de nos malheurs paffez :
Ouvrons toute nostre ame à ces douces tendreffes
Qu'inspirent aux amants les pleines allegreffes,
Et d'un commun accord chériffons nos ennuys
Dont nous voyons fortir de fi précieux fruits.

Adorables regards, fidelles interprètes
Par qui nous expliquions nos paffions fecrettes,

Doux truchemens du cœur, qui déjà tant de fois
 M'avez si bien appris ce que n'osoit la voix,
 Nous n'avons plus besoin de vostre confiance,
 L'Amour en liberté peut dire ce qu'il pense
 Et dédaigne un secours qu'en sa naissante ardeur,
 Luy faisoient mendier la crainte & la pudeur.
 Beaux yeux, à mon transport pardonnez ce blasphème.
 La bouche est impuissante où l'amour est extrême,
 Quand l'espoir est permis elle a droit de parler,
 Mais vous allez plus loin qu'elle ne peut aller.
 Ne vous laissez donc point d'en usurper l'usage,
 Et quoy qu'elle m'ait dit, dites moy davantage.
 Mais tu ne me dis mot, ma vie, & quels soucis
 T'obligent à te taire auprès de ton Tircis?

MELITE.

Tu parles à mes yeux, & mes yeux te répondent.

TIRCIS.

Ah! mon heur, il est vray, si tes desirs secontent
 Cét amour qui paroist & brille dans tes yeux,
 Je n'ay rien deormais à demander aux Dieux.

MELITE.

Tu t'en peux asseurer, mes yeux si pleins de flame
 Suivent l'instruction des mouvemens de l'ame.
 On en a veu l'effet, lors que ta fausse mort
 A fait sur tous mes sens un véritable effort;
 On en a veu l'effet, quand te sçachant en vie
 De revivre avec toy j'ay pris aussi l'envie;
 On en a veu l'effet, lors qu'à force de pleurs
 Mon amour & mes soins aidez de mes douleurs,

Ont fléchy la rigueur d'une mère obstinée,
Et gagné cét aveu qui fait nostre hyménée,
Si bien qu'à ton retour ta chaste affection
Ne trouve plus d'obstacle à sa prétension.
Cependant l'aspect seul des lettres d'un fauffaire
Te sceut perfüader tellement le contraire,
Que sans vouloir m'entendre, & sans me dire adieu,
Jaloux & furieux tu partis de ce lieu.

TIRCIS.

J'en rougis, mais appren qu'il n'étoit pas possible
D'aimer comme j'aimois & d'estre moins sensible,
Qu'un juste déplaisir ne sçauroit écouter
La raison qui s'efforce à le violenter,
Et qu'après des transports de telle promptitude
Ma flame ne te laisse aucune incertitude.

MELITE.

Tout cela feroit peu, n'étoit que ma bonté
T'en accorde un oubly sans l'avoir mérité,
Et que tout criminel, tu m'és encor aimable.

TIRCIS..

Je me tiens donc heureux d'avoir été coupable,
Puis que l'on me rappelle au lieu de me bannir,
Et qu'on me récompense au lieu de me punir.
J'en aimeray l'auteur de cette perfidie,
Et si jamais je sçay quelle main si hardie...

SCENE V.

CLORIS, TIRCIS, MELITE.

CLORIS.

Il vous fait fort bon voir, mon frère, à cajoler,
Cependant qu'une sœur ne se peut consoler,
Et que le triste ennuy d'une attente incertaine
Touchant vostre retour la tient encor en peine.

TIRCIS.

L'amour a fait au fang un peu de trahison,
Mais Philandre pour moy t'en aura fait raison.
Dy-nous, auprès de luy retrouves-tu ton conte?
Et te peut-il revoir fans montrer quelque honte?

CLORIS.

L'infidelle m'a fait tant de nouveaux sermens,
Tant d'offres, tant de vœux, & tant de complimens
Meslez de repentir...

MELITE.

Qu'à la fin éxorable
Vous l'avez regardé d'un œil plus favorable.

CLORIS.

Vous devinez fort mal.

TIRCIS.

Quoy? tu l'as dédaigné?

CLORIS.

Du moins tous ses discours n'ont encor rien gagné.

MELITE.

Si bien qu'à n'aimer plus vostre dépit s'obstine?

CLORIS.

Non pas cela du tout, mais je suis assez fine :
Pour la première fois il me dupe qui veut,
Mais pour une seconde, il m'attrape qui peut.

MELITE.

C'est à dire en un mot...

CLORIS.

Que son humeur volage
Ne me tient pas deux fois en un même passage.
En vain dessous mes loix il revient se ranger,
Il m'est avantageux de l'avoir veu changer,
Avant que de l'Hymen le joug impitoyable,
M'attachant avec luy me rendist misérable :
Qu'il cherche femme ailleurs, tandis que de ma part
J'attendray du Destin quelque meilleur hazard.

MELITE.

Mais le peu qu'il voulut me rendre de service
Ne luy doit pas porter un si grand préjudice.

CLORIS.

Après un tel faux-bond, un change si soudain,
A volage, volage, & dédain pour dédain.

MELITE.

Ma sœur, ce fut pour moy qu'il osa s'en dédire.

CLORIS.

Et pour l'amour de vous je n'en feray que rire.

MELITE.

Et pour l'amour de moy vous luy pardonnerez.

CLORIS.

Et pour l'amour de moy vous m'en dispenserez.

MELITE.

Que vous êtes mauvaife !

CLORIS.

Un peu plus qu'il ne femble.

MELITE.

Je vous veux toutefois remettre bien ensemble.

CLORIS.

Ne l'entreprenez pas, peut-estre qu'après tout
Vostre dextérité n'en viendroit pas à bout.

SCENE VI.

TIRCIS, LA NOURRICE, ERASTE,
MELITE, CLORIS.

TIRCIS.

De grace, mon foucy, laiffons cette caufeuse,
Qu'elle foit à fon choix facile, ou rigoureufe,
L'excès de mon ardeur ne fçauroit consentir
Que ces frivoles foins te viennent divertir :
Tous nos penfers font dūs, en l'état où nous fommes,
A ce nœud qui me rend le plus heureux des hommes,
Et ma fidélité qu'il va récompenser...

LA NOURRICE.

Vous donnera bien-toft autre chofe à penfer.
 Vofre rival vous cherche, & la main à l'épée
 Vient demander raifon de fa place ufurpée.

ERASTE à *Mélite*.

Non, non, vous ne voyez en moy qu'un criminel,
 A qui l'afpre rigueur d'un remords éternel
 Rend le jour odieux, & fait naître l'envie
 De fortir de fa gefne en fortant de la vie.
 Il vient mettre à vos pieds fa teſte à l'abandon ;
 La mort luy fera douce à l'égal du pardon.
 Vengez donc vos malheurs, jugez ce que mérite
 La main qui ſepara Tircis d'avec Mélite,
 Et de qui l'impoſture avec de faux écrits
 A defrobé Philandre aux vœux de fa Cloris.

MELITE.

Eclaircis du ſeul point qui nous tenoit en doute,
 Que ſerois-tu d'avis de luy répondre ?

TIRCIS.

Ecoute

Quatre mots à quartier.

ERASTE.

Que vous avez de tort
 De prolonger ma peine en differant ma mort !
 De grace, haſtez-vous d'abrèger mon ſupplice,
 Ou ma main préviendra vofre lente juſtice.

MELITE.

Voyez comme le Ciel a de secrets ressorts
 Pour se faire obéir malgré nos vains efforts.
 Votre fourbe inventée à dessein de nous nuire
 Avance nos amours au lieu de les détruire,
 De son fascheux succès, dont nous devions périr,
 Le Sort tire un remède afin de nous guérir.
 Donc pour nous revancher de la faveur reçue,
 Nous en aimons l'auteur à cause de l'issue,
 Obligez désormais de ce que tour à tour
 Nous nous sommes rendus tant de preuves d'amour,
 Et de ce que l'excès de ma douleur sincère
 A mis tant de pitié dans le cœur de ma mère,
 Que cette occasion prise comme aux cheveux,
 Tircis n'a rien trouvé de contraire à ses vœux.
 Outre qu'en fait d'amour la fraude est légitime.
 Mais puisque vous voulez la prendre pour un crime,
 Regardez, acceptant le pardon, ou l'oubly,
 Par où votre repos fera mieux établi.

ERASTE.

Tout confus & honteux de tant de courtoisie,
 Je veux désormais cherir ma jalousie,
 Et puisque c'est de là que vos félicitez...

LA NOURRICE à *Eraste*.

Quittez ces complimens qu'ils n'ont pas mérités,
 Ils ont tous deux leur conte, & sur cette assurance
 Ils tiennent le passé dans quelque indifférence,
 N'osant se hasarder à des ressentimens

Qui donneroient du trouble à leurs contentemens.
Mais Cloris qui s'en taist vous la gardera bonne,
Et seule intéressée, à ce que je soupçonne,
Sçaura bien se venger sur vous à l'avenir
D'un amant échapé qu'elle pensoit tenir.

ERASTE à *Cloris*.

Si vous pouviez souffrir qu'en vostre bonne grace
Celuy qui l'en tira pût occuper sa place,
Eraste qu'un pardon purge de son forfait
Est prest de réparer le tort qu'il vous a fait.
Mélite répondra de ma persévérance.
Je n'ay pû la quitter qu'en perdant l'espérance,
Encor avez-vous veu mon amour irrité
Mettre tout en usage en cette extrémité,
Et c'est avec raison que ma flame contrainte
De réduire ses feux dans une amitié fainte,
Mes amoureux desirs vers elle superflus
Tournent vers la beauté qu'elle chérit le plus.

TIRCIS.

Que t'en semble, ma sœur ?

CLORIS.

Mais, toy-mesme, mon frère ?

TIRCIS.

Tu sçais bien que jamais je ne te fus contraire.

CLORIS.

Tu sçais qu'en tel sujet ce fut toujours de toy
Que mon affection voulut prendre la loy.

TIRCIS.

Encor que dans tes yeux tes sentimens se lisent,
 Tu veux qu'auparavant les miens les autorisent.
 Parlons donc pour la forme, ouy, ma sœur, j'y consens,
 Bien feur que mon avis s'accommode à ton sens.
 Fassent les puissants Dieux que par cette alliance
 Il ne reste entre nous aucune défiance,
 Et que m'aimant en frère, & ma Maitresse en sœur,
 Nos ans puissent couler avec plus de douceur.

ERASTE.

Heureux dans mon malheur, c'est dont je les supplie,
 Mais ma félicité ne peut estre accomplie,
 Jusqu'à ce qu'après vous son aveu m'ait permis
 D'aspirer à ce bien que vous m'avez promis.

CLORIS.

Aimez-moy seulement, & pour la récompense
 On me donnera bien le loisir que j'y pense.

TIRCIS.

Ouy, sous condition qu'avant la fin du jour
 Vous vous rendrez sensible à ce naissant amour.

CLORIS.

Vous prodiguez en vain vos foibles artifices,
 n'ay receu de luy, ny devoirs, ny services.

MELITE.

C'est bien quelque raifon, mais ceux qu'il m'a rendus,
 Il ne les faut pas mettre au rang des pas perdus.

Ma sœur, acquitte-moy d'une reconnoissance,
Dont un autre destin m'a mise en impuissance,
Accorde cette grace à nos justes desirs.

TIRCIS.

Ne nous refuse pas ce comble à nos plaisirs.

ERASTE.

Donnez à leurs souhaits, donnez à leurs prières,
Donnez à leurs raisons ces faveurs singulières,
Et pour faire aujourd'huy le bonheur d'un amant,
Laissez-les disposer de vostre sentiment.

CLORIS.

En vain en ta faveur chacun me sollicite,
J'en croiray seulement la mère de Mérite,
Son avis m'otera la peur du repentir,
Et ton mérite alors m'y fera consentir.

TIRCIS.

Entrons donc, & tandis que nous irons le prendre,
Nourrice, va t'offrir pour Maitresse à Philandre.

LA NOURRICE. *Tous rentrent, & elle demeure
seule.*

Là, là, n'en riez point, autrefois en mon temps
D'aussi beaux fils que vous étoient assez contents,
Et croyoient de leur peine avoir trop de salaire
Quand je quittois un peu mon dédain ordinaire.
A leur conte mes yeux étoient de vrais Soleils
Qui répandoient par tout des rayons nompareils,

Je n'avois rien en moy qui ne fust un miracle,
Un feul mot de ma part leur étoit un oracle,
Mais je parle à moy feule ; amoureux, qu'est-ce-cy ?
Vous êtes bien haftez de me quitter ainfi !
Allez, quelle que foit l'ardeur qui vous emporte,
On ne se moque point des femmes de ma sorte,
Et je feray bien voir à vos feux emprefsez
Que vous n'en êtes pas encor où vous penfez.

Fin du cinquième & dernier Aâe.



CLITANDRE,

TRAGÉDIE.

ACTEURS.

ALCANDRE, Roy d'Escoffe.
FLORIDAN, fils du Roy.
ROSIDOR, favory du Roy, & amant de Caliste.
CLITANDRE, favory du Prince Floridan, & amoureux aussi de Caliste, mais dédaigné.
PYMANTE, amoureux de Dorise, & dédaigné.
CALISTE; Maitresse de Rosidor, & de Clitandre.
DORISE, Maitresse de Pymante.
LYSARQUE, Ecuyer de Rosidor.
GERONTE, Ecuyer de Clitandre.
CLEON, Gentilhomme suivant la Cour.
LYCASTE, Page de Clitandre.
LE GEOLIER.
TROIS ARCHERS.
TROIS VENEURS.

La Scène est en un chasteau du Roy, proche d'une Forest.



CLITANDRE,

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALISTE.

N'en doute plus, mon cœur, un amant hypocrite
Feignant de m'adorer brûle pour Hyppolite,
Dorise m'en a dit le secret rendez-vous,
Où leur naissante ardeur se cache aux yeux de tous,
Et pour les y surprendre, elle m'y doit conduire
Si-tôt que le Soleil commencera de luire.
Mais qu'elle est paresseuse à me venir trouver !
La dormeuse m'oublie, & ne se peut lever ;
Toutefois sans raison j'accuse sa paresse,
La nuit qui dure encor fait que rien ne la presse,

Ma jalouse fureur, mon dépit, mon amour,
Ont troublé mon repos avant le point du jour,
Mais elle qui n'en fait aucune expérience,
Etant sans intérêt, est sans impatience.
Toy, qui fais ma douleur, & qui fis mon soucy,
Ne tarde plus, volage, à te montrer icy,
Viens en haste affermir ton indigne victoire,
Vien t'asseurer l'éclat de cette infame gloire,
Vien signaler ton nom par ton manque de foy,
Le jour s'en va paroître, affronteur, haste-toy.
Mais hélas ! cher ingrat, adorable parjure,
Ma timide voix tremble à te dire une injure ;
Si j'écoute l'amour, il devient si puiffant
Qu'en dépit de Dorise il te fait innocent :
Je ne sçay lequel croire, & j'aime tant ce doute,
Que j'ay peur d'en sortir entrant dans cette route ;
Je crains ce que je cherche, & je ne connoy pas
De plus grand heur pour moy que d'y perdre mes pas.
Ah, mes yeux, si jamais vos fonctions propices
A mon cœur amoureux firent de bons services,
Apprenez aujourd'huy quel est vostre devoir,
Le moyen de me plaire est de me décevoir :
Si vous ne m'abusez, si vous n'êtes fauffaires,
Vous êtes de mon heur les cruëls adversaires.
Et toy, Soleil, qui vas en ramenant le jour
Dissiper une erreur si chère à mon amour,
Puisqu'il faut qu'avec toy ce que je crains éclate,
Souffre qu'encor un peu l'ignorance me flate.
Mais je te parle en vain, & l'Aube de ses rais
A déjà reblanchy le haut de ces forests.
Si je puis me fier à sa lumière sombre

Dont l'éclat brille à peine, & dispute avec l'ombre,
J'entrevoiy le fujet de mon jaloux ennuy,
Et quelqu'un de ses gens qui conteste avec luy.
Rentre, pauvre abusée, & cache-toy de sorte,
Que tu puiffes l'entendre à travers cette porte.

SCENE II.

ROSIDOR, LYSARQUE.

ROSIDOR.

Ce devoir, ou plutôt cette importunité,
Au lieu de m'asseurer de ta fidélité,
Marque trop clairement ton peu d'obéissance :
Laisse-moy seul, Lysarque, une heure en ma puissance,
Que retiré du monde & du bruit de la Cour
Je puisse dans ces bois consulter mon amour.
Que là Caliste seule occupe mes pensées,
Et par le souvenir de ses faveurs passées
Aseure mon espoir de celles que j'attens,
Qu'un entretien rêveur durant ce peu de temps
M'instruise des moyens de plaire à cette belle,
Allume dans mon cœur de nouveaux feux pour elle ;
Enfin, sans persister dans l'obstination,
Laisse-moy suivre icy mon inclination.

LYSARQUE.

Cette inclination qui jusqu'icy vous mène,
A me la déguiser vous donne trop de peine.

Il ne faut point, Mõnſieur, beaucoup l'examiner,
L'heure & le lieu ſuſpects font aſſez deviner
Qu'en meſme temps que vous s'ẽchape quelque Dame...
Vous m'entendez aſſez.

ROSIDOR.

Juge mieux de ma flame,
Et ne prẽfume point que je manque de foy
A celle que j'adore, & qui brũſe pour moy.
J'aime mieux contẽter ton humeur curieufe
Qui par ces faux ſoupeçons m'eſt trop injurieufe.
Tant s'en faut que le change ait pour moy des appas,
Tant s'en faut qu'en ces bois il attire mes pas,
J'y vay... mais pourrois-tu le ſçavoir, & le taire?

LYSARQUE.

Qu'ay-je fait qui vous porte à craindre le contraire?

ROSIDOR.

Tu vas apprendre tout, mais auſſi l'ayant ſçeu,
Aviſe à ta retraite. Hier un cartel receu
De la part d'un rival...

LYSARQUE.

Vous le nommez?

ROSIDOR.

Clitandre.

Au pied du grand Rocher il me doit ſeuł attendre,
Et là l'ẽpẽe au poin nous verrons qui des deux
Mẽrite d'embraſer Caliſte de ſes feux.

LYSARQUE.

De forte qu'un second...

ROSIDOR.

Sans me faire une offense
Ne peut se présenter à prendre ma défense.
Nous devons feul à feul vuider nostre debat.

LYSARQUE.

Ne pensez pas sans moy terminer ce combat,
L'Ecuyer de Clitandre est homme de courage;
Il fera trop heureux que mon défy l'engage
A s'acquiter vers luy d'un semblable devoir.
Et je vay de ce pas y faire mon pouvoir.

ROSIDOR.

Ta volonté suffit, va-t'en donc, & défiste
De plus m'offrir une aide à mériter Caliste.

LYSARQUE *est feul.*

Vous obeïr icy me coûteroit trop cher,
Et je serois honteux qu'on me pût reprocher
D'avoir sçu le fujet d'une telle sortie,
Sans trouver les moyens d'estre de la partie.

SCENE III.

CALISTE.

Qu'il s'en est bien défait ! qu'avec dextérité
Le fourbe se prévaut de son autorité !

Qu'il trouve un beau prétexte en ses flames éteintes,
Et que mon nom luy sert à colorer ses feintes !
Il y va cependant, le perfide qu'il est,
Hyppolite le charme, Hyppolite luy plaist,
Et ses lasches desirs l'emportent où l'appelle
Le cartel amoureux de sa flame nouvelle.

SCENE IV.

CALISTE, DORISE.

CALISTE.

Je n'en puis plus douter, mon feu desabusé
Ne tient plus le party de ce cœur déguisé.
Allons, ma chère sœur, allons à la vengeance,
Allons de ses douceurs tirer quelque allégeance,
Allons, & sans te mettre en peine de m'aider,
Ne prens aucun foucy que de me regarder ;
Pour en venir à bout il suffit de ma rage,
D'elle j'auray la force, ainsi que le courage,
Et déjà dépouillant tout naturel humain,
Je laisse à ses transports à gouverner ma main.
Vois-tu comme suivant de si furieux guides
Elle cherche déjà les yeux de ces perfides,
Et comme de fureur tous mes sens animez,
Menacent les appas qui les avoient charmez ?

DORISE.

Modère ces bouillons d'une ame colérée,
Ils sont trop violens pour estre de durée,

Pour faire quelque mal c'est fraper de trop loin,
Réserve ton couroux tout entier au befoin,
Sa plus forte chaleur se diffipe en paroles,
Ses résolutions en deviennent plus molles,
En luy donnant de l'air son ardeur s'alentit.

CALISTE.

Ce n'est que faute d'air que le feu s'amortit,
Allons, & tu verras qu'ainfi le mien s'allume,
Que ma douleur aigrie en a plus d'amertume,
Et qu'ainfi mon esprit ne fait que s'exciter
A ce que ma colère a droit d'exécuter.

DORISE *seule.*

Si ma ruse est enfin de son effet suivie,
Cette aveugle chaleur te va coûter la vie ;
Un fer caché me donne en ces lieux écartez
La vengeance des maux que me font tes beautez.
Tu m'ostes Rosidor, tu possèdes son ame,
Il n'a d'yeux que pour toy, que mépris pour ma flame,
Mais puisque tous mes soins ne le peuvent gagner,
J'en puniray l'objet qui m'en fait dédaigner.

SCENE V.

PYMANTE, GERONTE,
sortans d'une grotte déguisez en païsans.

GERONTE.

En ce déguisement on ne peut nous connoistre,
Et fans doute bien-toft le jour qui vient de naistre

Conduira Rofidor séduit d'un faux cartel
 Aux lieux où cette main luy garde un coup mortel.
 Vos vœux si mal receus de l'ingrate Dorise,
 Qui l'idolatre autant comme elle vous méprise,
 Ne rencontreront plus aucun empeschement.
 Mais je m'étonne fort de son aveuglement,
 Et je ne comprends point cét orgueilleux caprice
 Qui fait qu'elle vous traite avec tant d'injustice,
 Vos rares qualitez...

PYMANTE.

Au lieu de me flater,
 Voyons si le projet ne sçauroit avorter,
 Si la supercherie...

GERONTE.

Elle est si bien tissuë,
 Qu'il faut manquer de sens pour douter de l'issuë.
 Clitandre aime Caliste, & comme son rival
 Il a trop de sujet de luy vouloir du mal :
 Moy que depuis dix ans il tient à son service,
 D'écrire comme luy j'ay trouvé l'artifice,
 Si bien que ce cartel, quoy que tout de ma main,
 A son dépit jaloux s'imputera soudain.

PYMANTE.

Que ton subtil esprit a de grands avantages !
 Mais le nom du porteur ?

GERONTE.

Lycaste, un de ses Pages.

PYMANTE.

Celuy qui fait le guet auprès du rendez-vous?

GERONTE.

Luy-mefme, & le voicy qui s'avance vers nous.
A force de courir il s'est mis hors d'haleine.

SCENE VI.

PYMANTE, GERONTE, LYCASTE,
auffi déguifé en paifan.

PYMANTE.

Et bien, eft-il venu?

LYCASTE.

N'en foyez plus en peine,
Il eft où vous fçavez, & tout bouffy d'orgueil
Il n'y penfe à rien moins qu'à fon propre cercueil.

PYMANTE.

Ne perdons point de temps. Nos masques, nos épées.

*Lycaste les va querir dans la grotte d'où ils font
fortis.*

Qu'il me tarde déjà que dans fon fang trempées
Elles ne me font voir à mes pieds étendu
Le feul qui fert d'obftacle au bonheur qui m'est dû!
Ah! qu'il va bien trouver d'autres gens que Clitandre!
Mais pourquoy ces habits? qui te les fait reprendre?

LYCASTE *leur presente à chacun un masque
& une épée, & porte leurs habits.*

Pour nostre feureté portons-les avec nous,
De peur que cependant que nous ferons aux coups
Quelque maraut conduit par sa bonne aventure
Ne nous laisse tous trois en mauvaise posture.
Quand il faudra donner, sans les perdre des yeux,
Au pied du premier arbre ils feront beaucoup mieux.

PYMANTE.

Prens-en donc mesme soin après la chose faite.

LYCASTE.

Ne craignez pas sans eux que je fasse retraite.

PYMANTE.

Sus donc, chacun déjà devroit estre masqué,
Allons, qu'il tombe mort aussi-tost qu'attaqué.

SCENE VII.

CLEON, LYSARQUE.

CLEON.

Reserve à d'autres temps cette ardeur de courage,
Qui rend de ta valeur un si grand témoignage,
Ce duël que tu dis ne se peut concevoir,
Tu parles de Clitandre, & je viens de le voir
Que nostre jeune Prince enlevait à la chasse.

LYSARQUE.

Tu les a veus passer ?

CLEON.

Par cette mesme place.

Sans doute que ton maistre a quelque occasion,
Qui le fait t'ébloüir par cette illusion.

LYSARQUE.

Non, il parloit du cœur, je connoy sa franchise.

CLEON.

S'il est ainsi, je crains que par quelque surprise
Ce généreux guerrier sous le nombre abatu
Ne cède aux envieux que luy fait sa vertu.

LYSARQUE.

A present il n'a point d'ennemis que je sçache.
Mais quelque événement que le Destin nous cache,
Si tu veux m'obliger, vien de grace avec moy,
Que nous donnions ensemble avis de tout au Roy.

SCENE VIII.

CALISTE, DORISE.

CALISTE *pendant que Dorise s'arrête à chercher
derrière un buisson.*

Ma sœur, l'heure s'avance, & nous serons en peine,
Si nous ne retournons, au lever de la Reine.
Je ne voy point mon traistre, Hyppolite non plus.

*DORISE tirant une épée de derrière ce buisson,
& saisissant Caliste par le bras.*

Voicy qui va trancher tes foudris superflus,
Voicy dont je vay rendre aux dépens de ta vie,
Et ma flame vengée, & ma haine assouvie.

CALISTE.

Tout beau, tout beau, ma sœur, tu veux m'épouvanter,
Mais je te connoy trop pour m'en inquiéter,
Laisse la feinte à part, & mettons, je te prie,
A les trouver bien-toft toute nostre industrie.

DORISE.

Va, va, ne songe plus à leurs fausses amours
Dont le récit n'étoit qu'une embusche à tes jours,
Rofidor t'est fidelle, & cette feinte amante
Brusle aussi peu pour luy, que je fais pour Pymante.

CALISTE.

Déloyale, ainsi donc ton courage inhumain...

DORISE.

Ces injures en l'air n'arrêtent point ma main.

CALISTE.

Le reproche honteux d'une action si noire...

DORISE.

Qui se venge en secret, en secret en fait gloire.

CALISTE.

Tay-je donc pû, ma sœur, déplaire en quelque point ?

DORISE.

Ouy, puisque Rosidor t'aime, & ne m'aime point,
C'est assez m'offenser que d'estre ma rivale.

SCENE IX.

ROSIDOR, PYMANTE, GERONTE,
LYCASTE, CALISTE, DORISE.

Comme Dorise est presté de tuër Caliste, un bruit entendu luy fait relever son épée, & Rosidor paroît tout en sang poursuivy par ces trois assassins masquez. En entrant il tue Lycaste, & retirant son épée elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité il voit celle que tient Dorise, & sans la reconnoistre il s'en saisit, & passe tout d'un temps le tronçon qui luy restoit de la sienne en la main gauche, & se défend ainsi contre Pymante & Geronte, dont il tuë le dernier & met l'autre en fuite.

ROSIDOR.

Meurs, brigand, ah malheur ! cette branche fatale
A rompu mon épée. Assassins... Toutesfois
J'ay dequoy me défendre une seconde fois.

DORISE s'enfuyant.

N'est-ce pas Rosidor qui m'arrache les armes?
 Ah! qu'il me va causer de périls & de larmes!
 Fuy, Dorise, & fuyant laisse-toy reprocher
 Que tu fuis aujourd'huy ce qui t'est le plus cher.

CALISTE.

C'est luy-mesme de vray. Rosidor, ah je pafme,
 Et la peur de sa mort ne me laisse point d'ame.
 Adieu, mon cher espoir.

ROSIDOR après avoir tué Géronte.

Cettuy-cy dépesché,
 C'est de toy maintenant que j'auray bon marché,
 Nous sommes seul à seul. Quoy! ton peu d'assurance
 Ne met plus qu'en tes pieds sa dernière esperance?
 Marche, sans emprunter d'aïles de ton effroy,
 Je ne cours point après des lasches comme toy.
 Il suffit de ces deux. Mais qui pourroient-ils estre?
 Ah Ciel, le masque osté me les fait trop connoître,
 Le seul Clitandre arma contre moy ces voleurs.
 Cettuy-cy fut toujours vêtu de ses couleurs,
 Voilà son Escuyer dont la pasleur exprime
 Moins de traits de la mort que d'horreurs de son crime,
 Et ces deux reconnus, je douterois en vain
 De celuy que sa fuite a sauvé de ma main.
 Trop indigne rival, crois-tu que ton absence
 Donne à tes laschetes quelque ombre d'innocence,
 Et qu'après avoir veu renverser ton dessein,
 Un desaveu démente, & tes gens, & ton feing?

Ne le présume pas, fans autre conjecture
Je te rens convaincu de ta seule écriture,
Si-toft que j'auray pû faire ma plainte au Roy.
Mais quel piteux objet se vient offrir à moy ?
Traiftres, auriez-vous fait fur un fi beau vifage,
Attendant Rofidor, l'effay de vofre rage ?
C'est Califte elle-mefme ! ah Dieux ! injustes Dieux,
Ainsi donc pour montrer ce fpectacle à mes yeux,
Vofre faveur barbare a confervé ma vie !
Je n'en veux point chercher d'auheurs que vofre envie,
La nature qui perd ce qu'elle a de parfait,
Sur tout autre que vous euft vengé ce forfait,
Et vous euft accablez fi vous n'étiez fes maiftres.
Vous m'envoyez en vain ce fer contre des traiftres,
Je ne veux point devoir mes déplorables jours
A l'affreufe rigueur d'un fi fatal fecours.

O vous, qui me restez d'une troupe ennemie
Pour marques de ma gloire, & de fon infamie,
Blessures, haftez-vous d'élargir vos canaux,
Par où mon fang emporte, & ma vie, & mes maux.
Ah, pour l'estre trop peu, blessures trop cruelles,
De peur de m'obliger vous n'êtes pas mortelles.
Et quoy ? ce bel objet, mon aimable vainqueur,
Avoit-il feul le droit de me bleffer au cœur ?
Et d'où vient que la mort, à qui tout fait hõmmage,
L'ayant fi mal traité, respecte fon image ?
Noires divinitez, qui tournez mon fuseau,
Vous faut-il tant prier pour un coup de cifeau ?
Insensé que je fuis ! en ce malheur extrême
Je demande la mort à d'autres qu'à moy-mefme,
Aveugle, je m'arrête à fupplier en vain,

Et pour me contenter j'ay dequoy dans la main.
 Il faut rendre ma vie au fer qui l'a sauvée,
 C'est à luy qu'elle est deuë, il se l'est réservée,
 Et l'honneur, quel qu'il soit, de finir mes malheurs,
 C'est pour me le donner qu'il l'oste à des voleurs.
 Pouffons donc hardiment. Mais hélas! cette épée
 Coulant entre mes doigts laisse ma main trompée,
 Et sa lame timide à procurer mon bien
 Au sang des assassins n'ose mesler le mien.
 Ma foiblesse importune à mon trépas s'oppose,
 En vain je m'y refous, en vain je m'y dispose.
 Mon reste de vigueur ne peut l'effectüer,
 J'en ay trop pour mourir, trop peu pour me tuër,
 L'un me manque au besoin, & l'autre me résiste.
 Mais je voy s'entr'ouvrir les beaux yeux de Caliste,
 Les roses de son teint n'ont plus tant de passeur,
 Et j'entens un soupir qui flate ma douleur.
 Voyez, Dieux inhumains, que malgré vostre envie
 L'Amour luy sçait donner la moitié de ma vie,
 Qu'une ame désormais sùffit à deux amants.

CALISTE.

Hélas! qui me rappelle à de nouveaux tourmens?
 Si Rosidor n'est plus, pourquoy reviens-je au Monde?

ROSIDOR.

O merveilleux effet d'une amour sans seconde!

CALISTE.

Exécrable assassin qui rougis de son sang,

Dépeſche comme à luy de me percer le flanc,
Pren de luy ce qui reſte.

ROSIDOR.

Adorable crüelle,
Eſt-ce ainſi qu'on reçoit un amant ſi fidelle?

CALISTE.

Ne m'en fais point un crime, encor pleine d'effroy
Je ne t'ay méconnu qu'en ſongeant trop à toy.
J'avois ſi bien gravé là dedans ton image,
Qu'elle ne vouloit pas céder à ton viſage,
Mon eſprit glorieux & jaloux de l'avoir
Envioit à mes yeux le bon-heur de te voir.
Mais quel ſecours propice a trompé mes alarmes?
Contre tant d'affaffins qui t'a prété des armes?

ROSIDOR.

Toy-meſme, qui t'a miſe à telle heure en ces lieux,
Où je te voy mourir & revivre à mes yeux?

CALISTE.

Quand l'Amour une fois régne ſur un courage...
Mais taſchons de gagner juſqu'au premier village,
Où ces bouillons de ſang ſe puiſſent arrêter;
Là j'auray tout loifir de te le raconter,
Aux charges qu'à mon tour auſſi l'on m'entretienne.

ROSIDOR.

Allons, ma volonté n'a de loy que la tienne,
Et l'Amour par tes yeux devenu tout-puiſſant
Rend déjà la vigueur à mon corps languiffant.

CALISTE.

Il donne en mesme temps une aide à ta foiblesse,
Puisqu'il fait que la mienne auprès de toy me laisse,
Et qu'en dépit du Sort ta Caliste aujourd'huy
A tes pas chancelants pourra servir d'appuy.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE *masqué.*

Destins, qui réglez tout au gré de vos caprices,
Sur moy donc tout à coup fondent vos injustices,
Et trouvent à leurs traits si long-temps retenus,
Afin de mieux frapper, des chemins inconnus ?
Dites, que vous ont fait Rosidor, ou Pymante ?
Fournissez de raison, Destins, qui me démente,
Dites ce qu'ils ont fait, qui vous puisse émouvoir
A partager si mal entr'eux vostre pouvoir ?
Luy rendre contre moy l'impossible possible
Pour rompre le succès d'un dessein infailible,
C'est prêter un miracle à son bras sans secours
Pour conserver son sang au péril de mes jours.
Trois ont fondu sur luy sans le jeter en fuite,
A peine en m'y jettant moy-mesme je l'évite,

Loin de laisser la vie il a sçu l'arracher,
Loin de céder au nombre il l'a sçu retrancher,
Toute vostre faveur à son aide occupée
Trouve à le mieux armer en rompant son épée,
Et ressaïfit ses mains par celles du hazard,
L'une d'une autre épée, & l'autre d'un poignard.
O honte ! ô déplaisirs ! ô desespoir ! ô rage !
Ainsi donc un rival pris à mon avantage
Ne tombe dans mes rets que pour les déchirer,
Son bonheur qui me brave ose l'en retirer,
Luy donne sur mes gens une prompte victoire,
Et fait de son péril un sujet de sa gloire !
Retournons animez d'un courage plus fort,
Retournons & du moins perdons-nous dans sa mort.

Sortez de vos cachots, infernales Furies,
Apportez à m'aider toutes vos barbaries ;
Qu'avec vous tout l'Enfer m'aide en ce noir dessein,
Qu'un sanglant desespoir me verse dans le sein.
J'avois de point en point l'entreprise tramée,
Comme dans mon esprit vous me l'aviez formée,
Mais contre Rosidor tout le pouvoir humain
N'a que de la foiblesse, il y faut vostre main.
En vain, cruelles sœurs, ma fureur vous appelle,
En vain vous armeriez l'Enfer pour ma querelle,
La Terre vous refuse un passage à fortir.
Ouvre du moins ton sein, Terre, pour m'engloutir,
N'atten pas que Mercure avec son Caducée
M'en fasse après ma mort l'ouverture forcée,
N'atten pas qu'un supplice, hélas, trop mérité
Ajouste l'infamie à tant de lascheté,
Préviens-en la rigueur, ren toy-mesme justice

Aux projets avortez d'un si noir artifice.
Mes cris s'en vont en l'air, & s'y perdent sans fruit.
Dedans mon desespoir tout me fuit, ou me nuit,
La Terre n'entend point la douleur qui me presse,
Le Ciel me persécute, & l'Enfer me délaisse.
Affronte-les, Pymante, & sauve en dépit d'eux
Ta vie & ton honneur d'un pas si dangereux :
Si quelque espoir te reste, il n'est plus qu'en toy-mesme,
Et si tu veux t'aider, ton mal n'est pas extrême,
Passe pour villageois dans un lieu si fatal,
Et réservant ailleurs la mort de ton rival,
Fay que d'un mesme habit la trompeuse apparence
Qui le mit en péril, te mette en assurance.

Mais ce masque l'empesche, & me vient reprocher
Un crime qu'il découvre au lieu de me cacher,
Ce damnable instrument de mon traistre artifice
Après mon coup manqué n'en est plus que l'indice,
Et ce fer, qui tantost inutile en ma main
Que ma fureur jalouse avoit armée en vain,
Sçeut si mal attaquer & plus mal me défendre,
N'est propre deormais qu'à me faire surprendre.

Il jette son masque & son épée dans la grotte.
Allez, témoins honteux de mes lasches forfaits,
N'en produisez non plus de soupçons que d'effets.
Ainsi n'ayant plus rien qui démente ma feinte,
Dedans cette forest je marcheray sans crainte,
Tant que...

SCENE II.

LYSARQUE, PYMANTE, ARCHERS.

LYSARQUE.

Mon grand amy.

PYMANTE.

Monfieur.

LYSARQUE.

Viença, dy nous,
N'as-tu point icy veu deux Cavaliers aux coups ?

PYMANTE.

Non, Monfieur.

LYSARQUE.

Ou l'un d'eux se fauver à la fuite ?

PYMANTE.

Non, Monfieur.

LYSARQUE.

Ny passer dedans ces bois fans fuite ?

PYMANTE.

Attendez, il y peut avoir quelques huit jours...

LYSARQUE.

Je parle d'aujourd'huy, laisse-là ces discours,
Répons précifément.

PYMANTE.

Pour aujourd'huy, je pense...
Toutefois si la chose étoit de conféquence,
Dans le prochain village on ſçauroit aifément.

LYSARQUE.

Donnons jusques au lieu, c'est trop d'amusement.

PYMANTE *ſeul.*

Ce depart favorable enfin me rend la vie
Que tant de questions m'avoient presque ravie.
Cette troupe d'Archers aveugles en ce point
Trouve ce qu'elle cherche, & ne s'en fait point ;
Bien que leur conducteur donne aſſez à connoiſtre
Qu'ils vont pour arrêter l'ennemy de ſon maiftre,
J'échape néanmoins en ce pas hazardeux
D'auffi près de la mort que je me voyois d'eux.
Que j'aime ce péril dont la vaine menace
Promettoit un orage & ſe tourne en bonace,
Ce péril qui ne veut que me faire trembler,
Ou plutôt qui ſe montre & n'oſe m'accabler :
Qu'à bonne heure défait d'un masque & d'une épée
J'ay leur crédulité ſous ces habits trompée,
De forte qu'à preſent deux corps defanimez
Termineront l'exploit de tant de gens armez :
Corps qui gardent tous deux un naturel ſi traiftre,
Qu'encor après leur mort ils vont trahir leur maiftre,

Et le faire l'auteur de cette lâcheté,
 Pour mettre à ses dépens Pymante en feureté.
 Mes habits rencontrez sous les yeux de Lyfarque
 Peuvent de mes forfaits donner seuls quelque marque,
 Mais s'il ne les voit pas, lors sans aucun effroy
 Je n'ay qu'à me ranger en haste auprès du Roy,
 Où je verray tantost avec effronterie
 Clitandre convaincu de ma supercherie.

SCENE III.

LYSARQUE, ARCHERS.

*LYSARQUE regarde les corps de Géronte & de
 Lycaste.*

Cela ne suffit pas, il faut chercher encor,
 Et trouver, s'il se peut, Clitandre, ou Rosidor.
 Amis, sa Majesté par ma bouche avertie
 Des soupçons que j'avois touchant cette partie,
 Voudra scavoir au vray ce qu'ils sont devenus.

I. ARCHER.

Pourroit-elle en douter? ces deux corps reconnus
 Font trop voir le succès de toute l'entreprise.

LYSARQUE.

Et qu'en présumes-tu?

I. ARCHER.

Que malgré leur surprise,
Leur nombre avantageux, & leur déguisement,
Rofidor de leurs mains se tire heureusement.

LYSARQUE.

Ce n'est qu'en me flatant que tu te le figures,
Pour moy je n'en conçois que de mauvais augures,
Et présume plutôt que son bras valeureux
Avant que de mourir s'est immolé ces deux.

I. ARCHER.

Mais où feroit son corps ?

LYSARQUE.

Au creux de quelque roche,
Où les traîtres voyant nostre troupe si proche,
N'auront pas eu loisir de mettre encor ceux-cy,
De qui le seul aspect rend le crime éclaircy.

2. ARCHER *luy présentant les deux pièces rompues
de l'épée de Rofidor.*

Monfieur, connaissez-vous ce fer & cette Garde ?

LYSARQUE.

Donne-moy que je voye : ouy, plus je les regarde,
Plus j'ay par eux d'avis du déplorable sort
D'un maistre qui n'a pû s'en dessaisir que mort.

2. ARCHER.

Monfieur, avec cela j'ay veu dans cette route
Des pas meslez de sang distillé goutte à goutte.

 LYSARQUE.

Suivons-les au hazard. Vous autres, enlevez
 Promptement ces deux corps que nous avons trouvez.

*Lysarque & cét Archer rentrent dans le bois, & le
 reste des Archers reportent à la Cour les corps de
 Géronte & de Lycaste.*

SCENE IV.

FLORIDAN, CLITANDRE, PAGE.

FLORIDAN *parlant à son Page.*

Ce cheval trop fougueux m'incommode à la chasse,
 Tien-m'en un autre prest, tandis qu'en cette place
 A l'ombre des ormeaux l'un dans l'autre enlacez,
 Clitandre m'entretient de ses travaux passez.
 Qu'au reste, les Veneurs allant sur leurs brifées
 Ne forcent pas le Cerf s'il est aux reposées,
 Qu'ils prennent connoissance, & pressent mollement,
 Sans le donner aux chiens qu'à mon commandement.

Le Page rentre.

Achève maintenant l'histoire commencée
 De ton affection si mal récompensée.

CLITANDRE.

Ce récit ennuyeux de ma triste langueur,
 Mon Prince, ne vaut pas le tirer en longueur,
 J'ay tout dit en un mot, cette fière Caliste
 Dans ses cruels mépris incessamment persiste,

C'est toujours elle-mefme, & fous fa dure loy
Tout ce qu'elle a d'orgueil fe réferve pour moy,
Cependant qu'un rival, fes plus chères delices,
Redouble fes plaifirs en voyant mes fupplices.

FLORIDAN.

Ou tu te plains à faux, ou puiffamment épris
Ton courage demeure infenfible aux mépris,
Et je m'étonne fort comme ils n'ont dans ton ame
Rétably ta raifon, ou diffipé ta flame.

CLITANDRE.

Quelques charmes secrets mezlez dans fes rigueurs
Etouffent en naiffant la révolte des cœurs,
Et le mien auprès d'elle, à quoy qu'il fe difpofe,
Murmurant de fon mal en adore la caufe.

FLORIDAN.

Mais puisque fon dédain au lieu de te guérir
Ranime ton amour qu'il dûft faire mourir,
Sers-toy de mon pouvoir; en ma faveur la Reine
Tient & tiendra toujours Rofidor en haleine,
Mais fon commandement dans peu, fi tu le veux,
Te met à ma prière au comble de tes vœux.
Avisé donc, tu fçais qu'un fils peut tout fur elle.

CLITANDRE.

Malgré tous les mépris de cette ame crüelle
Dont un autre a charmé les inclinations,
J'ay toujours du refpect pour fes perfections,
Et je ferois marry qu'aucune violence...

FLORIDAN.

L'amour sur le respect emporte la balance.

CLITANDRE.

Je brûle, & le bonheur de vaincre ses froideurs
Je ne le veux devoir qu'à mes vives ardeurs,
Je ne la veux gagner qu'à force de services.

FLORIDAN.

Tandis tu veux donc vivre en d'éternels supplices?

CLITANDRE.

Tandis ce m'est assez qu'un rival préféré
N'obtient, non plus que moy, le succès espéré.
A la longue ennuyez, la moindre négligence
Pourra de leurs esprits rompre l'intelligence.
Un temps bien pris alors me donne en un moment
Ce que depuis trois ans je pourfuy vainement,
Mon Prince, trouvez bon...

FLORIDAN.

N'en dy pas davantage,
Cettuy-cy qui me vient faire quelque message,
Apprendroit malgré toy l'état de tes amours.

SCENE V.

FLORIDAN, CLITANDRE, CLEON.

CLEON.

Pardonnez-moy, Seigneur, si je romps vos discours,
C'est en obéissant au Roy qui me l'ordonne,

Et rappelle Clitandre auprès de sa personne.

FLORIDAN.

Qui?

CLEON.

Clitandre, Seigneur.

FLORIDAN.

Et que luy veut le Roy?

CLEON.

De semblables secrets ne s'ouvrent pas à moy.

FLORIDAN.

Je n'en sçay que penser, & la cause incertaine
De ce commandement tient mon esprit en peine.
Pourray-je me résoudre à te laisser aller,
Sans sçavoir les motifs qui te font rappeler?

CLITANDRE.

C'est à mon jugement quelque prompte entreprise,
Dont l'exécution à moy seule est remise,
Mais quoy que là dessus j'ose m'imaginer,
C'est à moy d'obéir sans rien examiner.

FLORIDAN.

J'y consens à regret, va, mais qu'il te souviene
Que je chéris ta vie à l'égal de la mienne,
Et si tu veux m'oster de cette anxiété,
Que j'en sçache au plûtoft toute la vérité.
Ce cor m'appelle, Adieu, toute la chasse preste
N'attend que ma presence à relancer la beste.

SCENE VI.

DORISE *achevant de vêtir l'habit de Gêronte
qu'elle avoit trouvé dans le bois.*

Achève, malheureuse, achève de vêtir
Ce que ton mauvais sort laisse à te garantir,
Si de tes trahisons la jalouse impuissance
Sçeut donner un faux crime à la mesme innocence,
Recherche maintenant par un plus juste effet
Une fausse innocence à cacher ton forfait.
Quelle honte importune au vifage te monte
Pour un féxe quitté dont tu n'és que la honte ?
Il t'abhorre luy-mesme, & ce déguisement
En le defavoüant l'oblige pleinement.
Après avoir perdu sa douceur naturelle,
Dépouille sa pudeur qui te messied sans elle,
Defrobe tout d'un temps par ce crime nouveau,
Et l'autre aux yeux du monde, & ta teste au bourreau ;
Si tu veux empescher ta perte inévitable,
Devien plus criminelle, & paroy moins coupable ;
Par une fausseté tu tombes en danger,
Par une fausseté sçache t'en dégager.
Fausseté détestable, où me viens-tu réduire ?
Honteux déguisement, où me vas-tu conduire ?
Icy de tous costez l'effroy suit mon erreur,
Et j'y fuis à moy-mesme une nouvelle horreur :

L'image de Caliste à ma fureur soustraite
Y brave fièrement ma timide retraite.
Encor, si son trépas secondant mon desir
Mefloit à mes douleurs l'ombre d'un faux plaisir ;
Mais tels font les excès du malheur qui m'opprime
Qu'il ne m'est pas permis de jouir de mon crime,
Dans l'état pitoyable où le Sort me réduit,
J'en mérite la peine, & n'en ay pas le fruit,
Et tout ce que j'ay fait contre mon ennemie
Sert à croistre sa gloire avec mon infamie.

N'importe, Rosidor de mes cruels destins
Tient dequoy repouffer ses lâches assassins,
Sa valeur inutile en sa main defarmée
Sans moy ne vivroit plus que chez la Renommée.
Ainsi rien deormais ne pourroit m'enflamer,
N'ayant plus que haïr je n'aurois plus qu'aimer.
Fascheuse loy du Sort qui s'obstine à ma peine,
Je fauve mon amour & je manque à ma haine,
Ces contraires succès demeurant sans effet
Font naistre mon malheur de mon heur imparfait.
Toutefois l'orgueilleux pour qui mon cœur soupire
De moy seule aujourd'huy tient le jour qu'il respire,
Il m'en est redevable, & peut-estre à son tour
Cette obligation produira quelque amour.
Dorise, à quels penfers ton espoir se ravale,
S'il vit par ton moyen, c'est pour une rivale,
N'atten plus, n'atten plus que haine de sa part,
L'offense vint de toy, le secours du hazard.
Malgré les vains efforts de ta ruse traîtresse,
Le hazard par tes mains le rend à sa Maitresse,
Ce péril mutuel qui conserve leurs jours

D'un contre-coup égal va croître leurs amours.
 Heureux couple d'amants que le Destin assemble,
 Qu'il expose en péril, qu'il en retire ensemble.

SCENE VII.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE la prenant pour Géronte & l'embrassant.

O Dieux ! voicy Géronte, & je le croyois mort,
 Malheureux compagnon de mon funeste sort...

*DORISE croyant qu'il la prend pour Rosidor,
 & qu'en l'embrassant il la poignarde.*

Ton œil t'abuse, hélas ! misérable, regarde
 Qu'au lieu de Rosidor ton erreur me poignarde.

PYMANTE.

Ne crains pas, cher amy, ce funeste accident,
 Je te connois assez, je suis... Mais imprudent,
 Où m'alloit engager mon erreur indiscrete !
 Monfieur, pardonnez-moy la faute que j'ay faite,
 Un berger d'icy près a quitté ses brebis
 Pour s'en aller au camp presqu'en pareils habits,
 Et d'abord vous prenant pour ce mien camarade
 Mes sens d'aïse aveuglez ont fait cette escapade.
 Ne craignez point au reste un pauvre villageois,
 Qui seul & defarmé court à travers ces bois.

D'un ordre assez précis l'heure presque expirée
Me deffend des discours de plus longue durée,
A mon empressement pardonnez cét Adieu,
Je perdrois trop, Monsieur, à tarder en ce lieu.

DORISE.

Amy, qui que tu fois, si ton ame sensible
A la compassion peut se rendre accessible,
Un jeune Gentil-homme implore ton secours;
Pren pitié de mes maux pour trois ou quatre jours,
Durant ce peu de temps accorde une retraite
Sous ton chaume rustique à ma fuite secrète,
D'un ennemy puissant la haine me poursuit,
Et n'ayant pû qu'à peine éviter cette nuit...

PYMANTE.

L'affaire qui me presse est assez importante
Pour ne pouvoir, Monsieur, répondre à vostre attente ;
Mais si vous me donniez le loisir d'un moment,
Je vous assureirois d'estre icy promptement,
Et j'estime qu'alors il me seroit facile
Contre cét ennemy de vous faire un azile.

DORISE.

Mais avant ton retour si quelque instant fatal
M'exposoit par malheur aux yeux de ce brutal,
Et que l'emportement de son humeur altiére...

PYMANTE.

Pour ne rien hasarder, cachez-vous là derrière.

DORISE.

Souffre que je te suive, & que mes tristes pas...

PYMANTE.

J'ay des secrets, Monsieur, qui ne le souffrent pas,
Et ne puis rien pour vous à moins que de m'attendre :
Avisez au party que vous avez à prendre.

DORISE.

Va donc, je t'attendray.

PYMANTE.

Cette touffe d'ormeaux
Vous pourra cependant couvrir de ses rameaux.

SCENE VIII.

PYMANTE.

Enfin, graces au Ciel, ayant sçeu m'en défaire,
Je puis seul aviser à ce que je doy faire,
Qui qu'il soit, il a veu Rosidor attaqué,
Et sçait assurement que nous l'avons manqué :
N'en étant point connu, je n'en ay rien à craindre,
Puisqu'ainsi déguisé, tout ce que je veux feindre
Sur son esprit crédule obtient un tel pouvoir.
Toutefois plus j'y songe, & plus je pense voir

Par quelque grand effet de vengeance divine
En ce foible témoin l'auteur de ma ruine :
Son indice douteux, pour peu qu'il ait de jour,
N'éclaircira que trop mon forfait à la Cour.
Simple, j'ay peur encor que ce malheur m'avienne,
Et je puis éviter ma perte par la sienne :
Et mesmes on diroit qu'un antre tout exprès
Me garde mon épée au fond de ces forests.
C'est en ce lieu fatal qu'il me le faut conduire,
C'est là qu'un heureux coup l'empesche de me nuire.
Je ne m'y puis résoudre, un reste de pitié
Violente mon cœur à des traits d'amitié,
En vain je luy résiste, & tasche à me défendre
D'un secret mouvement que je ne puis comprendre,
Son âge, sa beauté, sa grace, son maintien,
Forcent mes sentimens à luy vouloir du bien,
Et l'air de son visage a quelque mignardise
Qui ne tire pas mal à celle de Dorise.
Ah! que tant de malheurs m'auroient favorisé,
Si c'étoit elle-mesme en habit déguisé :
J'en meurs déjà de joye, & mon ame ravie
Abandonne le soin du reste de ma vie,
Je ne suis plus à moy, quand je viens à penser
A quoy l'occasion me pourroit dispenser.
Quoiqu'il en soit, voyant tant de ses traits ensemble,
Je porte du respect à ce qui luy ressemble.
Misérable Pymante, ainsi donc tu te perds !
Encor qu'il tienne un peu de celle que tu fers,
Etouffe ce témoin pour asseurer ta teste :
S'il est, comme il le dit, batu d'une tempeste,
Au lieu qu'en ta cabane il cherche quelque port,

Fay que dans cette grotte il rencontre sa mort.
Modère toy, cruel, & plûtoft examine
Sa parole, son teint, & sa taille, & sa mine;
Si c'est Dorise, alors révoque cét Arrest,
Sinon, que la pitié cède à ton intérêt.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, ROSIDOR, CALISTE,
UN PREVOST.

ALCANDRE.

L'admirable rencontre a mon ame ravie,
De voir que deux amants s'entredoivent la vie,
De voir que ton péril la tire de danger,
Que le sien te fournit dequoy t'en dégager.
Qu'à deux desseins divers la mesme heure choisie
Assemble en mesme lieu pareille jalousie,
Et que l'heureux malheur qui vous a menacez
Avec tant de justesse a ses temps compassez.

ROSIDOR.

Sire, ajoutez du Ciel l'occulte providence.
Sur deux amants il verse une mesme influence,
Et comme l'un par l'autre il a sçeu nous sauver,
Il semble l'un pour l'autre exprès nous conserver.

ALCANDRE.

Je t'entens, Rosidor, par là tu me veux dire
Qu'il faut qu'avec le Ciel ma volonté conspire,

Et ne s'oppose pas à ses justes decrets,
 Qu'il vient de témoigner par tant d'avis secrets.
 Et bien, je veux moy-mesme en parler à la Reine,
 Elle se fléchira, ne t'en mets pas en peine.
 Achève seulement de me rendre raison
 De ce qui t'arriva depuis sa pasmoison.

ROSIDOR.

Sire, un mot deormais suffit pour ce qui reste.
 Lyfarque & vos Archers depuis ce lieu funeste
 Se laisserent conduire aux traces de mon sang
 Qui durant le chemin me degouttoit du flanc,
 Et me trouvant enfin dessous un toit rustique
 Ranimé par les soins de son amour pudique,
 Leurs bras officieux m'ont icy rapporté,
 Pour en faire ma plainte à vostre Majesté.
 Non pas que je soupire après une vengeance,
 Qui ne peut me donner qu'une fausse allégeance ;
 Le Prince aime Clitandre, & mon respect consent
 Que son affection le déclare innocent :
 Mais si quelque pitié d'une telle infortune
 Peut souffrir aujourd'huy que je vous importune,
 Ostant par un Hymen l'espoir à mes rivaux,
 Sire, vous taririez la source de nos maux.

ALCANDRE.

Tu fuis à te venger, l'objet de ta Maitresse
 Fait qu'un tel desir cède à l'amour qui te presse :
 Aussi n'est-ce qu'à moy de punir ces forfaits,
 Et de montrer à tous par de puissants effets
 Qu'attaquer Rosidor c'est se prendre à moy-mesme,

Tant je veux que chacun respecte ce que j'aime.
Je le feray bien voir. Quand ce perfide tour
Auroit eu pour objet le moindre de ma Cour,
Je devrois au Public par un honteux supplice
De telles trahisons l'exemplaire justice.
Mais Rosidor surpris, & blessé comme il l'est,
Au devoir d'un vray Roy joint mon propre intérêt.
Je luy feray sentir, à ce traître Clitandre,
Quelque part que le Prince y puisse, ou vueille prendre,
Combien mal à propos sa folle vanité
Croyoit dans sa faveur trouver l'impunité.
Je tiens cét assassïn, un soupçon véritable
Que m'ont donné les corps d'un couple détestable
De son lasche attentat m'avoit si bien instruit,
Que déjà dans les fers il en reçoit le fruit.

Toy qu'avec Rosidor le bonheur a sauvée,
Tu te peux asseurer que Dorisè trouvée,
Comme ils avoient choisi mesme heure à vostre mort,
En mesme heure tous deux auront un mesme sort.

CALISTE.

Sire, ne songez pas à cette misérable,
Rosidor guaranty me rend sa redevable,
Et je me sens forcée à luy vouloir du bien,
D'avoir à vostre Etat conservé ce soutien.

ALCANDRE.

Le généreux orgueil des ames magnanimes
Par un noble dédain sçait pardonner les crimes :
Mais vostre aspect m'emporte à d'autres sentimens,
Dont je ne puis cacher les justes mouvemens ;

Ce teint passe à tous deux me rougit de colère,
Et vouloir m'adoucir, c'est vouloir me déplaire.

ROSIDOR.

Mais, Sire, que sçait-on ? peut-estre ce rival,
Qui m'a fait après tout plus de bien que de mal,
Si-tost qu'il vous plaira d'écouter sa défense,
Sçaura de ce forfait purger son innocence.

ALCANDRE.

Et par où la purger ? sa main d'un trait mortel
A signé son Arrest en signant ce cartel.
Peut-il defavoüer ce qu'asseure un tel gage,
Envoyé de sa part, & rendu par son Page ?
Peut-il defavoüer que ses gens déguisez,
De son commandement ne soient autorisez ?
Les deux, tous morts qu'ils sont, qu'on les traîne à la bouë,
L'autre aussi-tost que pris se verra sur la rouë,
Et pour le scélerat que je tiens prisonnier,
Ce jour que nous voyons luy sera le dernier.
Qu'on l'amène au Conseil ; par forme il faut l'entendre,
Et voir par quelle adresse il pourra se défendre.
Toy, pense à te guérir, & croy que pour le mieux
Je ne veux pas montrer ce perfide à tes yeux :
Sans doute qu'aussi-tost qu'il se feroit paroître
Ton sang rejalliroit au visage du traître.

ROSIDOR.

L'apparence déçoit, & souvent on a veu
Sortir la vérité d'un moyen impréveu,

Bien que la conjecture y fust encor plus forte :
Du moins, Sire, appeâchez l'ardeur qui vous transporte,
Que l'ame plus tranquille, & l'esprit plus remis,
Le seul pouvoir des loix perde nos ennemis.

ALCANDRE.

Sans plus m'importuner, ne songe qu'à tes playes.
Non, il ne fut jamais d'apparences si vrayes,
Douter de ce forfait, c'est manquer de raison.
Derechef, ne pren soin que de ta guérison.

SCENE II.

ROSIDOR, CALISTE.

ROSIDOR.

Ah! que ce grand couroux sensiblement m'afflige!

CALISTE.

C'est ainsi que le Roy te refusant t'oblige,
Il te donne beaucoup en ce qu'il t'interdit,
Et tu gagnes beaucoup d'y perdre ton crédit,
On voit dans ces refus une marque certaine
Que contre Rosidor toute prière est vaine;
Ses violens transports sont d'asseurez témoins
Qu'il t'écouteroit mieux s'il te chériffoit moins.

Mais un plus long séjour pourroit icy te nuire,
Ne perdons plus de temps, laisse-moy te conduire
Jusque dans l'antichambre où Lyfarque t'attend,
Et montre désormais un esprit plus content.

ROSIDOR.

Si près de te quitter...

CALISTE.

N'achève pas ta plainte,
Tous deux nous ressentons cette commune atteinte,
Mais d'un fascheux respect la tyrannique loy
M'appelle chez la Reine, & m'éloigne de toy.
Il me luy faut conter comme l'on m'a surpris,
Excuser mon absence en accusant Dorise,
Et luy dire comment par un cruel destin
Mon devoir auprès d'elle a manqué ce matin.

ROSIDOR.

Va donc, & quand son ame après la chose sçeuë
Fera voir la pitié qu'elle en aura conceuë,
Figure luy si bien Clitandre tel qu'il est,
Qu'elle n'ose en ses feux prendre plus d'intérest.

CALISTE.

Ne crains pas désormais que mon amour s'oublie,
Répare seulement ta vigueur affoiblie,
Sçache bien te servir de la faveur du Roy,
Et pour tout le surplus, repose-t'en sur moy.

SCENE III.

CLITANDRE *en prison.*

Je ne sçay si je veille, où si ma resverie
A mes sens endormis fait quelque tromperie,
Peu s'en faut dans l'excès de ma confusion
Que je ne prenne tout pour une illusion.
Clitandre prisonnier! je n'en fais pas croyable,
Ny l'air sale & puant d'un cachot effroyable,
Ny de ce foible jour l'incertaine clarté,
Ny le poids de ces fers dont je suis arrêté;
Je les sens, je les voy, mais mon ame innocente
Dément tous les objets que mon œil luy presente,
Et le desavoüant, défend à ma raison
De me persuader que je sois en prison.
Jamais aucun forfait, aucun dessein infame
N'a pû souiller ma main, ny glisser dans mon ame,
Et je suis retenu dans ces funestes lieux!
Non, cela ne se peut, vous vous trompez, mes yeux.
J'aime mieux rejeter vos plus clairs témoignages,
J'aime mieux démentir ce qu'on me fait d'outrages,
Que de m'imaginer sous un si juste Roy
Qu'on peuple les prisons d'innocens comme moy.
Cependant je m'y trouve, & bien que ma pensée
Recherche à la rigueur ma conduite passée,
Mon exacte censure a beau l'examiner,

Le crime qui me perd ne se peut deviner,
Et quelque grand effort que fasse ma mémoire,
Elle ne me fournit que des sujets de gloire.
Ah, Prince, c'est quelqu'un de vos faveurs jaloux
Qui m'impute à forfait d'être chéry de vous,
Le temps qu'on m'en sépare, on le donne à l'Envie,
Comme une liberté d'attenter sur ma vie,
Le cœur vous le disoit, & je ne sçay comment
Mon destin me poussa dans cet aveuglement,
De rejeter l'avis de mon Dieu tutélaire;
C'est là ma seule faute, & c'en est le salaire,
C'en est le châtiment que je reçois icy,
On vous venge, mon Prince, en me traitant ainsi;
Mais vous sçavez montrer, embrassant ma défense,
Que qui vous venge ainsi puissamment vous offense.
Les perfides auteurs de ce complot maudit,
Qu'à me persécuter vostre absence enhardit,
A vostre heureux retour verront que ces tempestes,
Clitandre préservé, n'abatront que leurs testes.
Mais on ouvre, & quelqu'un dans cette sombre horreur,
Par son visage affreux redouble ma terreur.

SCENE IV.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Permettez que ma main de ces fers vous détache.

CLITANDRE.

Suis-je libre déjà ?

LE GEOLIER.

Non encor, que je fçache.

CLITANDRE.

Quoy, ta eule pitié s'y hazarde pour moy ?

LE GEOLIER.

Non c'est un ordre exprès de vous conduire au Roy.

CLITANDRE.

Ne m'apprendras-tu point le crime qu'on m'impute,
Et quel lasche imposteur ainsi me perfécute ?

LE GEOLIER.

Descendons, un Prevost qui vous attend là-bas
Vous pourra mieux que moy contenter sur ce cas.

SCENE V.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *regardant une aiguille qu'elle avoit laissée
par mégarde dans ses cheveux en se déguisant.*

En vain pour m'ébloüir vous ufez de la ruse,
Mon esprit, quoy que lourd, aisément ne s'abuse,

Ce que vous me cachez, je le ly dans vos yeux :
 Quelque revers d'amour vous conduit en ces lieux.
 N'est-il pas vray, Monsieur ? & mesme cette aiguille
 Sent assez les faveurs de quelque belle fille ;
 Elle est, ou je me trompe, un gage de fa foy.

DORISE.

O malheureuse aiguille ! hélas, c'est fait de moy.

PYMANTE.

Sans doute vostre playe à ce mot s'est r'ouverte.
 Monsieur, regrettez-vous son absence, ou sa perte ?
 Vous auroit-elle bien pour un autre quitté,
 Et payé vos ardeurs d'une infidélité ?
 Vous ne répondez point ! cette rougeur confuse,
 Quoy que vous vous taisiez, clairement vous accuse.
 Brisons-là, ce discours vous fâcheroit enfin,
 Et c'étoit pour tromper la longueur du chemin,
 Qu'après plusieurs discours ne sçachant que vous dire,
 J'ay touché sur un point dont vostre cœur soupire,
 Et dequoy fort souvent on aime mieux parler,
 Que de perdre son temps en des propos en l'air.

DORISE.

Amy, ne porte plus la sonde en mon courage,
 Ton entretien commun me charme davantage,
 Il ne peut me lasser, indifférent qu'il est ;
 Et ce n'est pas aussi sans sujet qu'il me plaist.
 Ta conversation est tellement civile,
 Que pour un tel esprit ta naissance est trop vile,

Tu n'as de villageois que l'habit & le rang,
Tes rares qualitez te font d'un autre fang ;
Mefme plus je te voy, plus en toy je remarque
Des traits pareils à ceux d'un Cavalier de marque,
Il s'appelle Pymante, & ton air & ton port
Ont avec tous les fiens un merveilleux rapport.

PYMANTE.

J'en fuis tout glorieux, & de ma part je prife
Vostre rencontre autant que celle de Dorife,
Autant que fi le Ciel appaifant fa rigueur,
Me faifoit maintenant un present de fon cœur.

DORISE.

Qui nommes-tu Dorife ?

PYMANTE.

Une jeune crüelle
Qui me fuit pour un autre.

DORISE.

Et ce rival s'appelle ?

PYMANTE.

Le Berger Rosidor.

DORISE.

Amy, ce nom fi beau
Chez vous donc fe profane à garder un troupeau ?

PYMANTE.

Madame, il ne faut plus que mon feu vous déguise
 Que sous ces faux habits il reconnoit Dorise.
 Je ne suis point surpris de me voir dans ces bois
 Ne passer à vos yeux que pour un villageois,
 Vostre haine pour moy fut toujours assez forte
 Pour déferer sans peine à l'habit que je porte ;
 Cette fausse apparence aide, & suit vos mépris :
 Mais cette erreur vers vous ne m'a jamais surpris.
 Je sçay trop que le Ciel n'a donné l'avantage
 De tant de raretez qu'à vostre seul visage,
 Si-tost que je l'ay veu, j'ay creu voir en ces lieux
 Dorise déguisée, ou quelqu'un de nos Dieux ;
 Et si j'ay quelque temps feint de vous méconnoître
 En vous prenant pour tel que vous vouliez paroître,
 Admirez mon amour, dont la discretion
 Rendoit à vos desirs cette soubmission,
 Et disposez de moy qui borne mon envie
 A prodiguer pour vous tout ce que j'ay de vie.

DORISE.

Pymante, & quoy, faut-il qu'en l'état où je suis
 Tes importunitez augmentent mes ennuis !
 Faut-il que dans ce bois ta rencontre funeste
 Vienne encor m'arracher le seul bien qui me reste,
 Et qu'ainsi mon malheur au dernier point venu
 N'ose plus espérer de n'estre pas connu ?

PYMANTE.

Voyez comme le Ciel égale nos fortunes,
 Et comme pour les faire entre nous deux communes

Nous reduisant ensemble à ces déguisemens,
Il montre avoir pour nous de pareils mouvemens.

DORISE.

Nous changeons bien d'habits, mais non pas de vifages,
Nous changeons bien d'habits, mais non pas de courages,
Et ces masques trompeurs de nos conditions
Cachent, fans les changer, nos inclinations.

PYMANTE.

Me négliger toujours ! & pour qui vous néglige !

DORISE.

Que veux-tu ? son mépris plus que ton feu m'oblige,
J'y trouve malgré-moy je ne sçay quel appas
Par où l'ingrat me tuë, & ne m'offense pas.

PYMANTE.

Qu'espérez-vous enfin d'un amour si frivole
Pour cét ingrat amant qui n'est plus qu'une idole ?

DORISE.

Qu'une idole ! ah, ce mot me donne de l'effroy,
Rosidor une idole, ah, perfide, c'est toy,
Ce sont tes trahisons qui l'empeschent de vivre,
Je t'ay veu dans ce bois moy-mesme le pourfuivre,
Avantagé du nombre, & vétu de façon
Que ce rustique habit effaçoit tout soupçon :
Ton embusche a surpris une valeur si rare.

PYMANTE.

Il est vray, j'ai puny l'orgueil de ce barbare,
 De cét heureux ingrat, si crüel envers vous,
 Qui maintenant par terre & percé de mes coups
 Epreuve par sa mort comme un amant fidelle
 Venge vostre beauté du mépris qu'on fait d'elle.

DORISE.

Monstre de la Nature, exécration bourreau,
 Après ce lasche coup qui creuse mon tombeau,
 D'un compliment railleur ta malice me flatte !
 Fuy, fuy, que dessus toy ma vengeance n'éclate,
 Ces mains, ces foibles mains que vont armer les Dieux
 N'auront que trop de force à t'arracher les yeux,
 Que trop à t'imprimer sur ce hideux visage
 En mille traits de sang les marques de ma rage.

PYMANTE.

Le courroux d'une femme impetueux d'abord
 Promet tout ce qu'il ose à son premier transport,
 Mais comme il n'a pour luy que sa seule impuissance,
 A force de grossir il meurt en sa naissance,
 Ou s'étouffant soy-mesme, à la fin ne produit
 Que point ou peu d'effet après beaucoup de bruit.

DORISE.

Va, va, ne préten pas que le mien s'adoucisse,
 Il faut que ma fureur, ou l'Enfer te punisse,

Le reste des Humains ne sçauroit inventer
De gefne qui te puiſſe à mon gré tourmenter.
Si tu ne crains mes bras, crains de meilleures armes,
Crains tout ce que le Ciel m'a departy de charmes;
Tu ſçais quelle eſt leur force, & ton cœur la reſſent,
Crains qu'elle ne m'aſſeure un vengeur plus puiſſant.
Ce couroux dont tu ris en fera la conquête
De quiconque à ma haine expoſera ta teſte,
De quiconque mettra ma vengeance en mon choix.
Adieu, j'en perds le temps à crier dans ce bois,
Mais tu verras bien-toſt ſi je vaux quelque choſe,
Et ſi ma rage en vain ſe promet ce qu'elle oſe.

PYMANTE.

J'aime tant cette ardeur à me faire périr,
Que je veux bien moy-mefme avec vous y courir.

DORISE.

Traiſtre, ne me fuy point.

PYMANTE.

Prendre ſeule la fuite !
Vous vous égareriez à marcher fans conduite,
Et d'ailleurs voſtre habit où je ne comprends rien
Peut avoir du myſtère auſſi bien que le mien.
L'azile dont tantotſt vous faiſiez la demande
Montre quelque beſoin d'un bras qui vous défende,
Et mon devoir vers vous ſeroit mal acquité
S'il ne vous avoit miſe en lieu de ſeureté.

Vous pensez m'échaper quand je vous le témoigne,
Mais vous n'irez pas loin que je ne vous rejoigne,
L'amour que j'ay pour vous malgré vos dures loix
Sçait trop ce qu'il vous doit & ce que je me dois.

Fin du troisieme Añe.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE, DORISE.

DORISE.

Je te le dis encor, tu perds temps à me fuivre,
Souffre que de tes yeux ta pitié me délivre,
Tu redoubles mes maux par de tels entretiens.

PYMANTE.

Prenez à vostre tour quelque pitié des miens,
Madame, & tarifiez ce déluge de larmes.
Pour rappeler un mort ce font de foibles armes,
Et quoy que vous conseille un inutile ennuy,
Vos cris & vos sanglots ne vont point jusqu'à luy.

DORISE.

Si mes sanglots ne vont où mon cœur les envoye,
Du moins par eux mon ame y trouvera la voye,

S'il luy faut un passage afin de s'envoler,
 Ils le luy vont ouvrir en le fermant à l'air.
 Sus donc, sus, mes sanglots, redoublez vos fecouffes,
 Pour un tel defespoir vous les avez trop douces,
 Faites pour m'étouffer de plus puiffants efforts.

PYMANTE.

Ne songez plus, Madame, à rejoindre les morts !
 Pensez plutôt à ceux qui n'ont point d'autre envie,
 Que d'employer pour vous le reste de leur vie ;
 Pensez plutôt à ceux dont le service offert,
 Accepté vous conserve, & refusé vous perd.

DORISE.

Crois-tu donc, affassin, m'acquérir par ton crime,
 Qu'innocent méprisé, coupable je t'estime ?
 A ce conte tes feux n'ayant pû m'émouvoir,
 Ta noire perfidie obtiendrait ce pouvoir ?
 Je chérirais en toy la qualité de traître,
 Et mon affection commenceroit à naître
 Lors que tout l'Univers a droit de te haïr ?

PYMANTE.

Si j'oubliay l'honneur jusques à le trahir,
 Si pour vous posséder mon esprit tout de flame
 N'a creu rien de honteux, n'a rien trouvé d'infame,
 Voyez par là, voyez l'excès de mon ardeur,
 Par cét aveuglement jugez de sa grandeur.

DORISE.

Non, non, ta lascheté que j'y voy trop certaine
N'a fery qu'à donner des raifons à ma haine.
Ainsi ce que j'avois pour toy d'averfion
Vient maintenant d'ailleurs que d'inclination,
C'est la raifon, c'est elle à present qui me guide
Aux mépris que je fais des flames d'un perfide.

PYMANTE.

Je ne fçache raifon qui s'oppose à mes vœux,
Puisqu'icy la raifon n'est que ce que je veux,
Et ployant deffous moy permet à mon envie
De recueillir les fruits de vous avoir fery.
Il me faut des faveurs malgré vos crüautez.

DORISE.

Exécration, ainsi donc tes defirs effrontez
Voudroient sur ma foiblesse user de violence ?

PYMANTE.

Je ry de vos refus, & fçay trop la licence
Que me donne l'amour en cette occasion.

DORISE *luy crevant l'œil de son aiguille.*

Traître, ce ne fera qu'à ta confusion.

PYMANTE *portant les mains à son œil crevé.*

Ah, crüelle !

DORISE.

Ah, brigand!

PYMANTE.

Ah, que viens-tu de faire!

DORISE.

De punir l'attentat d'un infame corfaire.

PYMANTE *prenant son épée dans la caverne où il
l'avoit jettée au 2. Acte.*

Ton sang m'en répondra, tu m'auras beau prier,
Tu mourras.

DORISE.

Fuy, Dorise, & laisse-le crier.

SCENE II.

PYMANTE.

Où s'est-elle cachée? où l'emporte sa fuite?
Où faut-il que ma rage adresse ma poursuite?
La Tigresse m'échape, & telle qu'un éclair
En me frapant les yeux elle se perd en l'air;
Ou plutôt l'un perdu, l'autre m'est inutile,
L'un s'offusque du sang qui de l'autre distile.

Coule, coule, mon fang, en de si grands malheurs
Tu dois avec raison me tenir lieu de pleurs,
Ne verser deormais que des larmes communes,
C'est pleurer laschement de telles infortunes.
Je voy de tous costez mon supplice approcher,
N'osant me decouvrir, je ne me puis cacher,
Mon forfait avorté se lit dans ma disgrace,
Et ces gouttes de fang me font suivre à la trace.
Miraculeux effet ! pour traistre que je fois,
Mon fang l'est encor plus, & fert tout à la fois
De pleurs à ma douleur, d'indices à ma prise,
De peine à mon forfait, de vengeance à Dorise.

O toy, qui secondant son courage inhumain
Loin d'orner ses cheveux, deshonoras sa main,
Exécrable instrument de sa brutale rage,
Tu devois pour le moins respecter son image :
Ce portrait accomply d'un chef-d'œuvre des Cieux
Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,
Quoy que te commandast une ame si cruelle,
Devoit estre adoré de ta pointe rebelle.

Honteux restes d'amour qui brouillez mon cerveau,
Quoy, puis-je en ma Maîtresse adorer mon bourreau ?
Remettez-vous mes sens ; rassure-toy ma rage,
Revien, mais revien seule animer mon courage.
Tu n'as plus à debatre avec mes passions
L'empire souverain dessus mes actions,
L'amour vient d'expirer, & ses flames éteintes
Ne t'imposeront plus leurs infames contraintes.
Dorise ne tient plus dedans mon souvenir
Que ce qu'il faut de place à l'ardeur de punir,
Je n'ay plus rien en moy qui n'en veuille à sa vie.

Sus donc, qui mē la rend? Destins, si vostre envie,
 Si vostre haine encor s'obstine à mes tourmens,
 Jusqu'à me réserver à d'autres châtimens,
 Faites que je mérite en trouvant l'inhumaine
 Par un nouveau forfait une nouvelle peine,
 Et ne me traitez pas avec tant de rigueur,
 Que mon feu, ny mon fer ne touchent point son cœur.
 Mais ma fureur se jouë, & demy-languissante
 S'amuse au vain éclat d'une voix impuissante,
 Recourons aux effets, cherchons de toutes parts,
 Prenons dorénavant pour guides les hazards,
 Quiconque ne pourra me montrer la crüelle,
 Que son sang aussi-tost me réponde pour elle,
 Et ne suivant ainsi qu'une incertaine erreur,
 Remplissons tous ces lieux de carnage & d'horreur.

Vne tempeste survient.

Mes menaces déjà font trembler tout le monde,
 Le vent fuit d'épouvante, & le tonnerre en gronde,
 L'œil du Ciel s'en retire, & par un voile noir,
 N'y pouvant résister, se défend d'en rien voir;
 Cent nūages épais se distilants en larmes,
 A force de pitié veulent m'oster les armes,
 La Nature étonnée embrasse mon couroux,
 Et veut m'offrir Dorise, ou devancer mes coups,
 Tout est de mon party, le Ciel mesme n'envoye
 Tant d'éclairs redoublez, qu'afin que je la voye,
 Quelques lieux où l'effroy porte ses pas errants,
 Ils sont entrecoupez de mille gros torrents.
 Que je ferois heureux, si cēt éclat de foudre
 Pour m'en faire raison l'avoit réduite en poudre!
 Allons voir ce miracle, & desarmer nos mains

Si le Ciel a daigné prévenir nos desseins.
Destins, foyez enfin de mon intelligence,
Et vengez mon affront, ou souffrez ma vengeance.

SCENE III.

FLORIDAN.

Quel bonheur m'accompagne en ce moment fatal !
Le tonnerre a sous moy foudroyé mon cheval,
Et confumant sur luy toute sa violence,
Il m'a porté respect parmy son insolence.
Tous mes gens écartez par un subit effroy,
Loin d'estre à mon secours, ont fuy d'autour de moy,
Ou déjà dispersez par l'ardeur de la chasse,
Ont desrobé leur teste à sa fière menace.
Cependant seul à pied je pense à tous momens
Voir le dernier débris de tous les Elemens,
Dont l'obstination à se faire la guerre
Met toute la Nature au pouvoir du tonnerre.
Dieux ! si vous témoignez par là vostre couroux,
De Clitandre, ou de moy, lequel menacez-vous ?
La perte m'est égale, & la mesme tempeste
Qui l'auroit accablé tomberoit sur ma teste.
Pour le moins, justes Dieux, s'il court quelque danger,
Souffrez que je le puisse avec luy partager.
J'en découvre à la fin quelque meilleur présage,
L'haleine manque aux Vents, & la force à l'orage,

Les éclairs indignez d'être éteints par les eaux
 En ont tary la source & seché les ruisseaux,
 Et déjà le Soleil de ses rayons effuye
 Sur ces moites rameaux le reste de la pluye.
 Au lieu du bruit affreux des foudres décochez,
 Les petits oisillons encor demy-cachez...
 Mais je verray bien-toft quelques-uns de ma fuite,
 Je le juge à ce bruit.

SCENE IV.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *saisit Dorise qui le fuyoit.*

Enfin malgré ta fuite
 Je te retiens, barbare.

DORISE.

Hélas!

PYMANTE.

Songe à mourir,
 Tout l'Univers icy ne te peut secourir.

FLORIDAN.

L'égorger à ma veüe! ô l'indigne spectacle!

Sus, fus, à ce brigand opposons un obstacle.
Arreste, scélerat.

PYMANTE.

Téméraire, où vas-tu ?

FLORIDAN.

Sauver ce Gentilhomme à tes pieds abatu.

DORISE.

Traître, n'avance pas, c'est le Prince.

PYMANTE *tenant Dorise d'une main & se battant de l'autre.*

N'importe,
Il m'oblige à la mort m'ayant veu de la sorte.

FLORIDAN.

Est-ce là le respect que tu dois à mon rang ?

PYMANTE.

Je ne connois icy, ny qualitez, ny sang,
Quelque respect ailleurs que ta naissance obtienne,
Pour affermer ma vie il faut perdre la tienne.

DORISE.

S'il me demeure encor quelque peu de vigueur,
Si mon debile bras ne dédit point mon cœur,
J'arrêteray le tien.

PYMANTE.

Que fais-tu, misérable ?

DORISE.

Je détourne le coup d'un forfait exécrationnel.

PYMANTE.

Avec ces vains efforts crois-tu m'en empêcher ?

FLORIDAN.

Par une heureuse adresse il l'a fait trébucher,
Assassin, ren l'épée.

SCENE V.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE,
Trois Veneurs, *portans en leurs mains les vrais
habits de Pymante, Lycaste, & Dorise.*

I. VENEUR.

Escoute, il est fort proche,
C'est sa voix qui resonne au creux de cette roche,
Et c'est luy que tantost nous avons entendu.

FLORIDAN *desarme Pymante, & en donne l'épée à
garder à Dorise.*

Pren ce fer en ta main.

PYMANTE.

Ah Cieux ! je suis perdu.

2. VENEUR.

Ouy, je le voy. Seigneur, quelle aventure étrange,
Quel malheureux destin en cét état vous range?

FLORIDAN.

Garottez ce maraut, les couples de vos chiens
Vous y pourront servir faute d'autres liens.
Je veux qu'à mon retour une prompte justice
Luy fasse ressentir par l'éclat d'un supplice,
Sans armer contre luy que les loix de l'Etat,
Que m'attaquer n'est pas un leger attentat.
Sçachez que s'il échape il y va de vos testes.

I. VENEUR.

Si nous manquons, Seigneur, les voila toutes prestes.
Admirez cependant le foudre & ses efforts
Qui dans cette forest ont consumé trois corps,
En voicy les habits, qui sans aucun dommage
Semblent avoir bravé la fureur de l'orage.

FLORIDAN.

Tu montres à mes yeux de merveilleux effets.

DORISE.

Mais des marques plutôt de merveilleux forfaits.
Ces habits dont n'a point approché le tonnerre
Sont aux plus criminels qui vivent sur la Terre,
Connoissez-les, grand Prince, & voyez devant vous
Pymante prisonnier, & Dorise à genoux.

FLORIDAN.

Que ce soit là Pymante, & que tu fois Dorise!

DORISE.

Quelques étonnemens qu'une telle surprise
 Jette dans vostre esprit que vos yeux ont deçeu,
 D'autres le saisiront quand vous aurez tout sçeu.
 La honte de paroître en un tel équipage
 Coupe icy ma parole & l'étouffe au passage;
 Souffrez que je reprenne en un coin de ce bois
 Avec mes vêtemens l'usage de la voix,
 Pour vous conter le reste en habit plus fortable.

FLORIDAN.

Cette honte me plaît, ta prière équitable
 En faveur de ton sexe & du secours prêté
 Suspendra jusqu'alors ma curiosité.
 Tandis sans m'éloigner beaucoup de cette place,
 Je vay sur ce côteau pour découvrir la chasse,
 Tu l'y ramèneras; vous, s'il ne veut marcher,
 Gardez-le cependant au pied de ce rocher.

*Le Prince sort, & un des Veneurs s'en va avec
 Dorise, & les autres mènent Pymante d'un autre costé.*

SCENE VI.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

CLITANDRE *en prison.*

Dans ces funestes lieux où la seule inclémence
 D'un rigoureux destin réduit mon innocence,

Je n'attens deormais du reste des Humains
Ny faveur, ny secours, si ce n'est par tes mains.

LE GEOLIER.

Je ne connoy que trop où tend ce préambule,
Vous n'avez pas affaire à quelque homme crédule.
Tous dans cette prison dont je porte les clefs,
Se disent comme vous du malheur accablez,
Et la Justice à tous est injuste, de forte
Que la pitié me doit leur faire ouvrir la porte ;
Mais je me tiens toujours ferme dans mon devoir.
Soyez coupable, ou non, je n'en veux rien sçavoir,
Le Roy, quoy qu'il en foit, vous a mis en ma garde,
Il me suffit, le reste en rien ne me regarde.

CLITANDRE.

Tu juges mes desseins autres qu'ils ne sont pas,
Je tiens l'éloignement pire que le trépas,
Et la Terre n'a point de si douce Province
Où le jour m'agréast loin des yeux de mon Prince.
Hélas ! si tu voulois l'envoyer avertir
Du péril dont sans luy je ne sçaurois fortir,
Ou qu'il luy fust porté de ma part une lettre,
De la sienne en ce cas je t'ose bien promettre
Que son retour soudain des plus riches te rend.
Que cét anneau t'en serve & d'arrhe & de garand,
Ten la main & l'esprit vers un bonheur si proche.

LE GEOLIER.

Monfieur, jusqu'à present j'ay vécu sans reproche,
Et pour me suborner, promesses, ny presens,

N'ont, & n'auront jamais de charmes suffifants.
 C'est dequoy je vous donne une entière affeurance,
 Perdez-en le deffein avecque l'efpérance,
 Et puisque vous dressez des pièges à ma foy,
 Adieu, ce lieu devient trop dangereux pour moy.

SCENE VII.

CLITANDRE.

Va tygre, va crüel, barbare, impitoyable,
 Ce noir cachot n'a rien tant que toy d'effroyable,
 Va, porte aux criminels tes regards dont l'horreur
 Peut seule aux innocens imprimer la terreur.
 Ton vifage déjà commençoit mon fupplice,
 Et mon injufte fort dont tu te fais complice
 Ne t'envoyoit icy que pour m'épouventer,
 Ne t'envoyoit icy que pour me tourmenter.
 Cependant, malheureux, à qui me dois-je prendre
 D'une accusation que je ne puis comprendre?
 A-t'on rien veu jamais, a-t'on rien veu de tel?
 Mes gens affaffinez me rendent criminel,
 L'autheur du coup s'en vante, & l'on m'en calomnie,
 On le comble d'honneur, & moy d'ignominie;
 L'échafaut qu'on m'apreste au fortir de prifon,
 C'est par où de ce meurtre on me fait la raifon.
 Mais leur déguifement d'autre cofté m'étonne,
 Jamais un bon deffein ne déguifa personne,

Leur masque les condamne, & mon feing contrefait
M'imputant un cartel me charge d'un forfait.
Mon jugement s'aveugle, & ce que je déplore,
Je me sens bien trahy, mais par qui, je l'ignore,
Et mon esprit troublé dans ce confus rapport
Ne voit rien de certain que ma honteuse mort.

Traître, qui que tu sois, Rival, ou Domestique,
Le Ciel te garde encor un destin plus Tragique,
N'importe, vif ou mort, les gouffres des Enfers
Auront pour ton supplice encor de pires fers.
Là mille affreux bourreaux t'attendent dans les flames,
Moins les corps sont punis, plus ils gesnent les ames,
Et par des crüautez qu'on ne peut concevoir,
Ils vengent l'innocence au-de-là de l'espoir.
Et vous que désormais je n'ose plus attendre,
Prince, qui m'honoriez d'une amitié si tendre,
Et dont l'éloignement fait mon plus grand malheur,
Bien qu'un crime imputé noircisse ma valeur,
Que le prétexte faux d'une action si noire
Ne laisse plus de moy qu'une fale memoire,
Permettez que mon nom qu'un bourreau va ternir
Dure fans infamie en vostre souvenir,
Ne vous repentez point de vos faveurs passées,
Comme chez un perfide indignement placées;
J'ose, j'ose espérer qu'un jour la vérité
Paroistra toute nuë à la Posterité,
Et je tiens d'un tel heur l'attente si certaine,
Qu'elle adoucit déjà la rigueur de ma peine,
Mon ame s'en chatouille, & ce plaisir secret
La prépare à fortir avec moins de regret.

SCENE VIII.

FLORIDAN, PYMANTE, CLEON,
DORISE, *en habit de femme*, trois Veneurs.

FLORIDAN à *Dorise & Cléon*.

Vous m'avez dit tous deux d'étranges aventures.
Ah Clitandre! ainsi donc de fausses conjectures
T'accablent, malheureux, sous le couroux du Roy!
Ce funeste récit me met tout hors de moy.

CLEON.

Hastant un peu le pas, quelque espoir me demeure
Que vous arriverez auparavant qu'il meure.

FLORIDAN.

Si je n'y viens à temps, ce perfide en ce cas
A son Ombre immolé ne me suffira pas,
C'est trop peu de l'auteur de tant d'énormes crimes,
Innocent, il aura d'innocentes victimes,
Où que soit Rosidor, il le suivra de près,
Et je sçauray changer les myrtes en cyprès.

DORISE.

Souiller ainsi vos mains du sang de l'innocence!

FLORIDAN.

Mon déplaisir m'en donne une entière licence,
J'en veux comme le Roy faire autant à mon tour,
Et puisqu'en sa faveur on prévient mon retour,
Il est trop criminel. Mais que viens-je d'entendre?
Je me tiens presque seur de sauver mon Clitandre,
La chasse n'est pas loin, où prenant un cheval,
Je préviendray le coup de son malheur fatal.
Il suffit de Cleon pour ramener Dorise,
Vous autres, gardez bien de lascher vostre prise,
Un supplice l'attend, qui doit faire trembler
Quiconque deormais voudroit luy ressembler.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FLORIDAN, CLITANDRE, Un Prevost,
CLEON.

FLORIDAN *parlant au Prevost.*

Dites vous-mesme au Roy qu'une telle innocence
Légitime en ce point ma desobéissance,
Et qu'un homme sans crime avoit bien mérité
Que j'usasse pour luy de quelque autorité :
Je vous suy. Cependant que mon heur est extrême,
Amy, que je chéris à l'égal de moy-mesme,
D'avoir sçeu justement venir à ton secours,
Lors qu'un infame glaive alloit trancher tes jours,
Et qu'un injuste sort ne trouvant point d'obstacle
Aprestoit de ta teste un indigne spectacle !

CLITANDRE.

Ainsi qu'un autre Alcide, en m'arrachant des fers,
Vous m'avez aujourd'huy retiré des Enfers,
Et moy dorenavant j'arreste mon envie
A ne servir qu'un Prince à qui je doÿ la vie.

FLORIDAN.

Réserve pour Caliste une part de tes foins.

CLITANDRE.

C'est à quoy deormais je veux penser le moins.

FLORIDAN.

Le moins! quoy, deormais Caliste en ta pensée
N'auroit plus que le rang d'une image effacée?

CLITANDRE.

J'ay honte que mon cœur auprès d'elle attaché
De son ardeur pour vous ait souvent relasché,
Ait souvent pour le sien quitté vostre service :
C'est par là que j'avois mérité mon supplice,
Et pour m'en faire naistre un juste repentir,
Il semble que les Dieux y vouloient consentir ;
Mais vostre heureux retour a calmé cét orage.

FLORIDAN.

Tu me fais assez lire au fond de ton courage.
La crainte de la mort en chasse des appas
Qui t'ont mis au péril d'un si honteux trépas,

Puisque fans cét amour la fourbe mal conçeuë
 Eust manqué contre toy de prétexte & d'issuë :
 Ou peut-estre à present tes desirs amoureux
 Tournent vers des objets un peu moins rigoureux.

CLITANDRE.

Doux, ou crüels, aucun deormais ne me touche.

FLORIDAN.

L'Amour dompte aisément l'esprit le plus tarouche,
 C'est à ceux de nostre âge un puissant ennemy,
 Tu ne connois encor ses forces qu'à demy.
 Ta résolution un peu trop violente
 N'a pas bien consulté ta jeunesse bouillante.
 Mais que veux-tu, Cléon, & qu'est-il arrivé?
 Pymante de vos mains se seroit-il sauvé?

CLEON.

Non, Seigneur, acquittez de la charge commise,
 Vos Veneurs ont conduit Pymante, & moy Dorise,
 Et je viens seulement prendre un ordre nouveau.

FLORIDAN.

Qu'on m'attende avec eux aux portes du Chasteau.
 Allons, allons au Roy montrer ton innocence,
 Les auteurs des forfaits sont en nostre puissance,
 Et l'un d'eux convaincu dès le premier aspect
 Ne te laissera plus aucunement suspect.

SCENE II.

ROSIDOR *sur son lit.*

Amants les mieux payez de vostre longue peine,
Vous de qui l'espérance est la moins incertaine,
Et qui vous figurez après tant de longueurs
Avoir droit sur les corps dont vous tenez les cœurs,
En est-il parmy vous de qui l'ame contente
Gouste plus de plaisirs que moy dans son attente ?
En est-il parmy vous de qui l'heur à venir
D'un espoir mieux fondé se puisse entretenir ?
Mon esprit que captive un objet adorable
Ne l'éprouva jamais autre que favorable,
J'ignorerois encor ce que c'est que mépris
Si le fort d'un rival ne me l'avoit appris.
Je te plains toutesfois, Clitandre, & la colère
D'un grand Roy qui te perd me semble trop sévère,
Tes desseins par l'effet n'étoient que trop punis,
Nous voulant séparer, tu nous a réunis ;
Il ne te falloit point de plus cruels supplices
Que de te voir toy-mesme autheur de nos délices,
Puisqu'il n'est pas à croire après ce lasche tour
Que le Prince ose plus traverser nostre amour ;
Ton crime t'a rendu deormais trop infame,
Pour tenir ton party sans s'exposer au blasme,
On devient ton complice à te favoriser.
Mais hélas, mes penfers, qui vous vient diviser ?

Quel plaisir de vengeance à present vous engage ?
 Faut-il qu'avec Caliste un rival vous partage ?
 Retournez, retournez vers mon unique bien,
 Que seul dorenavant il soit vostre entretien,
 Ne vous repaissez plus que de sa seule idée,
 Faites-moy voir la mienne en son ame gardée :
 Ne vous arrêtez pas à peindre sa beauté,
 C'est par où mon esprit est le moins enchanté,
 Elle servit d'amorce à mes desirs avides,
 Mais ils ont sçeu trouver des objets plus solides ;
 Mon feu qu'elle alluma fust mort au premier jour,
 S'il n'eust été nourry d'un réciproque amour.
 Ouy, Caliste, & je veux toujours qu'il m'en souviene,
 J'aperçeus aussi-tost ta flame que la mienne,
 L'Amour apprit ensemble à nos cœurs à brusler,
 L'Amour apprit ensemble à nos yeux à parler,
 Et sa timidité luy donna la prudence
 De n'admettre que nous en nostre confidence.
 Ainsi nos passions se desfroboient à tous,
 Ainsi nos feux secrets n'ayant point de jaloux...
 Mais qui vient jusqu'icy troubler mes resveries ?

SCENE III.

ROSIDOR, CALISTE.

CALISTE.

Celle qui voudroit voir tes blessures guéries,
 Celle...

ROSIDOR.

Ah, mon heur, jamais je n'obtiendrois sur moy
De pardonner ce crime à tout autre qu'à toy.
De nostre amour naissant la douceur & la gloire
De leur charmante idée occupoient ma mémoire,
Je flatois ton image, elle me reflatoit,
Je luy faisois des vœux, elle les acceptoit,
Je formois des desirs, elle en aimoit l'hommage;
La defavoûras-tu, cette flateuse image?
Voudras-tu démentir nostre entretien secret?
Seras-tu plus mauvaise enfin que ton portrait?

CALISTE.

Tu pourrois de sa part te faire tant promettre,
Que je ne voudrois pas tout-à-fait m'y remettre :
Quoy qu'à dire le vray je ne sçay pas trop bien
En quoy je dédirois ce secret entretien,
Si ta pleine fanté me donnoit lieu de dire
Quelle borne à tes vœux je puis & doy prescrire.
Pren soin de te guérir, & les miens plus contens...
Mais je te le diray quand il en fera temps.

ROSIDOR.

Cét énigme enjoué n'a point d'incertitude
Qui soit propre à donner beaucoup d'inquietude,
Et si j'ose entrevoir dans son obscurité,
Ma guérison importe à plus qu'à ma fanté.
Mais dy tout, ou du moins souffre que je devine,
Et te die à mon tour ce que je m'imagine.

CALISTE.

Tu dois par complaisance au peu que j'ay d'appas
 Feindre d'entendre mal ce que je ne dy pas,
 Et ne point m'envier un moment de délices
 Que fait goûter l'Amour en ces petits supplices.
 Doute donc, sois en peine, & montre un cœur gesné
 D'une amoureuse peur d'avoir mal deviné;
 Tremble fans craindre trop, hésite, mais aspire,
 Atten de ma bonté qu'il me plaise tout dire,
 Et fans en concevoir d'espoir trop affermy,
 N'espère qu'à demy quand je parle à demy.

ROSIDOR.

Tu parles à demy, mais un secret langage
 Qui va jusques au cœur m'en dit bien davantage,
 Et tes yeux font du tien de mauvais truchemens,
 Ou rien plus ne s'oppose à nos contentemens.

CALISTE.

Je l'avois bien préveu, que ton impatience
 Porterait ton espoir à trop de confiance,
 Que pour craindre trop peu tu devinerois mal.

ROSIDOR.

Quoy, la Reine ose encor soutenir mon rival,
 Et fans avoir horreur d'une action si noire...

CALISTE.

Elle a l'ame trop haute, & chérit trop la gloire,

Pour ne pas s'accorder aux volontez du Roy,
Qui d'un heureux Hymen récompense ta foy.

ROSIDOR.

Si nostre heureux malheur a produit ce miracle,
Qui peut à nos desirs mettre encor quelque obstacle?

CALISTE.

Tes bleffures.

ROSIDOR.

Allons, je suis déjà guéry.

CALISTE.

Ce n'est pas pour un jour que je veux un mary,
Et je ne puis souffrir que ton ardeur hazarde
Un bien que de ton Roy la prudence retarde.
Pren soin de te guérir, mais guérir tout-à-fait,
Et croy que tes desirs...

ROSIDOR.

N'auront aucun effet.

CALISTE.

N'auront aucun effet! qui te le persuade?

ROSIDOR.

Un corps peut-il guérir dont le cœur est malade?

CALISTE.

Tu m'as rendu mon change, & m'as fait quelque peur,
Mais je sçay le remède aux bleffures du cœur.

Les tiennes attendant le jour que tu souhaites
Auront pour médecins mes yeux qui les ont faites,
Je me rends désormais assiduë à te voir.

ROSIDOR.

Cependant, ma chère ame, il est de mon devoir
Que sans perdre de temps j'aie rendu en personne
D'humbles graces au Roy du bonheur qu'il nous donne.

CALISTE.

Je me charge pour toy de ce remerciement.
Toutefois qui sçauroit que pour ce compliment
Une heure hors d'icy ne pût beaucoup te nuire,
Je voudrois en ce cas moy-mesme t'y conduire,
Et j'aimerois mieux estre un peu plus tard à toy,
Que tes justes devoirs manquassent vers ton Roy.

ROSIDOR.

Mes blessures n'ont point dans leurs foibles atteintes
Surquoy ton amitié puisse fonder ses craintes.

CALISTE.

Vien donc, & puisqu'enfin nous faisons mesmes vœux,
En le remerciant parle au nom de tous deux.

SCENE IV.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE,
PYMANTE, DORISE, CLEON,
Prevost, trois Veneurs.

ALCANDRE.

Que souvent nostre esprit trompé par l'apparence
Règle ses mouvemens avec peu d'assurance !
Qu'il est peu de lumière en nos entendemens,
Et que d'incertitude en nos raisonnemens !
Qui voudra deormais se fie aux impostures
Qu'en nostre jugement forment les conjectures ;
Tu suffis pour apprendre à la Posterité
Combien la vray-semblance a peu de vérité.
Jamais jusqu'à ce jour la raison en dérouté
N'a conçu tant d'erreur avec si peu de doute,
Jamais par des soupçons si faux & si pressants
On n'a jusqu'à ce jour convaincu d'innocens.
J'en suis honteux, Clitandre, & mon ame confuse,
De trop de promptitude en soy-mesme s'accuse,
Un Roy doit se donner quand il est irrité,
Ou plus de retenuë, ou moins d'autorité.
Perds-en le souvenir, & pour moy, je te jure
Qu'à force de bien-faits j'en répare l'injure.

CLITANDRE.

Que vostre Majesté, Sire, n'estime pas
Qu'il faille m'attirer par de nouveaux appas,

L'honneur de vous servir m'apporte assez de gloire,
 Et je perdrais le mien si quelqu'un pouvoit croire
 Que mon devoir panchast au refroidissement,
 Sans le flatteur espoir d'un agrandissement.
 Vous n'avez exercé qu'une juste colére,
 On est trop criminel quand on peut vous déplaire,
 Et tout chargé de fers, ma plus forte douleur
 Ne s'en osa jamais prendre qu'à mon malheur.

FLORIDAN.

Seigneur, moy qui connoy le fond de son courage,
 Et qui n'ay jamais veu de fard en son langage,
 Je tiendrais à bon-heur que vostre Majesté
 M'acceptast pour garand de sa fidelité.

ALCANDRE.

Ne nous arrétons plus sur la reconnoissance
 Et de mon injustice, & de son innocence.
 Passons aux criminels. Toy dont la trahison
 A fait si lourdement trébucher ma raison,
 Approche scélerat. Un homme de courage
 Se met avec honneur en un tel équipage?
 Attaqué le plus fort un rival plus heureux,
 Et présumant encor cét exploit dangereux,
 A force de presens & d'infames pratiques
 D'un autre Cavalier corrompt les Domestiques,
 Prend d'un autre le nom & contrefait son feing,
 Afin qu'exécutant son perfide dessein,
 Sur un homme innocent tombent les conjectures?
 Parle, parle, confesse, & prévien les tortures.

PYMANTE.

Sire, écoutez-en donc la pure vérité.
Vostre seule faveur a fait ma lascheté,
Vous, dy-je, & cét objet dont l'amour me transporte.
L'honneur doit pouvoir tout sur les gens de ma sorte,
Mais recherchant la mort de qui vous est si cher,
Pour en avoir le fruit il me falloit cacher.
Reconnu pour l'auteur d'une telle surprise,
Le moyen d'approcher de vous, ou de Dorise ?

ALCANDRE.

Tu dois aller plus outre, & m'imputer encor
L'attentat sur mon fils comme sur Rosidor :
Car je ne touche point à Dorise outragée,
Chacun en te voyant la voit assez vengée,
Et coupable elle-mesme elle a bien mérité
L'affront qu'elle a reçu de ta témérité.

PYMANTE.

Un crime attire l'autre, & de peur d'un supplice
On tasche en étouffant ce qu'on en voit d'indice
De paroître innocent à force de forfaits.
Je ne suis criminel finon manque d'effets,
Et sans l'aspre rigueur du Sort qui me tourmente
Vous pleureriez le Prince & souffririez Pymante.
Mais què tardez-vous plus ? j'ay tout dit, punissez.

ALCANDRE.

Est-ce-là le regret de tes crimes passez ?
Ostez-le moy d'icy, je ne puis voir sans honte

Que de tant de forfaits il tient si peu de conte.
 Dites à mon Conseil, que pour le châtiment,
 J'en laisse à ses avis le libre jugement,
 Mais qu'après son Arrest je sçauray reconnoître
 L'amour que vers son Prince il aura fait paroître.

Viença toy maintenant, monstre de crüauté,
 Qui joins l'affassinat à la déloyauté,
 Détestable Aleçon, que la Reine déçuë
 Avoit n'aguère au rang de ses filles reçuë.
 Quel barbare, ou plutôt quelle peste d'Enfer
 Se rendit ton complice & te donna ce fer ?

DORISE.

L'autre jour dans ce bois trouvé par aventure,
 Sire, il donna sujet à toute l'imposture :
 Mille jaloux serpens qui me rongeoient le sein,
 Sur cette occasion formèrent mon dessein,
 Je le cachay deslors.

FLORIDAN.

Il est tout manifeste
 Que ce fer n'est enfin qu'un misérable reste
 Du malheureux düel où le triste Arimant
 Laissa son corps sans ame & Daphné sans amant.
 Mais quant à son forfait, un ver de jalousie
 Jette souvent nostre ame en telle frénésie,
 Que la raison qu'aveugle un plein emportement
 Laisse nostre conduite à son dérèglement,
 Lors tout ce qu'il produit mérite qu'on l'excuse.

ALCANDRE.

De si foibles raisons mon esprit ne s'abuse.

FLORIDAN.

Seigneur, quoy qu'il en soit, un fils qu'elle vous rend
Sous vostre bon plaisir sa défense entreprend,
Innocente, ou coupable, elle assure ma vie.

ALCANDRE.

Ma justice en ce cas la donne à ton envie,
Ta prière obtient mesme avant que demander
Ce qu'aucune raison ne pouvoit t'accorder,
Le pardon t'est acquis, relève-toy, Dorise,
Et va dire par tout, en liberté remise,
Que le Prince aujourd'huy te préserve à la fois
Des fureurs de Pymante, & des rigueurs des loix.

DORISE.

Après une bonté tellement excessive,
Puisque vostre clémence ordonne que je vive,
Permettez desormais, Sire, que mes desseins
Prennent des mouvemens plus réglez & plus fains.
Souffrez que pour pleurer mes actions brutales
Je fasse ma retraite avecque les Vestales,
Et qu'une criminelle indigne d'estre au jour
Se puisse renfermer en leur sacré séjour.

FLORIDAN.

Te bannir de la Cour après m'estre obligée,
Ce seroit trop montrer ma faveur négligée.

DORISE.

N'arrêtez point au Monde un objet odieux,
De qui chacun d'horreur détourneroit les yeux.

FLORIDAN.

Fusses-tu mille fois encor plus méprisable,
Ma faveur va te rendre assez considérable
Pour t'acquérir icy mille inclinations.
Outre l'attrait puissant de tes perfections,
Mon respect à l'amour tout le monde convie
Vers celle à qui je dois, & qui me doit la vie.
Fay-le voir, cher Clitandre, & tourne ton desir
Du costé que ton Prince a voulu te choisir,
Réüny mes faveurs t'unissant à Dorise.

CLITANDRE.

Mais par cette union mon esprit se divise,
Puisqu'il faut que je donne aux devoirs d'un époux
La moitié des penfers qui ne sont dûs qu'à vous.

FLORIDAN.

Ce partage m'oblige, & je tiens tes pensées
Vers un si beau sujet d'autant mieux adressées
Que je luy veux céder ce qui m'en appartient.

ALCANDRE.

Taisez-vous j'aperçoy nostre blessé qui vient.

SCENE V.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLEON,
CLITANDRE, ROSIDOR, CALISTE,
DORISE.

ALCANDRE.

Au comble de tes vœux, feur de ton mariage,
N'és-tu point fatisfait? Que veux-tu davantage?

ROSIDOR.

L'apprendre de vous, Sire, &, pour remercimens
Nous offrir l'un & l'autre à vos commandemens.

ALCANDRE.

Si mon commandement peut fur toy quelque chose,
Et fi ma volonté de la tienne dispose,
Embrasse un Cavalier indigne des liens
Où l'a mis aujourd'huy la trahison des fiens.
Le Prince heureusement l'a sauvé du supplice,
Et ces deux que ton bras defrobe à ma justice
Corrompus par Pymante avoient juré ta mort :
Le suborneur depuis n'a pas eu meilleur fort,

Et ce traître à présent tombé sous ma puissance,
Clitandre fait trop voir quelle est son innocence.

ROSIDOR.

Sire, vous le sçavez, le cœur me l'avoit dit,
Et si peu que j'avois près de vous de crédit
Je l'employay deslors contre vostre colère.

à Clitandre.

En moy dorenavant faites état d'un frère.

CLITANDRE *à Rosidor.*

En moy d'un serviteur dont l'amour éperdu
Ne vous conteste plus un prix qui vous est dû.

DORISE *à Caliste.*

Si le pardon du Roy me peut donner le vostre,
Si mon crime...

CALISTE.

Ah ma sœur, tu me prens pour une autre,
Si tu crois que je puisse encor m'en souvenir.

ALCANDRE.

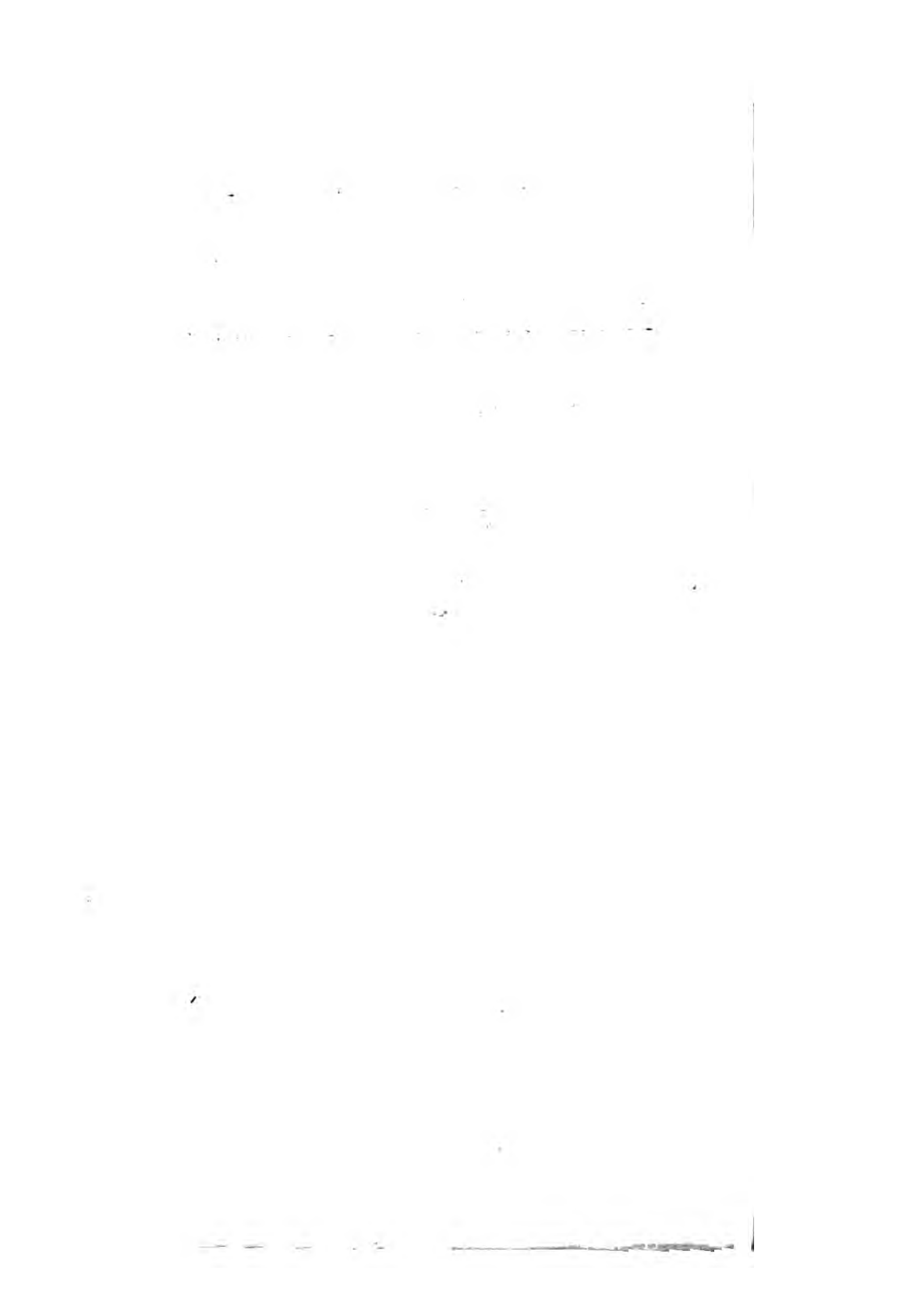
Tu ne veux plus songer qu'à ce jour à venir
Où Rosidor guéry termine un Hyménée.

Clitandre en attendant cette heureuse journée,
Taschera d'allumer en son ame des feux
Pour celle que mon fils desire, & que je veux,

A qui pour réparer sa faute criminelle
Je défens désormais de se montrer cruelle,
Et nous verrons alors cueillir en mesme jour
A deux couples d'amants les fruits de leur amour.

Fin du cinquième & dernier Acte.





LA VEFVE,

COMEDIE.

ACTEURS.

PHILISTE, amant de Clarice.

ALCIDON, amy de Philiste, & amant de Doris.

CELIDAN, amy d'Alcidon, & amoureux de Doris.

CLARICE, Vefve d'Alcandre, & Maîtresse de Philiste.

CHRYSANTE, mère de Doris.

DORIS, fœur de Philiste.

LA NOURRICE de Clarice.

GERON, Agent de Florange, amoureux de Doris.

LYCAS, Domestique de Philiste.

POLIMAS,

DORASTE, } Domestiques de Clarice.

LISTOR, }

La Scène est à Paris.



LA VEFVE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, ALCIDON.

ALCIDON.

J'en demeure d'accord, chacun a sa methode,
Mais la tienne pour moy feroit trop incommode,
Mon cœur ne pourroit pas conserver tant de feu
S'il falloit que ma bouche en témoignast si peu.
Depuis près de deux ans tu brusles pour Clarice,
Et plus ton amour croist, moins elle en a d'indice,
Il semble qu'à languir tes desirs sont contens,
Et que tu n'as pour but que de perdre ton temps.
Quel fruit espères-tu de ta persévérance
A la traiter toujours avec indifférence ?

Auprès d'elle affidu fans luy parler d'amour,
Veux-tu qu'elle commence à te faire la cour?

PHILISTE.

Non, mais à dire vray, je veux qu'elle devine.

ALCIDON.

Ton espoir qui te flate en vain se l'imagine,
Clarice avec raison prend pour stupidité
Ce ridicule effet de ta timidité.

PHILISTE.

Peut-estre, mais enfin, vois-tu qu'elle me fuye,
Qu'indifférent qu'il est, mon entretien l'ennuye,
Que je luy fois à charge, & lors que je la voy
Qu'elle use d'artifice à s'échaper de moy?
Sans te mettre en soucy quelle en fera la fuite
Appren comme l'amour doit régler sa conduite.

Aussi-tost qu'une Dame a charmé nos esprits,
Offrir nostre service au hazard d'un mépris,
Et nous abandonnant à nos brusques faillies,
Au lieu de nostre ardeur luy montrer nos folies,
Nous attirer sur l'heure un dédain éclatant,
Il n'est si mal-adroit qui n'en fist bien autant.
Il faut s'en faire aimer avant qu'on se déclare,
Notre submission à l'orgueil la prépare,
Luy dire incontinent son pouvoir souverain,
C'est mettre à sa rigueur les armes à la main.
Usons pour estre aimez d'un meilleur artifice,
Et fans luy rien offrir rendons-luy du service,

Réglons sur son humeur toutes nos actions,
Réglons tous nos desseins sur ses intentions,
Tant que par la douceur d'une longue hantise
Comme insensiblement elle se trouve prise.
C'est par là que l'on sème aux Dames des appas
Qu'elles n'évitent point, ne les prévoyant pas ;
Leur haine envers l'Amour pourroit estre un prodige,
Que le seul nom les choque, & l'effet les oblige.

ALCIDON.

Suive qui le voudra ce procédé nouveau,
Mon feu me déplairoit caché sous ce rideau.
Ne parler point d'amour ! pour moy je me défie
Des fantasques raisons de ta Philosophie,
Ce n'est pas là mon jeu. Le joly passe-temps,
D'estre auprès d'une Dame & causer du beau temps,
Luy jurer que Paris est toujours plein de fange,
Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau d'Ange,
Qu'un Cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la Comedie on dit d'assez bons Vers,
Qu'Aglante avec Philis dans un mois se marie !
Change, pauvre abusé, change de batterie,
Conte ce qui te mène, & ne t'amuse pas
A perdre innocemment tes discours & tes pas.

PHILISTE.

Je les aurois perdus auprès de ma Maitresse,
Si je n'eusse employé que la commune adresse,
Puisqu'inégal de biens & de condition
Je ne pouvois prétendre à son affection.

ALCIDON.

Mais si tu ne les perds, je le tiens à miracle,
Puisqu'ainfi ton amour rencontre un double obstacle,
Et que ton froid filence & l'inégalité
S'opposent tout enfemble à ta témérité.

PHILISTE.

Croy que de la façon dont j'ay sçeu me conduire
Mon filence n'est pas en état de me nuire :
Mille petits devoirs ont tant parlé pour moy,
Qu'il ne m'est plus permis de douter de sa foy.
Mes souspirs & les siens font un secret langage,
Par où son cœur au mien à tous momens s'engage ;
Des coups d'œil languiffants, des souûris ajustez,
Des panchemens de teste à demy concertez,
Et mille autres douceurs aux seuls amants connuës
Nous font voir chaque jour nos ames toutes nues,
Nous font de bons garands d'un feu qui chaque jour...

ALCIDON.

Tout ceia cependant fans luy parler d'amour ?

PHILISTE.

Sans luy parler d'amour.

ALCIDON.

J'estime ta science,
Mais j'aurois à l'épreuve un peu d'impatience.

PHILISTE.

Le Ciel qui nous choisit luy-mesme des partis,
A tes feux & les miens prudemment assortis,
Et comme à ces longueurs t'ayant fait indocile
Il te donne en ma sœur un naturel facile,
Ainsi pour cette Vefve il a sçeu m'enflamer
Après m'avoir donné par où m'en faire aimer.

ALCIDON.

Mais il luy faut enfin découvrir ton courage.

PHILISTE.

C'est ce qu'en ma faveur sa Nourrice ménage,
Cette Vieille subtile a mille inventions
Pour m'avancer au but de mes intentions,
Elle m'avertira du temps que je doy prendre,
Le reste une autrefois se pourra mieux apprendre,
Adieu.

ALCIDON.

La confiance avec un bon amy,
Jamais sans l'offenser ne s'exerce à demy.

PHILISTE.

Un intérêt d'amour me prescrit ces limites,
Ma Maîtresse m'attend pour faire des visites
Où je luy promis hier de luy prêter la main.

ALCIDON.

Adieu donc, cher Philiste.

PHILISTE.

Adieu jusqu'à demain.

SCENE II.

ALCIDON, LA NOURRICE.

ALCIDON *seul.*

Vit-on jamais amant de pareille imprudence
Faire avec son rival entière confidence?
Simple, appren que ta sœur n'aura jamais dequoy
Asservir sous ses loix des gens faits comme moy,
Qu'Alcidon feint pour elle, & brusle pour Clarice.
Ton Agente est à moy. N'est-il pas vray, Nourrice?

LA NOURRICE.

Tu le peux bien jurer.

ALCIDON.

Et nostre amy rival?

LA NOURRICE.

Si jamais on m'en croit son affaire ira mal.

ALCIDON.

Tu luy promets pourtant.

LA NOURRICE.

C'est par où je l'amuse,
Jusqu'à ce que l'effet luy découvre ma ruse.

ALCIDON.

Je viens de le quitter.

LA NOURRICE.

Et bien, que t'a-t'il dit?

ALCIDON.

Que tu veux employer pour luy tout ton crédit,
Et que rendant toujours quelque petit service
Il s'est fait une entrée en l'ame de Clarice.

LA NOURRICE.

Moindre qu'il ne présume. Et toy?

ALCIDON.

Je l'ay pouffé
A s'enhardir un peu plus que par le passé,
Et découvrir son mal à celle qui le cause.

LA NOURRICE.

Pourquoy?

ALCIDON.

Pour deux raisons : l'une, qu'il me propose
Ce qu'il a dans le cœur beaucoup plus librement :
L'autre, que ta Maitresse après ce compliment
Le chassera peut-estre ainsi qu'un téméraire.

LA NOURRICE.

Ne l'enhardy pas tant, j'aurois peur au contraire
Que malgré tes raisons quelque mal ne t'en prit ;
Car enfin ce rival est bien dans son esprit,

Mais non pas tellement, qu'avant que le mois passe
Nostre adresse sous-main ne le mette en disgrace.

ALCIDON.

Et lors ?

LA NOURRICE.

Je te répons de ce que tu cheris.
Cependant continuë à caresser Doris,
Que son frère éblouy par cette accorte feinte
De nos prétensions n'ait ny soupçon, ny crainte.

ALCIDON.

A m'en öüyr conter, l'amour de Celadon
N'eut jamais rien d'égal à celuy d'Alcidon,
Tu rirois trop de voir comme je la cajole.

LA NOURRICE.

Et la dupe qu'elle est croit tout sur ta parole ?

ALCIDON.

Cette jeune étourdie est si folle de moy,
Qu'elle prend chaquë mot pour article de foy,
Et son frère pipé du fard de mon langage,
Qui croit que je souspire après son mariage,
Pensant bien m'obliger m'en parle tous les jours :
Mais quand il en vient là, je sçay bien mes détours.
Tantost, veu l'amitié qui tous deux nous assemble,
J'attendray son Hymen pour estre heureux ensemble,
Tantost il faut du temps pour le consentement
D'un oncle dont j'espère un haut avancement,
Tantost je sçay trouver quelqu'autre bagatelle.

LA NOURRICE.

Séparons-nous, de peur qu'il entraist en cervelle
S'il avoit découvert un si long entretien ;
Jouë aussi bien ton jeu que je jouërâ le mien.

ALCIDON.

Nourrice, ce n'est pas ainsi qu'on se sépare.

LA NOURRICE.

Monsieur, vous me jugez d'un naturel avare.

ALCIDON.

Tu veilleras pour moy d'un soin plus diligent.

LA NOURRICE.

Ce fera donc pour vous plus que pour vostre argent.

SCENE III.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

C'est trop desavoüer une si belle flame
Qui n'a rien de honteux, rien de sujet au blasme,
Confesse-le, ma fille, Alcidon a ton cœur,
Ses rares qualitez l'en ont rendu vainqueur,
Ne vous entr'appeller que *mon ame, & ma vie,*
C'est montrer que tous deux vous n'avez qu'une envie,
Et que d'un mesme trait vos esprits sont blessez.

DORIS.

Madame, il n'en va pas ainſi que vous penſez. !
Mon frère aime Alcidon, & ſa prière expreſſe
M'oblige à luy répondre en termes de Maîtreſſe,
Je me fais comme luy ſouvent toute de feux,
Mais mon cœur ſe conſerve au point où je le veux,
Toujours libre, & qui garde une amitié ſincère
A celui que voudra me préſcrire une mère.

CHRYSANTE.

Ouy, pourveu qu'Alcidon te ſoit ainſi préſcrit.

DORIS.

Madame, pûſſiez vous lire dans mon eſprit,
Vous verriez juſqu'où va ma pure obéiſſance.

CHRYSANTE.

Ne crains pas que je veuille uſer de ma puiffance
Je croirois en produire un trop cruel effet,
Si je te ſéparois d'un amant ſi parfait.

DORIS.

Vous le connoiſſez mal, ſon ame a deux viſages,
Et ce diſſimulé n'eſt qu'un conteur à gages.
Il a beau m'accabler de proteſtations,
Je démeſle aiſément toutes ſes ficſions,
Il ne me prête rien que je ne luy r'envoye,
Nous nous entrepayons d'une meſme monnoye,
Et malgré nos diſcours, mon vertueux deſir
Attend toujours celui que vous voudrez choiſir,
Voſtre vouloir du mien abſolument diſpoſe.

CHRYSANTE.

L'épreuve en fera foy, mais parlons d'autre chose.
Nous vîmes hier au bal entre autres nouveautez
Tout plein d'honnestes gens careffer les beautez.

DORIS.

Ouy, Madame, Alindor en vouloit à Cécie,
Lyfandre à Célidée, Oronte à Rosélie.

CHRYSANTE.

En nommant celles-cy tu caches finement
Qu'un certain t'entretint assez paisiblement.

DORIS.

Ce visage inconnu qu'ou appelloit Florange ?

CHRYSANTE.

Luy-mesme.

DORIS.

Ah Dieu ! que c'est un cajoleur étrange
Ce fut paisiblement de vray qu'il m'entretint.
Soit que quelque raison en secret le retint,
Soit que son bel esprit me jugeast incapable
De luy pouvoir fournir un entretien sortable,
Il m'épargna si bien, que ses plus longs propos
A peine en plus d'une heure étoient de quatre mots.
Il me mena danfer deux fois sans me rien dire.

CHRYSANTE.

Mais en fuite?

DORIS.

La fuite est digne qu'on l'admire.
 Mon baladin müet se retranche en un coin,
 Pour faire mieux jouër la prunelle de loin :
 Après m'avoir de là long-temps considérée,
 Après m'avoir des yeux mille fois mesurée,
 Il m'aborde en tremblant avec ce compliment,
Vous m'attirez à vous ainsi que fait l'Aimant.
 (Il pensoit m'avoir dit le meilleur mot du monde)
 Entendant ce haut stile aussi-tost je seconde,
 Et répons brusquement sans beaucoup m'émouvoir,
Vous êtes donc de fer, à ce que je puis voir.
 Ce grand mot étouffa tout ce qu'il vouloit dire,
 Et pour toute réplique il se mit à sourire.
 Depuis il s'avisa de me ferrer les doigts,
 Et retrouvant un peu l'usage de la voix,
 Il prit un de mes gants. *La mode en est nouvelle,*
 (Me dit-il) *& jamais je n'en vy de si belle,*
Vous portez sur la gorge un mouchoir fort carré,
Vostre éventail me plaist d'estre ainsi bigarré,
L'amour, je vous assure, est une belle chose,
Vraiment vous aimez fort cette couleur de rose,
La ville est en hyver tout autre que les champs,
Les Charges à present n'ont que trop de marchands,
On n'en peut approcher.

CHRYSANTE.

Mais enfin que t'en semble?

DORIS.

Je n'ay jamais connu d'homme qui luy reffemble,
Ny qui melle en discours tant de diversitez.

CHRYSANTE.

Il est nouveau venu des Univerfitez,
Mais après tout fort riche, & que la mort d'un père,
Sans deux fucceffions que de plus il espere,
Comble de tant de biens, qu'il n'est fille aujourd'huy,
Qui ne luy rie au nez & n'ait deffein fur luy.

DORIS.

Auffi me contez-vous de beaux traits de vifage.

CHRYSANTE.

Et bien, avec ces traits est-il à ton usage ?

DORIS.

Je douterois plutôt si je ferois au sien.

CHRYSANTE.

Je fçay qu'affeurément il te veut force bien,
Mais il te le faudroit en fille plus accorte
Recevoir deormais un peu d'une autre forte.

DORIS.

Commandez feulement, Madame, & mon devoir
Ne négligera rien qui foit en mon pouvoir.

CHRYSANTE.

Ma fille, te voilà telle que je fouhaite.
 Pour ne te rien celer, c'est chose qui vaut faite,
 Géron, qui depuis peu fait icy tant de tours,
 Au déçeu d'un chacun a traité ces amours,
 Et puisqu'à mes defirs je te voy résoluë,
 Je veux qu'avant deux jours l'affaire soit concluë.
 Au regard d'Alcidon tu dois continüer,
 Et de ton beau semblant ne rien diminüer,
 Il faut jouër au fin contre un esprit si double.

DORIS.

Mon frère en sa faveur vous donnera du trouble.

CHRYSANTE.

Il n'est pas si mauvais que l'on n'en vienne à bout.

DORIS.

Madame, avifez-y, je vous remets le tout.

CHRYSANTE.

Rentre, voicy Géron de qui la conférence
 Doit rompre, ou nous donner une entière assurance.

SCENE IV.

CHRYSANTE, GERON.

CHRYSANTE.

Ils ie font veus enfin.

GERON.

Je l'avois déjà sçeu,

Madame, & les effets ne m'en ont point déçeu,
Du moins quant à Florange.

CHRYSANTE.

Et bien, mais, qu'est-ce encore ?
Que dit-il de ma fille ?

GERON.

Ah, Madame, il l'adore !
Il n'a point encor veu de miracles pareils,
Ses yeux à son avis font autant de Soleils,
L'enflure de son sein un double petit monde,
C'est le seul ornement de la machine ronde,
L'Amour à ses regards allume son flambeau,
Et souvent pour la voir il oste son bandeau,
Diane n'eut jamais une si belle taille,
Auprès d'elle Vénus ne feroit rien qui vaille,
Ce ne font rien que Lys & Rosés que son teint,
Enfin de ses beautés il est si fort atteint...

CHRYSANTE.

Atteint ! ah mon amy, tant de badinerie
Ne témoigne que trop qu'il en fait raillerie.

GERON.

Madame, je vous jure, il pèche innocemment,
Et s'il sçavoit mieux dire, il diroit autrement,
C'est un homme tout neuf, que voulez vous qu'il face ?
Il dit ce qu'il a lû. Daignez juger, de grace,
Plus favorablement de son intention,
Et pour mieux vous montrer où va sa passion,

Vous sçavez les deux points (mais aussi, je vous prie,
Vous ne luy direz pas cette supercherie.)...

CHRYSANTE.

Non, non.

GERON.

Vous sçavez donc les deux difficultez
Qui jusqu'à maintenant vous tiennent arrêtez ?

CHRYSANTE.

Il veut son avantage, & nous cherchons le nostre.

GERON.

*Va Geron (m'a t'il dit), & pour l'une & pour l'autre,
Si par dextérité tu n'en peux rien tirer,
Accorde tout plutôt que de plus différer,
Doris est à mes yeux de tant d'attraits pourveuë,
Qu'il faut bien qu'il m'en coûte un peu pour l'avoir veuë.
Mais qu'en dit vostre fille ?*

CHRYSANTE.

Elle suivra mon choix,
Et montre une ame prestee à recevoir mes loix,
Non qu'elle en fasse état plus que de bonne sorte,
Il suffit qu'elle voit ce que le bien apporte,
Et qu'elle s'accommode aux solides raisons
Qui forment à present les meilleures maisons.

GERON.

A ce conte c'est fait, quand vous plaist-il qu'il vienne
Dégager ma parole, & vous donner la sienne ?

CHRYSANTE.

Deux jours me suffiront, ménagez dextrement
Pour disposer mon fils à son contentement.
Durant ce peu de temps, si son ardeur le presse,
Il peut hors du logis rencontrer sa Maitresse,
Assez d'occasions s'offrent aux amoureux.

GERON.

Madame, que d'un mot je vay le rendre heureux!

SCENE V.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

Le bonheur aujourd'huy conduisoit vos visites,
Et sembloit rendre hommage à vos rares mérites,
Vous avez rencontré tout ce que vous cherchiez.

CLARICE.

Ouy, mais n'estimez pas qu'ainfi vous m'empeschiez
De vous dire, à present que nous faisons retraite,
Combien de chez Daphnis je fors mal fatifaitte.

PHILISTE.

Madame, toutefois elle a fait son pouvoir,
Du moins en apparence, à vous bien recevoir.

CLARICE.

Ne pensez pas auffi que je me plaigne d'elle.

PHILISTE.

Sa compagnie étoit, ce me femble, assez belle.

CLARICE.

Que trop belle à mon gouft, & que je penfe, au tien.
Deux filles poffedoient feules ton entretien,
Et leur orgueil enflé par cette préférence
De ce qu'elles valoient tiroit pleine affurance.

PHILISTE.

Ce reproche obligeant me laiffe tout furpris,
Avec tant de beautez & tant de bons esprits
Je ne valus jamais qu'on me trouvaft à dire.

CLARICE.

Avec ces bons esprits je n'étois qu'en martyre,
Leur discours m'affaffine, & n'a qu'un certain jeu,
Qui m'étourdit beaucoup, & qui me plaift fort peu.

PHILISTE.

Celuy que nous tenions me plaifoit à merveilles.

CLARICE.

Tes yeux s'y plaifoient bien autant que tes oreilles.

PHILISTE.

Je ne le puis nier, puisqu'en parlant de vous
Sur les vofres mes yeux fe portoient à tous coups,

Et s'en alloient caercher sur un si beau vifage
Mille & mille raisons d'un éternel hommage.

CLARICE.

O la subtile ruse, & l'excellent détour !
Sans doute une des deux te donne de l'amour,
Mais tu le veux cacher.

PHILISTE.

Que dites-vous, Madame ?
Un de ces deux objets captiveroit mon ame !
Jugez-en mieux de grace, & croyez que mon cœur
Choisiroit pour se rendre un plus puissant vainqueur.

CLARICE.

Tu tranches du fascheux, Bélinde & Chryfolite
Manquent donc à ton gré d'attraits, & de mérite,
Elles dont les beautez captivent mille amants ?

PHILISTE.

Tout autre trouveroit leurs vifages charmants,
Et j'en ferois état, si le Ciel m'eust fait naître
D'un malheur assez grand pour ne vous pas connoître,
Mais l'honneur de vous voir que vous me permettez
Fait que je n'y remarque aucunes raretez,
Et plein de vostre idée il ne m'est pas possible,
Ny d'admirer ailleurs, ny d'estre ailleurs sensible.

CLARICE.

On ne m'éblouit pas à force de flater.
Revenons au propos que tu veux éviter,

Je veux ſçavoir des deux laquelle eſt ta Maitreſſe.
Ne diſſimule plus, Philiſte, & me confeſſe...

PHILISTE.

Que Chryſolite & l'autre, égales toutes deux,
N'ont rien d'aſſez puiffant pour attirer mes vœux.
Si bleſſé des regards de quelque beau viſage
Mon cœur de ſa franchise avoit perdu l'uſage...

CLARICE.

Tu ſerois aſſez fin pour bien cacher ton jeu.

PHILISTE.

C'eſt ce qui ne ſe peut. L'Amour eſt tout de feu,
Il éclaire en bruſlant, & ſe trahit ſoy-meſme,
Un eſprit amoureux abſent de ce qu'il aime
Par ſa mauvaiſe humeur fait trop voir ce qu'il eſt.
Toujours morne, reſveur, triſte, tout luy déplaiſt.
A tout autre propos qu'à celui de ſa flame,
Le ſilence à la bouche, & le chagrin en l'ame,
Son œil ſemble à regret nous donner ſes regards,
Et les jette à la fois ſouvent de toutes parts,
Qu'ainſi ſa fonction confuſe ou mal guidée
Se ramène en ſoy-meſme & ne voit qu'une idée.
Mais auprès de l'objet qui poſſède ſon cœur,
Ses eſprits ranimez reprennent leur vigueur,
Gay, complaiſant, actif...

CLARICE.

Enfin que veux-tu dire?

PHILISTE.

Que par ces actions que je viens de décrire
Vous de qui j'ay l'honneur chaque jour d'approcher,
Jugiez pour quel objet l'Amour m'a sçeu toucher.

CLARICE.

Pour faire un jugement d'une telle importance
Il faudroit plus de temps. Adieu, la nuit s'avance,
Te verra-t'on demain ?

PHILISTE.

Madame, en doutez-vous ?
Jamais commandemens ne me furent si doux.
Loin de vous, je n'ay rien qu'avec plaisir je voye,
Tout me devient fascheux, tout s'oppose à ma joye,
Un chagrin invincible accable tous mes sens.

CLARICE.

Si, comme tu le dis, dans le cœur des absens
C'est l'amour qui fait naistre une telle tristesse,
Ce compliment n'est bon qu'auprès d'une Maîtresse.

PHILISTE.

Souffrez-le d'un respect qui produit chaque jour,
Pour un sujet si haut les effets de l'amour.

SCENE VI.

CLARICE.

Las ! il m'en dit assez, si je l'osois entendre,
Et ses desirs aux miens se font assez comprendre,

Mais pour nous déclarer une si belle ardeur,
L'un est müet de crainte, & l'autre de pudeur.
Que mon rang me déplaist ! que mon trop de fortune,
Au lieu de m'obliger, me choque & m'importune
Egale à mon Philiste, il m'offriroit ses vœux,
Je m'entendrois nommer le sujet de ses feux,
Et ses discours pourroient forcer ma modestie
A l'asseurer bien-toist de nostre sympathie ;
Mais le peu de rapport de nos conditions
Oste le nom d'amour à ses submissions,
Et sous l'injuste loy de cette retenuë
Le remède me manque & mon mal continuë :
Il me fert en esclave, & non pas en amant,
Tant son respect s'oppose à mon contentement.
Ah, que ne devient-il un peu plus téméraire !
Que ne s'expose-t'il au hazard de me plaire !
Amour, gagne à la fin ce respect ennuyeux,
Et ren-le moins timide, ou l'oste de mes yeux.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE.

Secrets Tyrans de ma pensée,
Respect, amour, de qui les loix
D'un juste & fascheux contrepoids
La tiennent toujours balancée ;
Que vos mouvemens opposez,
Vos traits l'un par l'autre brisez,
Sont puissants à s'entre-détruire !
Que l'un m'offre d'espoir ! que l'autre a de rigueur
Et tandis que tous deux taschent à me séduire,
Que leur combat est rude au milieu de mon cœu

Moy-mesme je fais mon supplice
A force de leur obéir ;
Mais le moyen de les haïr ?
Ils viennent tous deux de Clarice.
Ils m'en entretiennent tous deux,
Et forment ma crainte & mes vœux
Pour ce bel œil qui les fait naître,
Et de deux flots divers mon esprit agité,
Plein de glace, & d'un feu qui n'oseroit paroître
Blasme sa retenue, & sa témérité.

Mon ame dans cét esclavage
Fait des vœux qu'elle n'ose offrir ;
J'aime seulement pour souffrir,
J'ay trop, & trop peu de courage :
Je voy bien que je suis aimé,
Et que l'objet qui m'a charmé
Vit en de pareilles contraintes,
Mon silence à ses feux fait tant de trahison,
Qu'impertinent captif de mes frivoles craintes
Pour accroistre son mal je fuy ma guérison.

Elle brusle, & par quelque signe
Que son cœur s'explique avec moy,
Je doute de ce que je voy,
Parce que je m'en trouve indigne.
Espoir, Adieu, c'est trop flaté,
Ne croy pas que cette beauté
Daigne avoüer de telles flames,
Et dans le juste soin qu'elle a de les cacher,
Voy que si mesme ardeur embrase nos deux ames,
Sa bouche à son esprit n'ose le reprocher.

Pauvre amant, voy par son silence
Qu'elle t'en commande un égal,
Et que le récit de ton mal
Te convaincroit d'une insolence.
Quel fantasque raisonnement,
Et qu'au milieu de mon tourment
Je deviens subtil à ma peine !

Pourquoy m'imaginer qu'un discours amoureux
Par un contraire effet change l'amour en haine,
Et malgré mon bon-heur me rendre malheureux ?

Mais j'aperçoy Clarice. O Dieux, si cette belle
Parloit autant de moy que je m'entretiens d'elle !
Du moins si sa Nourrice a soin de nos amours,
C'est de moy qu'à present doit estre leur discours.
Une humeur curieuse avec chaleur m'emporte
A me couler sans bruit derrière cette porte,
Pour écouter de là sans en estre apperçeu
En quoy mon fol espoir me peut avoir déçeu.
Allons ; souvent l'Amour ne veut qu'une bonne heure,
Jamais l'occasion ne s'offrira meilleure,
Et peut-estre qu'enfin nous en pourrons tirer
Celle que nous cherchons pour mieux nous déclarer.

SCENE II.

CLARICE, LA NOURRICE.

CLARICE.

Tu me veux détourner d'une seconde flame,
Dont je ne pense pas qu'autre que toy me blasme.
Estre vefve à mon âge, & toujours déplorer
La perte d'un mary que je puis réparer !
Refuser d'un Amant ce doux nom de Maitresse !
N'avoir que des mépris pour les vœux qu'il m'adresse !

Le voir toûjours languir deffous ma dure loy!
 Cette vertu, Nourrice, est trop haute pour moy.

LA NOURRICE.

Madame, mon avis au vostre ne refiste
 Qu'alors que vostre ardeur se porte vers Philiste.
 Aimez, aimez quelqu'un, mais comme à l'autre fois,
 Qu'un lien digne de vous arrête vostre choix.

CLARICE.

Brise-là ce discours dont mon amour s'irrite,
 Philiste n'en voit point qui le passe en mérite.

LA NOURRICE.

Je ne remarque en luy rien que de fort commun,
 Sinon que plus qu'un autre il se rend importun.

CLARICE.

Que ton aveuglement en ce point est extrême,
 Et que tu connois mal, & Philiste, & moy-mesme,
 Si tu crois que l'excès de sa civilité
 Passe jamais chez moy pour importunité!

LA NOURRICE.

Ce cajoleur rusé qui toûjours vous assiége
 A tant fait qu'à la fin vous tombez dans son piège.

CLARICE.

Ce Cavalier parfait de qui je tiens le cœur
 A tant fait que du mien il s'est rendu vainqueur.

LA NOURRICE.

Il aime vostre bien, & non vostre personne.

CLARICE.

Son vertueux amour l'un & l'autre luy donne,
Ce m'est trop d'heur encor, dans le peu que je vaux,
Qu'un peu de bien que j'ay supplée à mes defauts.

LA NOURRICE.

La mémoire d'Alcandre & le rang qu'il vous laisse
Voudroient un successeur de plus haute noblesse.

CLARICE.

S'il précéda Philiste en vaines Dignitez,
Philiste le devance en rares qualitez.
Il est né Gentilhomme, & sa vertu répare
Tout ce dont la Fortune envers luy fut avare,
Nous avons elle & moy trop dequoy l'agrandir.

LA NOURRICE.

Si vous pouviez, Madame, un peu vous refroidir,
Pour le considérer avec indifférence,
Sans prendre pour mérite une fausse apparence,
La raison feroit voir à vos yeux insensé
Que Philiste n'est pas tout ce que vous pensez.
Croyez-m'en plus que vous, j'ay vieilly dans le Monde,
J'ay de l'expérience, & c'est où je me fonde.
Eloignez quelque temps ce dangereux charmeur,
Faites en son absence essay d'une autre humeur,

Pratiquez-en quelqu'autre, & defintéressée
 Comparez luy l'objet dont vous êtes blessée,
 Comparez-en l'esprit, la façon, l'entretien,
 Et lors vous trouverez qu'un autre le vaut bien.

CLARICE.

Exercer contre moy de si noirs artifices !
 Donner à mon amour de si cruels supplices !
 Trahir tous mes desirs ! éteindre un feu si beau !
 Qu'on m'enferme plutôt toute vive au tombeau.
 Fay venir cet Amant : deuffay-je la première
 Luy faire de mon cœur une ouverture entière,
 Je ne permettray point qu'il forte d'avec moy
 Sans avoir l'un à l'autre engagé nostre foy.

LA NOURRICE.

Ne précipitez point ce que le temps ménage,
 Vous pourrez à loisir éprouver son courage.

CLARICE.

Ne m'importune plus de tes conseils maudits,
 Et fans me repliquer fay ce que je te dis.

SCENE III.

PHILISTE, LA NOURRICE.

PHILISTE.

Je te feray cracher cette langue traîtresse.
 Est-ce ainsi qu'on me sert auprès de ma Maitresse,
 Détestable forcière ?

LA NOURRICE.

Et bien, quoy? qu'ay-je fait?

PHILISTE.

Et tu doutes encor si j'ay veu ton forfait?

LA NOURRICE.

Quel forfait?

PHILISTE.

Peut-on voir lascheté plus hardie?
Joindre encor l'impudence à tant de perfidie!

LA NOURRICE.

Tenir ce qu'on promet est-ce une trahison?

PHILISTE.

Est-ce ainsi qu'on le tient?

LA NOURRICE.

Parlons avec raison,
Que t'avois-je promis?

PHILISTE.

Que de tout ton possible
Tu rendrais ta Maîtresse à mes desirs sensible,
Et la disposerois à recevoir mes vœux.

LA NOURRICE.

Et ne la vois-tu pas au point où tu la veux?

PHILISTE.

Malgré toy mon bonheur à ce point l'a réduite.

LA NOURRICE.

Mais tu dois ce bonheur à ma sage conduite,
 Jeune & simple Novice en matière d'amour,
 Qui ne sçauois comprendre encor un si bon tour.
 Flater de nos discours les passions des Dames,
 C'est aider laschement à leurs naissantes flames,
 C'est traiter lourdement un délicat effet,
 C'est n'y sçavoir enfin que ce que chacun sçait.
 Moy qui de ce métier ay la haute science,
 Et qui pour te servir brusle d'impatience,
 Par un chemin plus court qu'un propos complaisant
 J'ay sçeu croistre sa flame en la contredisant,
 J'ay sçeu faire éclater, mais avec violence,
 Un amour étouffé sous un honteux silence,
 Et n'ay pas tant choqué que piqué ses desirs,
 Dont la soif irritée avance tes plaisirs.

PHILISTE.

A croire ton babil, la ruse est merveilleuse,
 Mais l'épreuve à mon goust en est fort périlleuse.

LA NOURRICE.

Jamais il ne s'est veu de tours plus asseurez.
 La Raïson & l'Amour sont ennemis jurez,
 Et lors que ce dernier dans un esprit commande
 Il ne peut endurer que l'autre le gourmande,

Plus la raison l'attaque, & plus il se roidit,
Plus elle l'intimide, & plus il s'enhardit.
Je le dy fans besoin, vos yeux & vos oreilles
Sont de trop bons témoins de toutes ces merveilles,
Vous-mesme avez tout veu, que voulez-vous de plus ?
Entrez, on vous attend, ces discours superflus
Reculent vostre bien & font languir Clarice.
Allez, allez cueillir les fruits de mon service,
Usez bien de vostre heur, & de l'occasion.

PHILISTE.

Soit une vérité, soit une illusion,
Que ton esprit adroit employe à ta défense
Le mien de tes discours plus outre ne s'offense,
Et j'en estimeray mon bonheur plus parfait,
Si d'un mauvais dessein je tire un bon effet.

LA NOURRICE.

Que de propos perdus ! voyez l'impatiente
Qui ne peut plus souffrir une si longue attente.

SCENE IV.

CLARICE, PHILISTE,
LA NOURRICE.

CLARICE.

Paresseux, qui tardez si long-temps à venir,
Devinez la façon dont je veux vous punir.

PHILISTE.

M'interdiriez-vous bien l'honneur de vostre veuë?

CLARICE.

Vraiment vous me jugez de sens fort dépourveuë ;
Vous bannir de mes yeux ! une si dure loy
Feroit trop retomber le châtiment sur moy,
Et je n'ay pas failly pour me punir moy-mesme.

PHILISTE.

L'absence ne fait mal que de ceux que l'on aime.

CLARICE.

Aussi que sçavez-vous si vos perfections
Ne vous ont rien acquis sur mes affections?

PHILISTE.

Madame, excusez-moy, je sçay mieux reconnoistre
Mes defauts, & le peu que le Ciel m'a fait naistre.

CLARICE.

N'oublierez-vous jamais ces termes ravalez,
Pour vous prifer de bouche autant que vous valez ?
Seriez-vous bien content qu'on crût ce que vous dites ?
Demeurez avec moy d'accord de vos mérites,
Laissez-moy me flater de cette vanité
Que j'ay quelque pouvoir sur vostre liberté,
Et qu'une humeur si froide, à toute autre invincible,
Ne perd qu'auprès de moy le titre d'insensible.
Une si douce erreur tasche à s'autoriser,
Quel plaisir prenez-vous à m'en defabufer ?

PHILISTE.

Ce n'est point une erreur, pardonnez-moy, Madame,
Ce font les mouvemens les plus fains de mon ame.
Il est vray, je vous aime, & mes feux indiscrets
Se donnent leur supplice en demeurant secrets,
Je reçois sans contrainte une ardeur téméraire,
Mais si j'ose brusler, je sçais aussi me taire,
Et près de vostre objet mon unique vainqueur
Je puis tout sur ma langue, & rien dessus mon cœur.
En vain j'avois appris que la seule espérance
Entretenoit l'amour dans la persévérance,
J'aime sans espérer, & mon cœur enflamé
A pour but de vous plaire & non pas d'estre aimé.
L'amour devient servile alors qu'il se dispense
A n'allumer ses feux que pour la récompense,
Ma flame est toute pure, & sans rien présumer,
Je ne cherche en aimant que le seul bien d'aimer.

CLARICE.

Et celuy d'estre aimé sans que tu le prétendes
Préviendra tes desirs & tes justes demandes.
Ne déguifons plus rien, cher Philiste, il est temps
Qu'un aveu mutüel rende nos vœux contens.
Donnons-leur, je te prie, une entière assurance,
Vengeons-nous à loisir de nostre indifférence,
Vengeons-nous à loisir de toutes ces langueurs
Où la fausse couleur avoit réduit nos cœurs.

PHILISTE.

Vous me joüez, Madame, & cette accorte feinte
Ne donne à mon amour qu'une railleuse atteinte.

CLARICE.

Quelle façon étrange! en me voyant brusler
Tu t'obstines encor à le dissimuler,
Tu veux qu'encor un coup je me donne la honte
De te dire à quel point l'Amour pour toy me dompte.
Tu le vois cependant avec pleine clarté,
Et veux douter encor de cette verité?

PHILISTE.

Ouy, j'en doute, & l'excès du bon-heur qui m'accable
Me surprend, me confond, me paroist incroyable.
Madame, est-il possible, & me puis-je asseurer
D'un bien à quoy mes vœux n'oferoient aspirer?

CLARICE.

Cesse de me tuër par cette défiance.
Qui pourroit des Mortels troubler nostre alliance?
Quelqu'un a-t'il à voir dessus mes actions,
Dont j'aye à prendre l'ordre en mes affections?
Vefve, & qui ne doy plus de respect à perfonne,
Ne puis-je disposer de ce que je te donne?

PHILISTE.

N'ayant jamais été digne d'un tel honneur,
J'ay de la peine encor à croire mon bon-heur.

CLARICE.

Pour t'obliger enfin à changer de langage,
Si ma foy ne suffit que je te donne en gage

Un bracelet exprès tiffu de mes cheveux
T'attend pour enchaîfner, & ton bras, & tes vœux.
Vien le querir, & prendre avec moy la journée
Qui termine bien-toft noftre heureux Hyménée.

PHILISTE.

C'est dont vos feuls avis fe doivent confulter,
Trop heureux, quant à moy, de les exécuter.

LA NOURRICE *feule.*

Vous contez fans voftre hofte, & vous pourrez apprendre
Que ce n'est pas fans moy que ce jour fe doit prendre ;
De vos prétentions Alcidon averty
Vous fera, s'il m'en croit, un dangereux party.
Je luy vay bien donner de plus feures adreffes
Que d'amufer Doris par de fauffes careffes ;
Auffi bien (m'a-t'on dit) à beau jeu, beau retour,
Au lieu de la duper avec ce feint amour,
Elle-mefme le dupe, &, luy rendant fon change
Luy promet un amour qu'elle garde à Florange :
Ainsi de tous coftez primé par un rival,
Ses affaires fans moy fe porteroient ort mal.

SCENE V.

ALCIDON, DORIS.

ALCIDON.

Adieu, mon cher foucy, fois eure que mon ame
Jusqu'au dernier fouspir confervera fa flame.

DORIS.

Alcidon, cét Adieu me prend au dépourveu,
 Tu ne fais que d'entrer, à peine t'ay-je veu,
 C'est m'envier trop tost le bien de ta presence ;
 De grace, oblige-moy d'un peu de complaisance,
 Et puisque je te tiens, souffre qu'avec loisir
 Je puisse m'en donner un peu plus de plaisir.

ALCIDON.

Je t'explique si mal le feu qui me confume,
 Qu'il me force à rougir d'autant plus qu'il s'allume,
 Mon discours s'en confond, j'en demeure interdit,
 Ce que je ne puis dire est plus que je n'ay dit,
 J'en hay les vains efforts de ma langue grossière,
 Qui manquent de justesse en si belle matière,
 Et ne répondant point aux mouvemens du cœur,
 Te découvrent si peu le fond de ma langueur.
 Doris, si tu pouvois lire dans ma pensée,
 Et voir jusqu'au milieu de mon ame blessée,
 Tu verrois un brasier bien autre, & bien plus grand,
 Qu'en ces foibles devoirs que ma bouche te rend.

DORIS.

Si tu pouvois aussi pénétrer mon courage,
 Et voir jusqu'à quel point ma passion m'engage,
 Ce que dans mes discours tu prens pour des ardeurs
 Ne te sembleroit plus que de tristes froideurs.
 Ton amour & le mien ont faite de paroles,
 Par un malheur égal ainsi tu me consoles,
 Et de mille defauts me sentant accabler
 Ce m'est trop d'heur qu'un d'eux me fait te ressembler.

ALCIDON.

Mais quelque ressemblance entre nous qui surviene,
Ta passion n'a rien qui ressemble à la mienne,
Et tu ne m'aimes pas de la même façon.

DORIS.

Si tu m'aimes encor, quitte un si faux soupçon,
Tu douterois à tort d'une chose trop claire,
L'épreuve fera foy comme j'aime à te plaire.
Je meurs d'impatience attendant l'heureux jour
Qui te montre quel est envers toy mon amour,
Ma mère en ma faveur brûle de même envie.

ALCIDON.

Hélas! ma volonté sous un autre asservie,
Dont je ne puis encor à mon gré disposer,
Fait que d'un tel bon-heur je ne saurois user.
Je dépens d'un vieil oncle, & s'il ne m'autorise,
Je ne te fais qu'en vain le don de ma franchise.
Tu sçais que tout son bien ne regarde que moy,
Et qu'attendant sa mort je vy dessous sa loy.
Mais nous le gagnerons, & mon humeur accorte
Sçait comme il faut avoir les hommes de sa forte.
Un peu de temps fait tout.

DORIS.

Ne précipite rien,
Je connoy ce qu'au Monde aujourd'huy vaut le bien,
Conserve ce vieillard, pourquoy te mettre en peine
A force de m'aimer de t'acquérir sa haine?

Ce qui te plaist m'agrée, & ce retardement,
Parce qu'il vient de toy, m'oblige infiniment.

ALCIDON.

De moy! c'est offenser une pure innocence,
Si l'effet de mes vœux n'est pas en ma puissance.
Leur obstacle me gese autant ou plus que toy.

DORIS.

C'est prendre mal mon sens, je sçay quelle est ta foy.

ALCIDON.

En veux-tu par écrit une entière assurance?

DORIS.

Elle m'asseure assez de ta persévérance,
Et je luy ferois tort d'en recevoir d'ailleurs
Une preuve plus ample, ou des garands meilleurs.

ALCIDON.

Je l'apporte demain pour mieux faire connoistre...

DORIS.

J'en croy si fortement ce que j'en voy paroistre,
Que c'est perdre du temps que de plus en parler.
Adieu, va desormais où tu voulois aller,
Si pour te retenir j'ay trop peu de mérite,
Souvien-toy pour le moins que c'est moy qui te quitte.

ALCIDON.

Ce brusque Adieu m'étonne, & je n'entens pas bien...

SCENE VI.

LA NOURRICE, ALCIDON.

LA NOURRICE.

Je te prens au fortir d'un plaifant entretien.

ALCIDON.

Plaifant de verité, veu que mon artifice
Luy raconte les vœux que j'envoye à Clarice,
Et de tous mes fouspirs qui fe portent plus loin,
Elle fe croit l'objet, & n'en eft que témoin.

LA NOURRICE.

Ainfi ton eu fe jouë?

ALCIDON.

Ainfi quand je fouspire,
Je la prens pour une autre, & luy dis mon martyre,
Et fa réponfe au point que je puis fouhaïter
Dans cette illufion a droit de me flater.

LA NOURRICE.

Elle t'aime?

ALCIDON.

Et de plus, un discours équivoque
Luy fait aifément croire un amour reciproque.
Elle fe penfe belle, & cette vanité
L'affeure imprudemment de ma captivité,

Et comme si j'étois des amants ordinaires,
 Elle prend sur mon cœur des droits imaginaires,
 Cependant que le sien sent tout ce que je feins,
 Et vit dans les langueurs dont à faux je me plains.

LA NOURRICE.

Je te répons que non ; si tu n'y mets remède,
 Avant qu'il soit trois jours Florange la possède.

ALCIDON.

Et qui t'en a tant dit ?

LA NOURRICE.

Géron m'a tout conté,
 C'est luy qui sourdement a conduit ce Traité.

ALCIDON.

C'est ce qu'en mots obscurs son Adieu vouloit dire,
 Elle a crû me braver, mais je n'en fais que rire,
 Et comme j'étois las de me contraindre tant,
 La coquette qu'elle est m'oblige en me quittant.
 Ne m'apprendras-tu point ce que fait ta Maitresse ?

LA NOURRICE.

Elle met ton Agente au bout de sa finesse,
 Philiste assurement tient son esprit charmé,
 Je n'aurois jamais crû qu'elle l'eust tant aimé.

ALCIDON.

C'est à faire à du temps.

LA NOURRICE.

Quitte cette espérance,
Ils ont pris l'un de l'autre une entière assurance,
Jusqu'à s'entredonner la parole & la foy.

ALCIDON.

Que tu demeures froide en te moquant de moy ?

LA NOURRICE.

Il n'est rien de si vray, ce n'est point raillerie.

ALCIDON.

C'est donc fait d'Alcidon; Nourrice, je te prie...

LA NOURRICE.

Rien ne fert de prier, mon esprit épuisé
Pour divertir ce coup n'est point assez rusé.
Je n'en sçay qu'un moyen, mais je ne l'ose dire.

ALCIDON.

Dépesche, ta longueur m'est un second martyre.

LA NOURRICE.

Clarice tous les soirs revant à ses amours
Seule dans son jardin fait trois ou quatre tours.

ALCIDON.

Et qu'a cela de propre à reculer ma perte ?

LA NOURRICE.

Je te puis en tenir la fausse porte ouverte.
Aurois-tu du courage assez pour l'enlever ?

ALCIDON.

Ouy, mais il aut retraite apres où me fauver,
Et je n'ay point d'amy si peu jaloux de gloire,
Que d'estre partisan d'une action si noire.
Si j'avois un prétexte, alors je ne dy pas
Que quelqu'un abusé n'accompagnaft mes pas.

LA NOURRICE.

On te vole Doris, & ta feinte colére
Manqueroit de prétexte à quereller son frère!
Fais-en sonner par tout un faux ressentiment,
Tu verras trop d'amis s'offrir aveuglément,
Se prendre à ces dehors, & fans voir dans ton ame,
Vouloir venger l'affront qu'aura receu ta flame.
Sers-toy de leur erreur, & dupe-les si bien....

ALCIDON.

Ce prétexte est si beau que je ne crains plus rien.

LA NOURRICE.

Pour oster tout soupçon de nostre intelligence
Ne faisons plus ensemble aucune conférence,
Et vien quand tu pourras, je t'attens dès demain...

ALCIDON.

Adieu, je tiens le coup, autant vaut, dans ma main.

Fin du second Aste.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CELIDAN, ALCIDON.

CELIDAN.

Ce n'est pas que j'excuse, ou la sœur, ou le frère,
Dont l'infidélité fait naître ta colère ;
Mais à ne point mentir, ton dessein, à l'abord
N'a gagné mon esprit qu'avec un peu d'effort.
Lors que tu m'as parlé d'enlever sa Maîtresse,
L'honneur a quelque temps combattu ma promesse,
Ce mot d'enlèvement me faisoit de l'horreur,
Mes sens embarrassés dans cette vaine erreur
N'avoient plus la raison de leur intelligence,
En plaignant ton malheur je blasmois ta vengeance,
Et l'ombre d'un forfait amusant ma pitié
Retardoit les effets deus à nostre amitié.
Pardonne un vain scrupule à mon amé inquiète,
Pren mon bras pour second, mon Chateau pour retraite,
Le déloyal Philiste en te volant ton bien
N'a que trop mérité qu'on le prive du sien,
Après son action la tienne est légitime,
Et 'on venge sans honte un crime par un crime.

ALCIDON.

Tu vois comme il me trompe, & me promet sa sœur
 Pour en faire sous main Florange possesseur,
 Ah Ciel! fut-il jamais un si noir artifice?
 Il luy fait recevoir mes offres de service,
 Cette belle m'accepte, & fier de son aveu
 Je me vante par tout du bon-heur de mon feu :
 Cependant il me l'oste, & par cette pratique,
 Plus mon amour est sçeu, plus ma honte est publique.

CELIDAN.

Après sa trahison voy ma fidélité,
 Il t'enlève un objet que je t'avois quitté.
 Ta Doris fut toujours la Reine de mon ame,
 J'ay toujours eu pour elle une secrète flame,
 Sans jamais témoigner que j'en étois épris,
 Tant que tes feux ont pû te promettre ce prix.
 Mais je te l'ay quittée, & non pas à Florange,
 Quand je t'auray vengé, contre lui je me venge,
 Et je luy fais sçavoir que jusqu'à mon trépas
 Tout autre qu'Alcidon ne l'emportera pas.

ALCIDON.

Pour moy donc à ce point ta contrainte est venuë!
 Que je te veux du mal de cette retenuë!
 Est-ce ainsi qu'entre amis on vit à cœur ouvert ?

CELIDAN.

Mon feu qui t'offensoit est demeuré couvert,
 Et si cette beauté malgré moy l'a fait naistre,
 J'ay sçeu pour ton respect l'empescher de paroistre.

ALCIDON.

Helas ! tu m'as perdu me voulant obliger
Nostre vieille amitié m'en eust fait dégager
Je souffre maintenant la honte de sa perte,
Et j'aurois eu l'honneur de te l'avoir offerte,
De te l'avoir cédée, & réduit mes desirs
Au glorieux dessein d'avancer tes plaisirs.
Faites, Dieux tous-puissants, que Philiste se change,
Et l'inspirant bien-tost de rompre avec Florange,
Donnez-moy le moyen de montrer qu'à mon tour
Je sçay pour un amy contraindre mon amour.

CELIDAN.

Tes fouhairs arrivez, nous t'en verrions dédire,
Doris sur ton esprit reprendroit son empire,
Nous donnons aisément ce qui n'est plus à nous.

ALCIDON.

Si j'y manquois, grands Dieux, je vous conjure tous
D'armer contre Alcidon vos dextres vengereffes.

CELIDAN.

Un amy tel que toy m'est plus que cent Maitresses,
Il n'y va pas de tant, résolvons seulement
Du jour & des moyens de cét enlèvement.

ALCIDON.

Mon secret n'a besoin que de ton assistance.
Je n'ay point lieu de craindre aucune resistance,

La beauté dont mon traistre adore les attraits
 Chaque soir au jardin va prendre un peu de frais,
 J'en ay sçeu de luy-mefme ouvrir la fausse porte
 Etant feule, & de nuit, le moindre effort l'emporte.
 Allons-y dès ce soir, le plûtoft vaut le mieux,
 Et fur tout déguifez desrobons à fes yeux
 Et de nous, & du coup l'entière connoiffance.

CELIDAN.

Si Clarice une fois est en nostre puiffance,
 Croy que c'est un bon gage à moyenner l'accord,
 Et rendre en le faifant ton party le plus fort.
 Mais pour la feureté d'une telle furprife,
 Auffi-toft que chez-moy nous pourrons l'avoir mife,
 Retournons fur nos pas, & foudain effaçons
 Ce que pourroit l'abfence engendrer de foupçons.

ALCIDON.

Ton falutaire avis est la mefme prudence,
 Et déjà je prépare une froide impudence
 A m'informer demain avec étonnement
 De l'heure & de l'auteur de cét enlèvement.

CELIDAN.

Adieu, j'y vay mettre ordre.

ALCIDON.

Estime qu'en revanche
 Je n'ay goutte de fang que pour toy je n'épanche

SCENE II.

ALCIDON.

Bons Dieux ! que d'innocence & de simplicité !
Ou pour la mieux nommer, que de stupidité,
Dont le manque de sens se cache & se déguise
Sous le front spécieux d'une sottise franchise !
Que Célidan est bon ! que j'aime sa candeur !
Et que son peu d'adresse oblige mon ardeur !
O qu'il n'est pas de ceux dont l'esprit à la mode
A l'humeur d'un amy jamais ne s'accommode,
Et qui nous font souvent cent protestations,
Et contre les effets ont mille inventions !
Luy, quand il a promis, il meurt qu'il n'effectuë,
Et l'attente déjà de me servir le tuë.
J'admire cependant par quel secret ressort
Sa fortune & la mienne ont cela de rapport,
Que celle qu'un amy nomme, ou tient sa maîtresse,
Est l'objet qui tous deux au fond du cœur nous blesse,
Et qu'ayant comme moy caché sa passion,
Nous n'avons différé que de l'intention,
Puisqu'il met pour autrui son bon-heur en arrière,
Et pour moy...

SCENE III.

PHILISTE, ALCIDON.

PHILISTE.

Je t'y prens, rêveur.

ALCIDON.

Ouy, par derrière,
C'est d'ordinaire ainfi que les traîtres en font.

PHILISTE.

Je te vois accablé d'un chagrin fi profond,
Que j'excuse aifément ta réponse un peu cruë.
Mais que fais-tu fi triste au milieu d'une ruë ?
Quelque penfer fascheux te fervoit d'entretien ?

ALCIDON.

Je refvois que le monde en l'ame ne vaut rien,
Du moins pour la pluspart, que le fiécle où nous fommes
A bien diffimuler met la vertu des hommes,
Qu'à peine quatre mots fe peuvent échaper
Sans quelque double fens afin de nous tromper,
Et que souvent de bouche un deffein fe propofe,
Cependant que l'esprit fonge à toute autre chofe.

PHILISTE.

Et cela t'affligeoit ? laiffons courir le temps,
Et malgré fes abus vivons toujourns contens.
Le Monde eft un Chaos, & fon defordre excéde
Tout ce qu'on y voudroit apporter de remède.
N'ayons l'œil, cher amy, que fur nos actions,
Aufli bien s'offenfer de fes corruptions
A des gens comme nous ce n'eft qu'une folie.
Mais pour te retirer de ta melancolie,
Je te veux faire part de mes contentemens.
Si l'on peut en amour s'affleurer aux fermens,

Dans trois jours au plus tard, par un bon-heur étrange,
Clarice est à Philiste.

ALCIDON.

Et Doris à Florange.

PHILISTE.

Quelque soupçon frivole en ce point te déçoit,
J'auray perdu la vie avant que cela foit.

ALCIDON.

Voilà faire le fin de fort mauvaise grace,
Philiste, vois-tu bien, je sçay ce qui se passe.

PHILISTE.

Ma mère en a receu de vray quelque propos,
Et voulut hier au soir m'en toucher quelques mots.
Les femmes de son âge ont ce mal ordinaire
De régler sur les biens une pareille affaire,
Un si honteux motif leur fait tout décider,
Et l'or qui les aveugle a droit de les guider.
Mais comme son éclat n'ébloüit point mon ame,
Que je voy d'un autre œil ton mérite, & ta flame,
Je luy fis bien sçavoir que mon consentement
Ne dépendroit jamais de son aveuglement,
Et que jusqu'au tombeau, quant à cét Hyménée,
Je maintiendrois la foy que je t'avois donnée.
Ma sœur accortement feignoit de l'écouter,
Non pas que son amour n'osast luy résister,
Mais elle vouloit bien qu'un peu de jalousie
Sur quelque bruit léger piquast ta fantaisie;

Ce petit aiguillon quelquefois en passant
Réveille puissamment un amour languissant.

ALCIDON.

Fais à qui tu voudras ce conte ridicule,
Soit que ta sœur l'accepte, ou qu'elle dissimule,
Le peu que j'y perdray ne vaut pas m'en fascher.
Rien de mes sentimens ne sçauroit approcher,
Comme alors qu'au Théâtre on nous fait voir Melite,
Le discours de Cloris quand Philandre la quitte;
Ce qu'elle dit de luy, je le dy de ta sœur,
Et je la veux traiter avec mesme douceur.
Pourquoy m'aigrir contre elle? en cét indigne change
Le beau choix qu'elle fait la punit & me venge,
Et ce sexe imparfait de foy-mesme ennemy
Ne posséda jamais la raison qu'à demy.
J'aurois tort de vouloir qu'elle en eust davantage;
Sa foiblesse la force à devenir volage.
Je n'ay que pitié d'elle en ce manque de foy,
Et mon couroux entier se réserve pour toy.
Toy, qui trahis ma flame après l'avoir fait naistre,
Toy, qui ne m'és amy qu'afin d'estre plus traistre,
Et que tes laschetes tirent de leur excès
Par ce damnable appas un facile succès.
Déloyal, ainsi donc de ta vaine promesse
Je reçois mille affronts au lieu d'une Maitresse,
Et ton perfide cœur masqué jusqu'à ce jour
Pour assouvir ta haine alluma mon amour!

PHILISTE.

Ces soupçons dissipez par des effets contraires,
Nous renouons bien-toft une amitié de frères.

Puisse dessus ma teste éclater à tes yeux
Ce qu'a de plus mortel la colère des Cieux,
Si jamais ton rival a ma sœur sans ma vie ;
A cause de son bien ma mère en meurt d'envie,
Mais malgré...

ALCIDON.

Laisse-là ces propos superflus,
Ces protestations ne m'ébloüissent plus,
Et ma simplicité lasse d'être dupée
N'admet plus de raisons qu'au bout de mon épée.

PHILISTE.

Etrange impression d'une jalouse erreur
Dont ton esprit atteint ne suit que sa fureur !
Et bien, tu veux ma vie, & je te l'abandonne ;
Ce couroux insensé qui dans ton cœur bouillonne,
Contente-le par là, pousse, mais n'atten pas
Que par le tien je veuille éviter mon trépas.
Trop heureux que mon sang puisse te satisfaire,
Je le veux tout donner au seul bien de te plaire.
Toujours à ces deffis j'ay couru sans effroy,
Mais je n'ay point d'épée à tirer contre toy.

ALCIDON.

Voilà bien déguiser un manque de courage.

PHILISTE.

C'est presser un peu trop, qu'aller jusqu'à l'outrage :
On n'a point encor veu que ce manque de cœur
M'ait rendu le dernier où vont les gens d'honneur.

Je te veux bien oster tout fujet de colere,
 Et quoy que de ma sœur ait résolu ma mère,
 Deust mon peu de respect irriter tous les Dieux,
 J'affronteray Géron & Florange à ses yeux.
 Mais après les efforts de cette déférence,
 Si tu gardes encor la mesme violence,
 Peut-estre sçaurons-nous apaiser autrement
 Les obstinations de ton emportement.

ALCIDON *seul.*

Je crains son amitié plus que cette menace.
 Sans doute il va chasser Florange de ma place,
 Mon prétexte est perdu s'il ne quitte ces soins,
 Dieux ! qu'il m'obligerait de m'aimer un peu moins !

SCENE IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

Je meure, mon enfant, si tu n'es admirable,
 Et ta dextérité me semble incomparable,
 Tu mérites de vivre après un si beau tour.

DORIS.

Croyez-moy qu'Alcidon n'en sçait guère en amour,
 Vous n'eussiez pû m'entendre & vous garder de rire.
 Je me tuois moy-mesme à tous coups de luy dire,
 Que mon ame pour luy n'a que de la froideur,
 Et que je luy ressemble en ce que nostre ardeur

Ne s'explique à tous deux point du tout par la bouche,
Enfin que je le quitte.

CHRYSANTE.

Il est donc une fouche,
S'il ne peut rien comprendre en ces naïfvetez.
Peut-estre y mellois-tu quelques obscuritez ?

DORIS.

Pas une, en mots exprès je luy rendois son change,
Et n'ay couvert mon jeu qu'au regard de Florange

CHRYSANTE.

De Florange ! & comment en ofois-tu parler ?

DORIS.

Je ne me trouvois pas d'humeur à rien celer,
Mais nous nous sçeusmes lors jeter sur l'équivoque.

CHRYSANTE.

Tu vaux trop, c'est ainsi qu'il faut quand on se moque
Que le moqué toujours forte fort fatisfait,
Ce n'est plus autrement qu'un plaisir imparfait,
Qui souvent malgré nous se termine en querelle.

DORIS.

Je luy prepare encor une ruse nouvelle
Pour la première fois qu'il m'en viendra conter.

CHRYSANTE.

Mais pour en dire trop tu pourras tout gaster.

DORIS.

N'en ayez pas de peur.

CHRYSANTE.

Quoy que l'on se propose,
Assez souvent l'isluë...

DORIS.

On vous veut quelque chose,
Madame, je vous laisse.

CHRYSANTE.

Ouy, va-t'en, il vaut mieux
Que l'on ne traite point cette affaire à tes yeux.

SCENE V.

CHRYSANTE, GERON.

CHRYSANTE.

Je devine à peu près le fujet qui t'amène,
Mais, sans mentir, mon fils me donne un peu de peine,
Et s'emporte si fort en faveur d'un amy
Que je n'ay sçeu gagner son esprit qu'à demy.
Encor une remise, & que tandis Florange
Ne craigne aucunement qu'on luy donne le change,
Moy-mesme j'ay tant fait que ma fille aujourd'huy,
(Le croirois-tu, Geron?) a de l'amour pour luy.

GERON.

Florange impatient de n'avoir pas encore
L'entier & libre accès vers l'objet qu'il adore,
Ne pourra consentir à ce retardement.

CHRYSANTE.

Le tout en ira mieux pour son contentement.
Quel plaisir aura-t'il auprès de sa Maitresse,
Si mon fils ne l'y voit que d'un œil de rudesse,
Si sa mauvaise humeur ne daigne luy parler,
Ou ne luy parle enfin que pour le quereller?

GERON.

Madame, il ne faut point tant de discours frivoles,
Je ne fus jamais homme à porter des paroles,
Depuis que j'ay connu qu'on ne les peut tenir,
Si Monsieur votre fils...

CHRYSANTE.

Je l'aperçoy venir.

GERON.

Tant mieux, nous allons voir s'il dédira sa mère.

CHRYSANTE.

Sauve-toy, ses regards ne font que de colére.

SCENE VI.

CHRYSANTE, PHILISTE, GERON,
LYCAS.

PHILISTE.

Te voilà donc icy, peste du bien public,
Qui réduis les amours en un fale trafic,
Va pratiquer ailleurs tes commerces infames,
Ce n'est pas où je suis que l'on surprend des femmes.

GERON.

Vous me prenez à tort pour quelque suborneur,
Je ne fortis jamais des termes de l'honneur,
Et Madame elle-mefme a choisi cette voye.

PHILISTE *luy donnant des coups de plat d'épée.*

Tien porte ce revers à celuy qui t'envoye,
Ceux-cy feront pour toy...

SCENE VII.

CHRYSANTE, PHILISTE, LYCAS.

CHRYSANTE.

Mon fils, qu'avez-vous fait ?

PHILISTE.

J'ay mis, graces aux Dieux, ma promesse en effet.

CHRYSANTE.

Ainsi vous m'empeschez d'exécuter la mienne.

PHILISTE.

Je ne puis empescher que la vostre ne tienne,
Mais si jamais je trouve icy ce courratier,
Je luy sçauray, Madame, apprendre son métier.

CHRYSANTE.

Il vient sous mon aveu.

PHILISTE.

Vostre aveu ne m'importe,
C'est un fou s'il me voit sans regagner la porte,
Autrement, il sçaura ce que pésent mes coups.

CHRYSANTE.

Est-ce là le respect que j'attendois de vous ?

PHILISTE.

Commandez que le cœur à vos yeux je m'arrache,
Pourveu que mon honneur ne souffre aucune tache,
Je suis prest d'expier avec mille tourmens
Ce que je mets d'obstacle à vos contentemens.

CHRYSANTE.

Souffrez que la raison règle vostre courage.
Considérez, mon fils, quel heur, quel avantage
L'affaire qui se traite apporte à vostre sœur.
Le bien est en ce siècle une grande douceur,

Etant riche on est tout, ajoutez qu'elle mesme
N'aime point Alcidon & ne croit pas qu'il l'aime.
Quoy, voulez-vous forcer son inclination ?

PHILISTE.

Vous la forcez vous-mesme à cette élection,
Je suis de ses amours le témoin oculaire.

CHRYSANTE.

Elle se contraignoit seulement pour vous plaire.

PHILISTE.

Elle doit donc encor se contraindre pour moy.

CHRYSANTE.

Et pourquoy luy prescrire une si dure loy ?

PHILISTE.

Puisqu'elle m'a trompé, qu'elle en porte la peine.

CHRYSANTE.

Voulez-vous l'attacher à l'objet de sa haine ?

PHILISTE.

Je veux tenir parole à mes meilleurs amis,
Et qu'elle tienne aussi ce qu'elle m'a promis.

CHRYSANTE.

Mais elle ne vous doit aucune obéissance.

PHILISTE.

Sa promesse me donne une entière puissance.

CHRYSANTE.

Sa promesse fans moy ne la peut obliger.

PHILISTE.

Que deviendra ma foy qu'elle a fait engager?

CHRYSANTE.

Il la faut révoquer, comme elle fa promesse.

PHILISTE.

Il faudroit donc comme elle avoir l'ame traïtresse.
Lycas, cours chez Florange, & dy-luy de ma part...

CHRYSANTE.

Quel violent esprit!

PHILISTE.

Que s'il ne se départ
D'une place chez nous par surprife occupée,
Je ne le trouve point fans une bonne épée.

CHRYSANTE.

Attens un peu. Mon fils...

PHILISTE à *Lycas*.

Marche, mais promptement.

CHRYSANTE *seule*.

Dieux! que cét emporté me donne de tourment!
Que je te plains, ma fille : hélas pour ta misère
Les Destins ennemis ont fait naître ce frère;

Déplorable, le Ciel te veut favoriser
D'une bonne fortune, & tu n'en peux ufer.
Rejoignons toutes deux ce naturel sauvage,
Et tafchons par nos pleurs d'amollir fon courage.

SCENE VIII.

CLARICE *dans fon jardin.*

Chers confidens de mes defirs,
Beaux lieux, fecrets témoins de mon inquiétude,
Ce n'est plus avec des fouspirs
Que je viens abufer de vofre folitude :
 Mes tourmens font paffez,
 Mes vœux font éxaucez,
 La joye aux maux fuccède.
Mon fort en ma faveur change fa dure loy,
Et pour dire en un mot le bien que je poffède,
 Mon Philifte eft à moy.

En vain nos inégalitéz
M'avoient avatagée à mon defavantage,
 L'Amour confond nos qualitez,
Et nous réduit tous deux fous un mefme esclavage.
 L'aveugle outrecuidé
 Se croiroit mal guidé
 Par l'aveugle Fortune,
Et fon aveuglement par miracle fait voir
Que quand il nous faifit l'autre nous importune,
 Et n'a plus de pouvoir.

Cher Philiste, à present tes yeux
Que j'entendois si bien sans les vouloir entendre,
Et tes propos mystérieux
Par tes rusez détours n'ont plus rien à m'apprendre.
Nostre libre entretien
Ne dissimule rien,
Et ces respects farouches
N'exerçant plus sur nous de secrettes rigueurs,
L'amour est maintenant le maistre de nos bouches,
Ainsi que de nos cœurs.

Qu'il fait bon avoir enduré !
Que le plaisir se gouste au fortir des supplices !
Et qu'après avoir tant duré,
La peine qui n'est plus augmente nos délices !
Qu'un si doux souvenir
M'apreste à l'avenir
D'amoureuses tendresses !
Que mes malheurs finis auront de volupté !
Et que j'estimeray chèrement ces caresses
Qui m'auront tant coûté !

Mon heur me semble sans pareil
Depuis qu'en liberté nostre amour m'en assure,
Je ne croy pas que le Soleil...

SCENE IX.

CELIDAN, ALCIDON, CLARICE,
LA NOURRICE.

CELIDAN *dit ces mots derrière le Théâtre.*

Cocher, atten nous-là.

CLARICE.

D'où provient ce murmure?

ALCIDON.

Il est temps d'avancer, baiffons le tappabort,
Moins nous ferons de bruit, moins il faudra d'effort.

CLARICE.

Aux voleurs, au fecours.

LA NOURRICE.

Quoy? des voleurs, Madame?

CLARICE.

Ouy, des voleurs, Nourrice.

LA NOURRICE *embrasse les genoux de Clarice
& l'empesche de fuir.*

Ah, de frayeur je pafme.

CLARICE.

Laisse-moy, misérable.

CELIDAN.

Allons, il faut marcher,
Madame, vous viendrez.

CLARICE. *Célidan luy met la main sur la bouche.*

Aux vo...

CELIDAN. *Il dit ces mots derrière le Théâtre.*

Touche, Cocher.

SCENE X.

LA NOURRICE, DORASTE,
POLYMAS, LISTOR.

LA NOURRICE *seule.*

Sortons de pasmoison, reprenons la parole,
Il nous faut à grands cris jouër un autre rôle.
Ou je n'y connoy rien, ou j'ay bien pris mon temps.
Ils n'en feront pas tous également contens,
Et Philiste demain, cette Nouvelle sçeuë,
Sera de belle humeur, ou je suis fort déçeuë.
Mais par où vont nos gens? voyons, qu'en seureté
Je fasse aller après par un autre costé.

A present il est temps que ma voix s'évertüe.

Aux armes, aux voleurs, on m'égorge, on me tuë,
On enlève Madame, amis, secourez-nous,
A la force, aux brigands, au meurtre, accourez tous,
Doraste, Polymas, Listor.

POLYMAS.

Qu'as-tu, Nourrice?

LA NOURRICE.

Des voleurs...

POLYMAS.

Qu'ont-ils fait?

LA NOURRICE.

Ils ont ravy Clarice.

POLYMAS.

Comment? ravy Clarice?

LA NOURRICE.

Ouy, suivez promptement.
Bons Dieux! que j'ay receu de coups en un moment!

DORASTE.

Suivons-les, mais dy-nous la route qu'ils ont prise.

LA NOURRICE.

Ils vont tout droit par là. Le Ciel vous favorise.

Elle est seule.

O qu'ils en vont abâtre! ils sont morts, c'en est fait,

Et leur sang, autant vaut, a lavé leur forfait.
Pourveu que le bon-heur à leurs souhaits réponde,
Ils les rencontreront s'ils font le tour du Monde.
Quant à nous, cependant subornons quelques pleurs
Qui servent de témoins à nos fausses douleurs.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, LYCAS.

PHILISTE.

Des voleurs cette nuit ont enlevé Clarice !
Quelle preuve en as-tu ? quel témoin ? quel indice ?
Ton rapport n'est fondé que sur quelque faux bruit.

LYCAS.

Je n'en suis par les yeux (hélas !) que trop instruit,
Les cris de sa Nourrice en sa maison deserte
M'ont trop suffisamment assuré de sa perte.
Seule en ce grand logis elle court haut & bas,
Elle renverse tout ce qui s'offre à ses pas,
Et sur ceux qu'elle voit frappe sans reconnoître.
A peine devant elle oseroit-on paroître ;
De furie elle écume, & fait sans cesse un bruit
Que le desespoir forme, & que la rage suit,
Et parmy ses transports son hurlement farouche
Ne laisse distinguer que Clarice en sa bouche.

PHILISTE.

Ne t'a-t'elle rien dit ?

LYCAS.

Soudain qu'elle m'a veu,
Ces mots ont éclaté d'un transport impréveu.
— Va luy dire qu'il perd sa Maitresse & la nostre.
Et puis incontinent me prenant pour un autre,
Elle m'alloit traiter en autheur du forfait,
Mais ma fuite a rendu sa fureur sans effet.

PHILISTE.

Elle nomme du moins celuy qu'elle en soupçonne ?

LYCAS.

Ses confuses clameurs n'en accusent personne,
Et mesme les voisins n'en sçavent que juger.

PHILISTE.

Tu m'apprens seulement ce qui peut m'affliger,
Traistre, sans que je sçache où pour mon allégeance
Adresser ma poursuite & porter ma vengeance.
Tu fais bien d'échapper, dessus toy ma douleur
Faute d'un autre objet eust vengé ce malheur.
Malheur d'autant plus grand, que sa source ignorée
Ne laisse aucun espoir à mon ame éplorée,
Ne laisse à ma douleur qui va finir mes jours
Qu'une plainte inutile au lieu d'un prompt secours.
Foible soulagement en un coup si funeste,
Mais il s'en faut servir, puisque seul il nous reste,

Plains, Philiste, plains-toy, mais avec des accens
 Plus remplis de fureur qu'ils ne font impuiffants,
 Fay qu'à force de cris poussez jusqu'en la nuë
 Ton mal soit plus connu que sa cause inconnuë,
 Fay que chacun le sçache & que par tes clameurs
 Clarice, où qu'elle soit, apprenne que tu meurs.

Clarice, unique objet qui me tiens en servage,
 Reçoy de mon ardeur ce dernier témoignage,
 Voy comme en te perdant je vay perdre le jour,
 Et par mon desespoir juge de mon amour.
 Hélas! pour en juger peut-estre est-ce ta feinte
 Qui me porte à dessein cette cruëlle atteinte,
 Et ton amour qui doute encor de mes sermens
 Cherche à s'en asseurer par mes ressentimens.
 Soupçonneuse beauté, contente ton envie,
 Et pren cette assurance aux dépens de ma vie,
 Si ton feu dure encor par mes derniers souspirs
 Reçois ensemble & perds l'effet de tes desirs.
 Alors ta flame en vain pour Philiste allumée,
 Tu luy voudras du mal de t'avoir trop aimée,
 Et feure d'une foy que tu crains d'accepter,
 Tu pleureras en vain le bon-heur d'en douter.
 Que ce penser flateur me desrobe à moy-mesme!
 Quel charme à mon trépas de penser qu'elle m'aime,
 Et dans mon desespoir qu'il m'est doux d'espérer
 Que ma mort à son tour la fera souspirer!

Simple, qu'espères-tu? sa perte volontaire
 Ne veut que te punir d'un amour téméraire,
 Ton déplaisir luy plaist, & tous autres tourmens
 Luy sembleroient pour toy de legers châtimens.
 Elle en rit maintenant, cette belle inhumaine,

Elle pafme de joye^a au recit de ta peine,
Et choifit pour objet de fon affection
Un Amant plus fortable à fa condition.

Pauvre defesperé, que ta raifon s'égare!
Et que tu traites mal une amitié fi rare!
Après tant de fermens de n'aimer rien que toy,
Tu la veux faire heureufe aux dépens de fa foy,
Tu veux feul avoir part à la douleur commune,
Tu veux feul te charger de toute l'infortune;
Comme fi tu pouvois en croiffant tes malheurs
Diminuer les fiens & l'oster aux voleurs.
N'en doute plus, Philifte, un raviffeur infame
A mis en fon pouvoir la Reine de ton ame,
Et peut-efre déjà ce Corfaire effronté
Triomphe infolemment de fa fidelité.
Qu'à ce triste penfer ma vigueur diminuë!

SCENE II.

PHILISTE, DORASTE, POLYMAS,
LISTOR.

PHILISTE.

Mais voicy de fes gens. Qu'est-elle devenuë?
Amis, le fçavez-vous? n'avez-vous rien trouvé
Qui nous puiſſe éclaircir du malheur arrivé?

DORASTE.

Nous avøns fait, Monsieur, une vaine poursuite.

PHILISTE.

Du moins, vous avez veu des marques de leur fuite?

DORASTE.

Si nous avions pû voir les traces de leurs pas,
Des brigands ou de nous vous sçauriez le trépas.
Mais hélas, quelque foin, & quelque diligence...

PHILISTE.

Ce font là des effets de vostre intelligence.
Traistres, ces feints hélas ne sçauroient m'abufer.

POLYMAS.

Vous n'avez point, Monsieur, dequoy nous accuser.

PHILISTE.

Perfides, vous prêtez épaule à leur retraite ,
Et c'est ce qui vous fait me la tenir secrette,
Mais voicy... Vous fuyez! vous avez beau courir,
Il faut me ramener ma Maitresse, ou mourir.

*DORASTE rentrant avec ses compagnons cependant
que Philiste les cherche derrière le Théâtre.*

Cédons à sa fureur, évitons-en l'orage.

POLYMAS.

Ne nous presentons plus aux transports de sa rage.
Mais plûtoft derechef allons si bien chercher,
Qu'il n'ait plus au retour sujet de se fascher.

LISTOR *voyant revenir Philiste, & s'enfuyant avec ses compagnons.*

Le voila.

PHILISTE *l'épée à la main & seul.*

Qui les oste à ma juste colère ?
Venez de vos forfaits recevoir le salaire...
Infames scélérats, venez, qu'espérez-vous ?
Vostre fuite ne peut vous sauver de mes coups.

SCENE III.

ALCIDON, CELIDAN, PHILISTE.

ALCIDON *met l'épée à la main.*

Philiste, à la bonne heure, un miracle visible
T'a rendu maintenant à l'honneur plus sensible,
Puisqu'ainfi tu m'attens les armes à la main.
J'admire avec plaisir ce changement soudain,
Et vay...

CELIDAN.

Ne pense pas ainfi...

ALCIDON.

Laisse-nous faire,
C'est en homme de cœur qu'il me va fatisfaire,
Crains-tu d'estre témoin d'une bonne action ?

PHILISTE.

Dieux ! ce comble manquoit à mon affliction.
Que j'éprouve en mon fort une rigueur crüelle :
Ma Maitresse perduë un amy me querelle.

ALCIDON.

Ta Maitresse perduë !

PHILISTE.

Hélas ! hier des voleurs...

ALCIDON.

Je n'en veux rien sçavoir, va le conter ailleurs,
Je ne prens point de part aux intérêts d'un traistre,
Et puis qu'il est ainfi, le Ciel fait bien connoistre
Que son juste couroux a soin de me venger.

PHILISTE.

Quel plaisir, Alcidon, prens-tu de m'outrager ?
Mon amitié se lasse, & ma fureur m'emporte,
Mon ame pour fortir ne cherche qu'une porte,
Ne me presse donc plus dans un tel defespoir :
J'ay déjà fait pour toy par-delà mon devoir,
Te peux-tu plaindre encor de ta place usurpée ?
J'ay renvoyé Géron à coups de plat d'épée,
J'ay menacé Florange, & rompu les accords
Qui t'avoient sçeu causer ces violens transports.

ALCIDON.

Entre des Cavaliers une offense receüe
Ne se contente point d'une si lasche issue,
Va m'attendre...

CELIDAN.

Arrêtez, je ne permettray pas
Qu'un si funeste mot termine vos débats.

PHILISTE.

Faire icy du fendant tandis qu'on nous sépare,
C'est montrer un esprit lasche, autant que barbare,
Adieu, mauvais, Adieu, nous nous pourrons trouver,
Et si le cœur t'en dit, au lieu de tant braver,
J'apprendray seul à seul dans peu de tes Nouvelles.
Mon honneur souffriroit des taches éternelles
A craindre encor de perdre une telle amitié.

SCENE IV.

CELIDAN, ALCIDON.

CELIDAN.

Mon cœur à ses douleurs s'attendrit de pitié,
Il montre une franchise icy trop naturelle
Pour ne te pas oster tout sujet de querelle,
L'affaire se traitoit sans doute à son déçu,
Et quelque faux soupçon en ce point t'a déçu :
Va retrouver Doris, & rendons-luy Clarice.

ALCIDON.

Tu te laiffes donc prendre à ce lourd artifice,
A ce piège qu'il dresse afin de me duper ?

CELIDAN.

Romproit-il ces accords à deffein de tromper ?
Que vois-tu là qui fente une supercherie ?

ALCIDON.

Je n'y voy qu'un effet de fa poltronnerie,
Qu'un lasche defaveu de cette trahifon
De peur d'estre obligé de m'en faire raifon.
Je l'en preffay dès hier, mais fon peu de courage
Aima mieux pratiquer ce rufé témoignage,
Par où m'ébloüiffant il pût un de ces jours
Renoüer foudrement ces müettes amours.
Il en donne en fecret des avis à Florange,
Tu ne le connois pas, c'est un esprit étrange.

CELIDAN.

Quelque étrange qu'il foit, fi tu prens bien ton temps,
Malgré luy tes defirs fe trouveront contens,
Ses offres acceptez, que rien ne fe diffère,
Après un prompt Hymen tu le mets à pis faire.

ALCIDON.

Cét ordre est infaillible à procurer mon bien,
Mais ton contentement m'est plus cher que le mien.
Long-temps à mon fujet tes paffions contraintes
Ont souffert & caché leurs plus vives atteintes,

Il me faut à mon tour en faire autant pour toy
Hier devant tous les Dieux je t'en donnay ma foy,
Et pour la maintenir tout me fera possible.

CELIDAN.

Ta perte en mon bonheur me feroit trop sensible,
Et je m'en haïrois, si j'avois consenty
Que mon Hymen laissast Alcidon sans party.

ALCIDON.

Et bien, pour t'arracher ce scrupule de l'ame,
(Quoy que je n'eus jamais pour elle aucune flame)
J'épouferay Clarice. Ainsi puisque mon fort
Veut qu'à mes amitez je fasse un tel effort,
Que d'un de mes amis j'épouse la Maitresse,
C'est là que par devoir il faut que je m'adresse.
Philiste est un parjure, & moy ton obligé,
Il m'a fait un affront, & tu m'en as vengé.
Balancer un tel choix avec inquiétude,
Ce feroit me noircir de trop d'ingratitude.

CELIDAN.

Mais te priver pour moy de ce que tu chéris!

ALCIDON.

C'est faire mon devoir te quittant ma Doris,
Et me venger d'un traître époufant sa Clarice.
Mes discours ny mon cœur n'ont aucun artifice,
Je vay pour confirmer tout ce que je t'ay dit
Employer vers Doris mon reste de crédit,

Si je la puis gagner, je te réponds du frère,
Trop heureux à ce prix d'apaiser ma colère.

CELIDAN.

C'est ainsi que tu veux m'obliger doublement,
Voy ce que je pourray pour ton contentement.

ALCIDON.

L'affaire à mon avis deviendrait plus aisée,
Si Clarice apprenait une mort supposée...

CELIDAN.

De qui ? de son Amant ? va, tien pour assuré
Qu'elle croira dans peu ce perfide expiré.

ALCIDON.

Quand elle en aura sçu la Nouvelle funeste,
Nous aurons moins de peine à la résoudre au reste.
On a beau nous aimer, des pleurs sont tost sechez,
Et les morts soudain mis au rang des vieux péchez.

SCENE V.

CELIDAN.

Il me cède à mon gré Doris de bon courage,
Et ce nouveau dessein d'un autre mariage,

Pour estre fait sur l'heure & tout nonchalamment,
Est conduit, ce me semble, assez accortement.
Qu'il en sçait de moyens ! qu'il a ses raisons prestes !
Et qu'il trouve à l'instant de prétextes honnestes
Pour ne point rapprocher de son premier amour !
Plus j'y porte la veuë, & moins j'y voy de jour.
M'auroit-il bien caché le fond de sa pensée ?
Ouy, sans doute Clarice a son ame blessée,
Il se venge en parole, & s'oblige en effet.
On ne le voit que trop, rien ne le satisfait,
Quand on luy rend Doris il s'aigrit davantage.
Je jouïrois à ce conte un joly personnage !
Il s'en faut éclaircir. Alcidon ruse en vain,
Tandis que le succès est encor en ma main,
Si mon soupçon est vray, je luy feray connoistre
Que je ne suis pas homme à feconder un traistre ;
Ce n'est point avec moy qu'il faut faire le fin,
Et qui me veut duper en doit craindre la fin.
Il ne vouloit que moy pour luy servir d'escorte,
Et si je ne me trompe, il n'ouvrit point la porte,
Nous estions attendus, on fecondoit nos coups :
La Nourrice parut en mesme temps que nous,
Et se pasma soudain avec tant de justesse
Que cette pasmoison nous livra sa maîtresse.
Qui luy pourroit un peu tirer les vers du nez,
Que nous verrions demain des gens bien étonnez !

SCENE VI.

CELIDAN, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Ah!

CELIDAN.

J'entens des fouspirs.

LA NOURRICE.

Destins.

CELIDAN.

C'est la Nourrice,

Qu'elle vient à propos!

LA NOURRICE.

Ou rendez-moy Clarice!

CELIDAN.

Il la faut aborder.

LA NOURRICE.

Ou me donnez la mort.

CELIDAN.

Qu'est-ce? qu'as-tu, Nourrice, à t'affliger si fort?
Quel funeste accident? quelle perte arrivée?

LA NOURRICE.

Perfide, c'est donc toy qui me l'as enlevée?
En quel lieu la tiens-tu ? dy moy, qu'en as-tu fait ?

CELIDAN.

Ta douleur sans raison m'impute ce forfait,
Car enfin je t'entends, tu cherches ta maîtresse ?

LA NOURRICE.

Ouy, je te la demande, ame double & traîtresse.

CELIDAN.

Je n'ay point eu de part en cét enlèvement,
Mais je t'en diray bien l'heureux événement.
Il ne faut plus avoir un visage si triste,
Elle est en bonne main.

LA NOURRICE.

De qui ?

CELIDAN.

De son Philiste.

LA NOURRICE.

Le cœur me le disoit que ce rusé flateur
Devoit estre du coup le véritable auteur.

CELIDAN.

Je ne dis pas cela, Nourrice, du contraire,
Sa rencontre à Clarice étoit fort nécessaire.

LA NOURRICE.

Quoy ? l'a-t-il delivrée ?

CELIDAN.

Ouy.

LA NOURRICE.

Bons Dieux !

CELIDAN.

Sa valeur

Oste ensemble la vie, & Clarice au voleur.

LA NOURRICE.

Vous ne parlez que d'un.

CELIDAN.

L'autre ayant pris la fuite
Philiste a négligé d'en faire la poursuite.

LA NOURRICE.

Leur carosse roulant comme est-il advenu...

CELIDAN.

Tu m'en veux informer en vain par le menu,
Peut estre un mauvais pas, une branche, une pierre
Fit verser leur carosse & les jetta par terre,
Et Philiste eut tant d'heur que de les rencontrer
Comme eux & ta maitresse étoient prests d'y rentrer.

LA NOURRICE.

Cette heureuse Nouvelle a mon ame ravie,
Mais le nom de celuy qu'il a privé de vie ?

CELIDAN.

C'est... je l'aurois nommé mille fois en un jour,
Que ma mémoire icy me fait un mauvais tour !
C'est un des bons amis que Philiste eust au Monde,
Reuve un peu comme moy, Nourrice, & me seconde.

LA NOURRICE.

Donnez-m'en quelque adresse.

CELIDAN.

Il se termine en don.
C'est... j'y suis peu s'en faut, atten, c'est...

LA NOURRICE.

Alcidon ?

CELIDAN.

T'y voila justement.

LA NOURRICE.

Est-ce luy ? quel dommage,
Qu'un brave Gentilhomme en la fleur de son âge...
Toutefois il n'a rien qu'il n'ait bien mérité,
Et graces aux bons Dieux son dessein avorté...
Mais du moins en mourant il nomma son complice ?

CELIDAN.

C'est-là le pis pour toy.

LA NOURRICE.

Pour moy!

CELIDAN.

Pour toy, Nourrice.

LA NOURRICE.

Ah, le traiftre!

CELIDAN.

Sans doute il te vouloit du mal.

LA NOURRICE.

Et m'en pourroit-il faire?

CELIDAN.

Ouy, fon rapport fatal...

LA NOURRICE.

Ne peut rien contenir que je ne le dénie.

CELIDAN.

En effet ce rapport n'est qu'une calomnie;
Ecoute cependant. Il a dit qu'à ton sçeu
Ce malheureux dessein avoit été conçu,
Et que pour empescher la fuite de Clarice
Ta feinte pasmoison luy fit un bon office,
Qu'il trouva le jardin par ton moyen ouvert.

LA NOURRICE.

De quels damnables tours cét imposteur se fert!
Non, Monsieur, à present il faut que je le die,

Le Ciel ne vit jamais de telle perfidie.
Ce traître aimoit Clarice, & brûlant de ce feu,
Il n'amusoit Doris que pour couvrir son jeu ;
Depuis près de six mois il a tâché sans cesse
D'acheter ma faveur auprès de ma maîtresse,
Il n'a rien épargné qui fust en son pouvoir,
Mais me voyant toujours ferme dans le devoir,
Et que pour moy ses dons n'avoient aucune amorce,
Enfin il a voulu recourir à la force.
Vous sçavez le surplus, vous voyez son effort
A se venger de moy pour le moins en sa mort,
Piqué de mes refus il me fait criminelle,
Et mon crime ne vient que d'estre trop fidelle.
Mais, Monsieur, le croit-on ?

CELIDAN.

N'en doute aucunement,
Le bruit est qu'on t'apreste un rude châtiment.

LA NOURRICE.

Las ! que me dites-vous ?

CELIDAN.

Ta maîtresse en colère
Jure que tes forfaits recevront leur salaire.
Sur tout elle s'aigrit contre ta pasmoison :
Si tu veux éviter une infame prison,
N'atten pas son retour.

LA NOURRICE.

Où me voy-je réduite,

Si mon falut dépend d'une foudaine fuite?
Et mon esprit confus ne fçait où l'adreffer!

CELIDAN.

J'ay pitié des malheurs qui te viennent preffer.
Nourrice, fay chez moy, fi tu veux, ta retraite,
Autant qu'en lieu du monde elle y fera fecrette.

LA NOURRICE.

Oferois-je efpérer que la compaffion...

CELIDAN.

Je prens ton innocence en ma protection.
Va, ne perds point de temps, eſtre icy davantage
Ne pourroit à la fin tourner qu'à ton dommage.
Je te fuivray de l'œil, & ne dis encor rien
Comme après je fçauray m'employer pour ton bien.
Durant l'éloignement ta paix ſe pourra faire.

LA NOURRICE.

Vous me ſerez, Monſieur, comme un Dieu tutélaire.

CELIDAN.

Trêve pour le preſent de ces remercimens,
Va, tu n'as pas loisir de tant de complimens.

SCENE VII.

CELIDAN.

Voilà mon homme pris, & ma vieille attrapée.
Vraiment un mauvais conte aifément l'a dupée,

Je la croyois plus fine, & n'eusse pas pensé
Qu'un discours sur le champ par hazard commencé,
Dont la fuite non plus n'alloit qu'à l'aventure,
Pût donner à son ame une telle torture,
La jeter en desordre, & brouiller ses ressorts.
Mais la raison le veut, c'est l'effet des remords,
Le cuifant souvenir d'une action méchante
Soudain au moindre mot nous donne l'épouvante.
Mettons-la cependant en lieu de seureté,
D'où nous ne craignons rien de sa subtilité;
Après, nous ferons voir qu'il me faut d'une affaire
Ou du tout ne rien dire, ou du tout ne rien taire,
Et que depuis qu'on jouë à surprendre un amy,
Un trompeur en moy trouve un trompeur & demy.

SCENE VIII.

ALCIDON, DORIS.

DORIS.

C'est donc pour un amy que tu veux que mon ame
Allume à ta prière une nouvelle flame?

ALCIDON.

Ouy, de tout mon pouvoir je t'en viens conjurer.

DORIS.

A ce coup, Alcidon, voila te déclarer,
Ce compliment fort beau pour des ames glacées
M'est un aveu bien clair de tes feintes passées.

ALCIDON.

Ne parle point de feinte, il n'appartient qu'à toy
D'estre diffimulée & de manquer de foy.
L'effet l'a trop montré.

DORIS.

L'effet a dû t'apprendre,
Quand on feint avec moy, que je sçay bien le rendre.
Mais je reviens à toy. Tu fais donc tant de bruit,
Afin qu'après un autre en recueille le fruit,
Et c'est à ce dessein que ta fausse colére,
Abuse insolemment de l'esprit de mon frère ?

ALCIDON.

Ce qu'il a pris de part en mes ressentimens
Apporte seul du trouble à tes contentemens,
Et pour moy qui voy trop ta haine par ce change
Qui t'a fait sans raison me préférer Florange,
Je n'ose plus t'offrir un service odieux.

DORIS.

Tu ne fais pas tant mal, mais pour faire encor mieux,
Puisque tu reconnois ma véritable haine,
De moy ny de mon choix ne te mets point en peine.
C'est trop manquer de sens, je te prie, est-ce à toy,
A l'objet de ma haine à disposer de moy ?

ALCIDON.

Non, mais puisque je vois à mon peu de mérite
De ta possession l'espérance interdite,

Je fentirois mon mal puiffamment foulagé,
 Si du moins un amy m'en étoit obligé.
 Ce Cavalier au reste a tous les avantages
 Que l'on peut remarquer aux plus braves courages,
 Beau de corps & d'esprit, riche, adroit, valeureux,
 Et fur tout de Doris à l'extrême amoureux.

DORIS.

Toutes ces qualitez n'ont rien qui me déplaise,
 Mais il en a de plus une autre fort mauvaife,
 C'est qu'il est ton amy, cette feule raifon
 Me le feroit haïr fi j'en fçavois le nom.

ALCIDON.

Donc pour le bien fervir il faut icy le taire?

DORIS.

Et de plus luy donner cét avis falutaire,
 Que s'il est vray qu'il m'aime, & qu'il veuille estre aimé,
 Quand il m'entretiendra tu ne fois point nommé ;
 Qu'il n'espère autrement de réponfe que triste.
 J'ay dépit que le fang me lie avec Philiste,
 Et qu'ainfi malgré-moy j'aime un de tes amis.

ALCIDON.

Tu feras quelque jour d'un esprit plus remis,
 Adieu, quoy qu'il en foit, fouvien-toy, dédaigneufe,
 Que tu hais Alcidon qui te veut rendre heureufe.

DORIS.

Va, je ne veux point d'heur qui parte de ta main.

SCENE IX.

DORIS.

Qu'aux filles comme moy le Sort est inhumain
 Que leur condition se trouve déplorable !
 Une mère aveuglée, un frère inexorable,
 Chacun de son costé, prennent sur mon devoir
 Et sur mes volontez un absolu pouvoir.
 Chacun me veut forcer à suivre son caprice.
 L'un a ses amitez, l'autre a son avarice,
 Ma mère veut Florange, & mon frère, Alcidon :
 Dans leurs divisions mon cœur à l'abandon
 N'attend que leur accord pour souffrir & pour feindre,
 Je n'ose qu'espérer & je ne sçay que craindre,
 Ou plutôt je crains tout & je n'espère rien ;
 Je n'ose fuir mon mal ny rechercher mon bien.
 Dure sujétion ! étrange tyrannie !
 Toute liberté donc à mon choix se dénie !
 On ne laisse à mes yeux rien à dire à mon cœur,
 Et par force un Amant n'a de moy que rigueur.
 Cependant il y va du reste de ma vie,
 Et je n'ose écouter tant soit peu mon envie,
 Il faut que mes desirs toujours indifférens
 Aillent sans résistance au gré de mes parens,
 Qui m'aprestent peut-estre un brutal, un sauvage,
 Et puis, cela s'appelle une fille bien sage.
 Ciel, qui vois ma misère, & qui fais les heureux,
 Pren pitié d'un devoir qui m'est si rigoureux.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CELIDAN, CLARICE.

CELIDAN.

N'espérez pas, Madame, avec cét artifice
Apprendre du forfait l'auteur ny le complice,
Je chéris l'un & l'autre, & croy qu'il m'est permis
De conferver l'honneur de mes plus chers amis.
L'un aveuglé d'amour ne jugea point de blafme
A ravir la beauté qui luy raviffoit l'ame,
Et l'autre l'affista par importunité :
C'est ce que vous fçaurez de leur témérité.

CLARICE.

Puisque vous le voulez, Monsieur, je fuis contente
De voir qu'un bon succès a trompé leur attente,
Et me réfolvant mefme à perdre à l'avenir
De toute ma douleur l'odieux fouvenir,
J'estime que la perte en fera plus aifée,
Si j'ignore les noms de ceux qui l'ont caufée.

C'est assez que je sçay qu'à vostre heureux secours
Je doy tout le bonheur du reste de mes jours.
Philiste autant que moy vous en est redevable,
S'il a sçeu mon malheur il est inconsolable,
Et dans son desespoir sans doute qu'aujourd'huy
Vous luy rendez la vie en me rendant à luy.
Disposez du pouvoir & de l'un & de l'autre,
Ce que vous y verrez tenez-le comme au vostre,
Et souffrez cependant qu'on le puisse avertir
Que nos maux en plaisirs se doivent convertir.
La douleur trop long-temps règne sur son courage.

CELIDAN.

C'est à moy qu'appartient l'honneur de ce message,
Mon secours sans cela comme de nul effet
Ne vous auroit rendu qu'un service imparfait.

CLARICE.

Après avoir rompu les fers d'une captive,
C'est tout de nouveau prendre une peine excessive,
Et l'obligation que j'en vay vous avoir
Met la revanche hors de mon peu de pouvoir :
Ainsi dorenavant, quelque espoir qui me flate,
Il faudra malgré moy que j'en demeure ingrate.

CELIDAN.

En quoy que mon service oblige vostre amour,
Vos seuls remercimens me mettent à retour,

SCENE II.

CELIDAN.

Qu'Alcidon maintenant soit de feu pour Clarice,
Qu'il ait de son party sa traîtresse Nourrice,
Que d'un amy trop simple il fasse un ravisseur,
Qu'il querelle Philiste & néglige sa sœur,
Enfin qu'il aime, dupe, enlève, feigne, abuse,
Je trouve mieux que luy mon conte dans sa ruse,
Son artifice m'aide, & succède si bien
Qu'il me donne Doris & ne luy laisse rien.
Il semble n'enlever qu'à dessein que je rende,
Et que Philiste après une faveur si grande
N'ose me refuser celle dont ses transports
Et ses faux mouvemens font rompre les accords.

Ne m'offre plus Doris, elle m'est toute acquise,
Je ne la veux devoir, traître, qu'à ma franchise.
Il suffit que ta ruse ait dégagé sa foy,
Cesse tes complimens, je l'auray bien sans toy.
Mais pour voir ces effets allons trouver le frère,
Nostre heur s'accorde mal avecque sa misère,
Et ne peut s'avancer qu'en luy disant le sien.

SCENE III.

ALCIDON, CELIDAN.

CELIDAN.

Ah, je cherchois une heure avec toy d'entretien,
Ta rencontre jamais ne fut plus opportune.

ALCIDON.

En quel point as-tu mis l'état de ma fortune?

CELIDAN.

Tout va le mieux du monde, il ne se pouvoit pas
Avec plus de succès supposer un trépas,
Clarice au desespoir croit Philiste fans vie.

ALCIDON.

Et l'auteur de ce coup?

CELIDAN.

Celuy qui l'a ravie,
Un amant inconnu dont je luy fais parler.

ALCIDON.

Elle a donc bien jetté des injures en l'air?

CELIDAN.

Cela s'en va fans dire.

ALCIDON.

Ainsi rien ne l'apaise?

CELIDAN.

Si je te difois tout, tu mourrois de trop d'aïse.

ALCIDON.

Je n'en veux point qui porte une si dure loy.

CELIDAN.

Dans ce grand defespoir elle parle de toy.

ALCIDON.

Elle parle de moy!

CELIDAN.

*J'ay perdu ce que j'aime,
(Dit elle) mais du moins si cét autre luy-mefme,
Son fidelle Alcidon m'en confoloit icy!*

ALCIDON.

Tout de bon ?

CELIDAN.

Son esprit en paroift adoucy.

ALCIDON.

Je ne me pensois pas si fort dans fa mémoire.
Mais non, cela n'est point, tu m'en donnes à croire.

CELIDAN.

Tu peux dans ce jour mefme en voir la vérité.

ALCIDON.

J'accepte le party par curiosité,
Defrobons-nous ce soir pour luy rendre vifite.

CELIDAN.

Tu verras à quel point elle met ton mérite.

ALCIDON.

Si l'occasion s'offre on peut la disposer,
Mais comme fans dessein...

CELIDAN.

J'entens, à t'épouser.

ALCIDON.

Nous pourrons feindre alors que par ma diligence
Le Concierge rendu de mon intelligence
Me donne un accès libre aux lieux de sa prison,
Que déjà quelque argent m'en a fait la raison,
Et que s'il en faut croire une juste esperance,
Les pistoles dans peu feront sa délivrance,
Pourveu qu'un prompt Hymen succède à mes desirs.

CELIDAN.

Que cette invention t'assure de plaisirs!
Une subtilité si dextrement tissuë
Ne peut jamais avoir qu'une admirable issuë.

ALCIDON.

Mais l'exécution ne s'en doit pas surseoir.

CELIDAN.

Ne diffère donc point, je t'attens vers le soir,
N'y manque pas. Adieu, j'ay quelque affaire en ville.

ALCIDON *seul.*

O l'excellent amy! qu'il a l'esprit docile!
Pouvois-je faire un choix plus commode pour moy?

Je trompe tout le monde avec sa bonne foy :
 Et quant à sa Doris, si sa poursuite est vaine,
 C'est dequoy maintenant je ne suis guère en peine,
 Puisque j'auray mon conte, il m'importe fort peu
 Si la coquette agrée ou néglige son feu.
 Mais je ne songe pas que ma joye imprudente
 Laisse en perplexité ma chère confidente,
 Avant que de partir il faudra sur le tard
 De nos heureux succès luy faire quelque part.

SCENE IV.

CHRYSANTE, PHILISTE, DORIS.

CHRYSANTE.

Je ne le puis celer, bien que j'y compatisse,
 Je trouve en ton malheur quelque peu de justice,
 Le Ciel venge ta sœur : ton fol emportement
 A rompu sa fortune & chassé son Amant,
 Et tu vois aussi-tost la tienne renversée,
 Ta Maitresse par force en d'autres mains passée,
 Cependant Alcidon que tu crois r'appeler,
 Toújours de plus en plus s'obstine à quereller.

PHILISTE.

Madame, c'est à vous que nous devons nous prendre
 De tous les déplaisirs qu'il nous en faut attendre ;

D'un fi honteux affront le cuisant souvenir
Eteint toute autre ardeur que celle de punir.
Ainsi mon mauvais fort m'a bien osté Clarice,
Mais du reste accusez vostre feule avarice,
Madame, nous perdons par vostre aveuglement,
Vostre fils un amy, vostre fille un Amant.

DORIS.

Otez ce nom d'Amant, le fard de son langage
Ne m'empescha jamais de voir dans son courage,
Et nous étions tous deux semblables en ce point
Que nous feignons d'aimer ce que nous n'aimions point.

PHILISTE.

Ce que vous n'aimiez point ! jeune dissimulée,
Falloit-il donc souffrir d'en estre cajolée ?

DORIS.

Il le falloit souffrir, ou vous desobliger.

PHILISTE.

Dites qu'il vous falloit un esprit moins leger.

CHRYSANTE.

Célidan vient d'entrer, fais un peu de silence,
Et du moins à ses yeux cache ta violence.

SCENE V.

PHILISTE, CHRYSANTE, CELIDAN,
DORIS.

PHILISTE à *Célidan*.

Et bien, que dit, que fait nostre amant irrité?
Perfiste-t-il encor dans sa brutalité?

CELIDAN.

Quitte pour aujourd'huy le foin de tes querelles,
J'ay bien à te conter de meilleures Nouvelles,
Les ravisseurs n'ont plus Clarice en leur pouvoir.

PHILISTE.

Amy, que me dis-tu?

CELIDAN.

Ce que je viens de voir.

PHILISTE.

Et de grace, où voit-on le fujet que j'adore?
Dy-moy le lieu.

CELIDAN.

Le lieu ne se dit pas encore.
Celuy qui te la rend te veut faire une loy.

PHILISTE.

Après cette faveur, qu'il dispose de moy,
Mon possible est à luy.

CELIDAN.

Donc sous cette promesse
Tu peux dans son logis aller voir ta Maîtresse.
Ambassadeur exprès...

SCENE VI.

CHRYSANTE, CELIDAN, DORIS.

CHRYSANTE.

Son feu précipité
Luy fait faire envers vous une incivilité :
Vous la pardonnerez à cette ardeur trop forte,
Qui sans vous dire Adieu, vers son objet l'emporte.

CELIDAN.

C'est comme doit agir un véritable amour,
Un feu moindre eut souffert quelque plus long séjour,
Et nous voyons assez par cette expérience
Que le sien est égal à son impatience.
Mais puis qu'ainsi le Ciel rejoint ces deux amants,
Et que tout se dispose à vos contentemens,
Pour m'avancer aux miens, oserois-je, Madame,
Offrir à tant d'appas un cœur qui n'est que flame,

Un cœur fur qui fes yeux de tout temps abfolus
Ont imprimé des traits qui ne s'effacent plus ?
J'ay crû par le passé qu'une ardeur mutüelle
Uniffoit les esprits, & d'Alcidon, & d'elle,
Et qu'en ce Cavalier fon defir arrêté
Prendroit tous autres vœux pour importunité :
Cette feule raifon m'obligeant à me taire,
Je trahiffois mon feu de peur de luy déplaire.
Mais aujourd'huy qu'un autre, en fa place reçeu
Me fait voir clairement combien j'étois déçeu,
Je ne condamne plus mon amour au filence,
Et viens faire éclater toute fa violence.
Souffrez que mes defirs fi long-temps retenus
Rendent à fa beauté des vœux qui luy font dûs ;
Et du moins par pitié d'un fi crüel martire
Permettez quelque espoir à ce cœur qui foufpire.

CHRYSANTE.

Vofre amour pour Doris eft un fi grand bonheur,
Que je voudrois fur l'heure en accepter l'honneur,
Mais vous voyez le point où me réduit Philifte,
Et comme fon caprice à mes fouhaits refifte.
Trop chaud amy qu'il eft, il s'emporte à tous coups
Pour un fourbe insolent qui fe moque de nous.
Honteufe qu'il me force à manquer de promesse,
Je n'ofe vous donner une réponse exprefse,
Tant je crains de fa part un defordre nouveau.

CELIDAN.

Vous me tuez, Madame, & cachez le couëau,
Sous ce détour discret un refus fe colore.

CHRYSANTE.

Non, Monsieur, croyez-moy, vostre offre nous honore,
Aussi dans le refus j'aurois peu de raison,
Je connoy vostre bien, je sçay vostre maison ;
Vostre père jadis (hélas, que cette histoire
Encor sur mes vieux ans m'est douce en la mémoire !)
Vostre feu père, dy-je, eut de l'amour pour moy,
J'étois son cher objet, & maintenant je voy
Que comme par un droit successif de famille
L'amour qu'il eut pour moy vous l'avez pour ma fille.
S'il m'aimoit je l'aimois, & les seules rigueurs
De ses crüels parens divisèrent nos cœurs.
On l'éloigna de moy par ce maudit usage
Qui n'a d'égard qu'aux biens pour faire un mariage,
Et son père jamais ne souffrit son retour
Que ma foy n'eust ailleurs engagé mon amour.
En vain à cét Hymen j'opposay ma constance,
La volonté des miens vainquit ma résistance.
Mais je reviens à vous, en qui je voy portraits
De ses perfections les plus aimables traits :
Afin de vous oster desormais toute crainte
Que deffous mes discours se cache aucune feinte.
Allons trouver Philiste, & vous verrez alors
Comme en vostre faveur je feray mes efforts.

CELIDAN.

Si de ce cher objet j'avois mesme assurance,
Rien ne pourroit jamais troubler mon espérance.

DORIS.

Je ne sçay qu'obéir & n'ay point de vouloir.

CELIDAN.

Employer contre vous un absolu pouvoir !
Ma flame d'y penser se tiendroit criminelle.

CHRYSANTE.

Je connoy bien ma fille, & je vous répons d'elle,
Dépefchons feulement d'aller vers ces Amants.

CELIDAN.

Allons, mon heur dépend de vos commandemens.

SCENE VII.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

Ma douleur, qui s'obstine à combattre ma joye
Pouffe encor des fouspirs bien que je vous revoye,
Et l'excès des plaisirs qui me viennent charmer
Mefle dans ces douceurs je ne sçay quoy d'amer.
Mon ame en est ensemble, & ravie, & confuse :
D'un peu de lascheté vostre retour m'accuse,
Et vostre liberté me reproche aujourd'huy
Que mon amour la doit à la pitié d'autrui.
Elle me comble d'aife & m'accable de honte,
Celuy qui vous la rend en m'obligeant m'affronte,
Un coup si glorieux n'appartenoit qu'à moy.

CLARICE.

Vois-tu dans mon esprit des doutes de ta foy ?
 Y vois-tu des foupçons qui bleffent ton courage,
 Et difpofent ta bouche à ce fâcheux langage ?
 Ton amour & tes foins trompez par mon malheur,
 Ma prifon inconnuë a bravé ta valeur,
 Que t'importe à prefent qu'un autre m'en délivre,
 Puisque c'est pour toy feul que Clarice veut vivre,
 Et que d'un tel orage en bonace réduit
 Célidan a la peine & Philifte le fruit ?

PHILISTE.

Mais vous ne dites pas que le point qui m'afflige
 C'est la reconnoiffance où l'honneur vous oblige ;
 Il vous faut efre ingrate, ou bien à l'avenir
 Luy garder en vofre ame un peu de fouvenir.
 La mienne en eft jaloufe, & trouve ce partage,
 Quelque inégal qu'il foit, à fon defavantage,
 Je ne puis le fouffrir, nos penfers à tous deux
 Ne devroient à mon gré parler que de nos feux,
 Tout autre objet que moy dans vofre esprit me pique.

CLARICE.

Ton humeur à ce conte eft un peu tyrannique,
 Penfes-tu que je veuille un Amant fi jaloux ?

PHILISTE.

Je tafche d'imiter ce que je vois en vous,
 Mon esprit amoureux, qui vous tient pour fa Reine,
 Fait de vos actions fa règle fouveraine.

CLARICE.

Je ne puis endurer ces propos outrageux,
Où me vois-tu jalouse afin d'être ombrageux?

PHILISTE.

Quoy! ne l'étiez-vous point l'autre jour qu'en visite
J'entretins quelque temps Bélinde & Chrysolite?

CLARICE.

Ne me reproche point l'excès de mon amour.

PHILISTE.

Mais permettez-moy donc cet excès à mon tour,
Est-il rien de plus juste, ou de plus équitable?

CLARICE.

Encor pour un jaloux tu feras fort traitable,
Et n'és pas maladroit en ces doux entretiens
D'accuser mes défauts pour excuser les tiens.
Par cette liberté tu me fais bien paroître
Que tu crois que l'Hymen t'ait déjà rendu maître,
Puisque laissant les vœux & les submissions
Tu me dis seulement mes imperfections.
Philiste, c'est douter trop peu de ta puissance,
Et prendre avant le temps un peu trop de licence;
Nous avons nostre Hymen à demain arrêté,
Mais pour te bien punir de cette liberté,
De plus de quatre jours ne croy pas qu'il s'achève.

PHILISTE.

Mais si durant ce temps quelqu'autre vous enlève,
Avez-vous feureté que pour vostre secours
Le mefme Célidan fe rencontre toujourns ?

CLARICE.

Il faut fçavoir de luy s'il prendroit cette peine.
Voy ta mère, & ta fœur que vers nous il amène,
Sa réponfe rendra nos débats terminez.

PHILISTE.

Ah ! mère, fœur, amy, que vous m'importunez !

* SCENE VIII.

CHRYSANTE, DORIS, CELIDAN,
CLARICE, PHILISTE.

CHRYSANTE à *Clarice*.

Je viens après mon fils vous rendre une affurance,
De la part que je prens en vostre délivrance,
Et mon cœur tout à vous ne fçauroit endurer
Que mes humbles devoirs ofent fe différer.

CLARICE à *Chryfante*.

N'ufez point de ce mot vers celle dont l'envie
Eft de vous obéir le reste de fa vie,

Que son retour rend moins à foy-mefme qu'à vous :
 Ce brave Cavalier accepté pour époux,
 C'est à moy desormais, entrant dans fa famille,
 A vous rendre un devoir de fervante & de fille ;
 Heureufe mille fois, fi le peu que je vaux
 Ne vous empesche point d'excuser mes defauts,
 Et fi vostre bonté d'un tel choix fe contente.

CHRYSANTE à *Clarice*.

Dans ce bien excessif qui paffe mon attente
 Je soupçonne mes fens d'une infidélité,
 Tant ma raifon s'oppose à ma crédulité.
 Surprise que je fuis d'une telle merveille,
 Mon esprit tout confus doute encor fi je veille,
 Mon ame en est ravie, & ces raviffemens
 M'ostent la liberté de tous remercimens.

DORIS à *Clarice*.

Souffrez qu'en ce bonheur mon zéle m'enhardiffe
 A vous offrir, Madame, un fidelle service.

CLARICE à *Doris*.

Et moy fans compliment qui vous farde mon cœur
 Je vous offre & demande une amitié de fœur.

PHILISTE à *Célidan*.

Toy, fans qui mon malheur étoit inconsolable,
 Ma douleur fans espoir, ma perte irréparable,
 Qui m'as feul obligé plus que tous mes amis,
 Puisque je te doy tout, que je t'ay tout promis,

Cesse de me tenir dedans l'incertitude,
 Dy moy par où je puis sortir d'ingratitude,
 Donne-moy le moyen après un tel bien-fait
 De réduire pour toy ma parole en effet.

CELIDAN à *Philiste*.

S'il est vray que ta flame & celle de Clarice
 Doivent leur bonne issue à mon peu de service,
 Qu'un bon succès par moy réponde à tous vos vœux,
 J'ose t'en demander un pareil à mes feux,
 J'ose te demander sous l'aveu de Madame
 Ce digne & seul objet de ma secrette flame,
 Cette sœur que j'adore, & qui pour faire un choix
 Attend de ton vouloir les favorables loix.

PHILISTE à *Célidan*.

Ta demande m'étonne ensemble & m'embarasse,
 Sur ton meilleur amy tu brigues cette place,
 Et tu sçais que ma foy la réserve pour luy.

CHRYSANTE à *Philiste*.

Si tu n'as entrepris de m'accabler d'ennuy,
 Ne te fay point ingrat pour une ame si double.

PHILISTE à *Célidan*.

Mon esprit divisé de plus en plus se trouble ;
 Dispense-moy, de grace, & songe qu'avant toy
 Ce bizarre Alcidon tient en gage ma foy.
 Si mon amour est grand, l'excuse t'est sensible,
 Mais je ne t'ay promis que ce qui m'est possible,

Et cette foy donnée oste de mon pouvoir
Ce qu'à nostre amitié je me sçay trop devoir.

CHRYSANTE à *Philiste*.

Ne te reffouvien plus d'une vieille promesse,
Et juge en regardant cette belle Maitresse
Si celuy qui pour toy l'oste à son ravisseur
N'a pas bien mérité l'échange de ta sœur.

CLARICE à *Chryfante*.

Je ne sçaurois souffrir qu'en ma presence on die
Qu'il doive m'acquérir par une perfidie,
Et pour un tel amy luy voir si peu de foy,
Me feroit redouter qu'il en eust moins pour moy,
Mais Alcidon survient, nous l'allons voir luy-mesme
Contre un rival & vous disputer ce qu'il aime.

SCENE IX.

CLARICE, ALCIDON,
PHILISTE, CHRYSANTE, CELIDAN,
DORIS.

CLARICE à *Alcidon*.

Mon abord t'a surpris, tu changes de couleur,
Tu me croyois fans doute encor dans le malheur,

Voicy qui m'en délivre, & n'étoit que Philiste
 A ses nouveaux desseins en ta faveur refiste,
 Cét amy si parfait qu'entre tous tu chéris
 T'auroit pour recompense enlevé ta Doris.

ALCIDON.

Le desordre éclatant qu'on voit sur mon visage
 N'est que l'effet trop prompt d'une soudaine rage :
 Je forcène de voir que sur vostre retour
 Ce traître assure ainsi ma perte & son amour.
 Perfide, à mes dépens tu veux donc des Maitresses,
 Et mon honneur perdu tu gagnes leurs caresses ?

CELIDAN à *Alcidon*.

Quoy, j'ay sçeu jusqu'icy cacher tes laschetes,
 Et tu m'oses couvrir de ces indignitez !
 Cesse de m'outrager, ou le respect des Dames
 N'est plus pour contenir celuy que tu diffames.

PHILISTE à *Alcidon*.

Cher amy, ne crains rien, & demeure assuré
 Que je sçay maintenir ce que je t'ay juré,
 Pour t'enlever ma sœur il faut m'arracher l'ame.

ALCIDON à *Philiste*.

Non, non, il n'est plus temps de déguiser ma flame,
 Il te faut malgré moy faire un honteux aveu
 Que si mon cœur brusloit, c'étoit d'un autre feu.
 Amy, ne cherche plus qui t'a ravy Clarice,
 Voicy l'auteur du coup, & voila le complice.
 Adieu, ce mot lasché, je te fais en horreur.

SCENE X.

CHRYSANTE, CLARICE, PHILISTE,
CELIDAN, DORIS.

CHRYSANTE à *Philiste.*

Et bien, rebelle, enfin fortiras-tu d'erreur ?

CELIDAN à *Philiste.*

Puis que fon desespoir vous découvre un mystère
Que ma discretion vous avoit voulu taire,
C'est à moy de montrer quel étoit mon dessein.
Il est vray qu'en ce coup je luy prêtay la main,
La peur que j'eus alors qu'après ma resistance,
Il ne trouvaît ailleurs trop fidelle assistance...

PHILISTE à *Célidan.*

Quittons-là ce discours, puisqu'en cette action
La fin m'éclaircit trop de ton intention,
Et ta sincérité se fait assez connoître.
Je m'obstinois tantost dans le party d'un traître,
Mais au lieu d'affoiblir vers toy mon amitié,
Un tel aveuglement te doit faire pitié.
Plains moy, plains mon malheur, plains mon trop de franchise
Qu'un amy déloyal a tellement surpris,
Voy par là comme j'aime, & ne te souvien plus
Que j'ay voulu te faire un injuste refus.

Fay malgré mon erreur que ton feu perfévère,
 Ne puny point la sœur de la faute du frère,
 Et reçois de ma main celle que ton desir
 Avant mon imprudence avoit daigné choisir.

CLARICE à *Célidan*.

Une pareille erreur me rend toute confuse,
 Mais icy mon amour me servira d'excuse.
 Il ferre nos esprits d'un trop étroit lien
 Pour permettre à mon sens de s'éloigner du sien.

CELIDAN.

Si vous croyez encor que cette erreur me touche,
 Un mot me satisfait de cette belle bouche,
 Mais hélas, quel espoir ose rien présumer
 Quand on n'a pû servir & qu'on n'a fait qu'aimer?

DORIS.

Reünir les esprits d'une mère & d'un frère,
 Du choix qu'ils m'avoient fait avoir sçeu me défaire,
 M'arracher à Florange & m'oster Alcidon,
 Et d'un cœur généreux me faire l'heureux don,
 C'est avoir sçeu me rendre un assez grand service
 Pour espérer beaucoup avec quelque justice,
 Et puisque on me l'ordonne, on peut vous asseurer
 Qu'alors que j'obéis c'est sans en murmurer.

CELIDAN.

A ces mots enchanteurs tout mon cœur se déploie,
 Et s'ouvre tout entier à l'excès de ma joye.

CHRYSANTE.

Que la mienne est extrême, & que sur mes vieux ans
Le favorable Ciel me fait de doux presens !
Qu'il conduit mon bonheur par un ressort étrange !
Qu'à propos sa faveur m'a fait perdre Florange !
Puisse-t'elle pour comble accorder à mes vœux
Qu'une éternelle paix suive de si beaux nœuds,
Et rendre par les fruits de ce double Hyménée
Ma dernière vieilleffe à jamais fortunée.

CLARICE à *Chryfante*.

Cependant pour ce soir ne me refusez pas
L'heur de vous voir icy prendre un mauvais repas,
Afin qu'à ce qui reste ensemble on se prepare,
Tant qu'un mystère faine deux à deux nous fépare.

CHRYSANTE à *Clarice*.

Nous éloigner de vous avant ce doux moment,
Ce feroit me priver de tout contentement.

Fin du cinquième & dernier Aête.







NOTES.

AU LECTEUR.

Page 3. — *Les Hollandois m'ont frayé le chemin.* — Les Elzévirus avaient adopté ce système dès 1630.

P. 8. — *Dans celle qui s'est faite in folio.* — L'édition de 1663 en 2 vol. in-fol., où parut pour la première fois l'avis au lecteur sur le nouveau système orthographique.

DISCOURS DE L'UTILITÉ, ET DES PARTIES DU POÈME DRAMATIQUE.

P. 11. — Ce discours se trouve dans l'édition de 1660, 3 vol. in-8°.

P. 13. — *Il ne faut pas prétendre...* — Aristote, *Poétique*, XIV, 2.

P. 14. — *Aristote le dit.* — Ibid., xv, 6.

— *Où il parle de la Comédie.* — Ibid., ix, 5.

P. 14. — Appliquant *ainfi* aux conditions du Sujet. — Éditions antérieures à 1682.

— *Il en donne pour exemple la Fleur d'Agaton.* — *Poétique*, IX, 7.

— *La Fleur d'Agaton.* — Cette pièce, d'un poète contemporain d'Eschyle et de Sophocle, ne nous est pas parvenue.

P. 15. — *Nofre Docteur dit...* — *Poétique*, XIV, 10.

P. 16. — *Auffi les anciennes Tragédies...* — *Ibid.*, XIII, 5.

P. 18. — *Centuriæ seniorum...* — Horace, *Art poétique*, t. I, p. 253, éd. Lemerre.

P. 19. — *Ces ornemens ambitieux, qu'Horace...* — *Ibid.*, p. 259.

P. 20. — *Cette démangeaifon qu'Horace...* — *Ibid.*, p. 242.

P. 22. — *Le Thyeste de Sénèque.* — Pièce de Monléon, représentée en 1633.

— *Dès le temps d'Aristote.* — *Poétique*, XIII, 7.

P. 24. — *Aristote en nomme quatre.* — *Ibid.*, XII.

— *Ce Philofophe y en trouve fix.* — *Ibid.*, VI, 6.

P. 25. — *Une imitation de perfonnes baffes.* — *Ibid.*, V, 1.

P. 26. — *Pour s'élever jusqu'à la Tragédie.* — Ainsi dans toutes les éditions antérieures à 1682, où l'on trouve *pour l'élever*.

P. 27. — *Nec minimum meruere decus...* — Horace, *Art poétique*, t. I, p. 249.

— *O imitatores...* — Horace, *Épîtres*, liv. I, ép. XIX, t. II, p. 222.

— *Dit Tacite.* — *Annales*, liv. XI, ch. XXIV.

P. 30. — *Pour la Comédie, Aristote.* — *Poétique*, XIII, 8.

P. 31. — *La dispute du mefme Ajax & d'Uliffe.* — Tra-

gédie de Benserade : *La Mort d'Achille, et la Dispute de ses armes*, 1637, in-4°.

P. 33. — *C'est ainsi qu'Aristote.* — *Poétique*, VII, 2, 5, 7.

P. 34. — *Dont je arleray en un autre lieu.* — Dans le *Discours de la Tragédie*.

P. 35. — *Aristote leur prescrit.* — *Poétique*, xv, 1.

— *Horace a pris soin de décrire.* — *Art poétique*, t. I, p. 239 et 241.

P. 36. — *Un passage d'Aristote.* — *Poétique*, xv, 8.

P. 37. — *Robortel.* — Robortello (Francisco), philologue italien (1516-1567), qui a publié une excellente édition d'Aristote.

— *Iracundus, inexorabilis.* — *Art poét.*, t. I, p. 249.

— *Pacius.* — Alexander Paccius, traducteur de *Aristotelis Poetica, per Alexandrum Paccium... in latinum conversa.* Aldus, M. D. XXXVI, in-8°.

— *Vidlorius.* — Vettori (Petro), critique italien, auteur d'une édition de la *Poétique* d'Aristote en 1573.

— *Heinsius.* — Heinsius (Daniel) (1580-1655), éditeur de la *Poétique* d'Aristote en 1611.

P. 38. — *Castelvétro.* — Castelvetro (Lodovico), critique italien (1505-1571), auteur de *La Poetica d'Aristotele volgarizzata e sposta*, 1570, in-4°.

— *Ce qu'entend Aristote.* — *Poétique*, xv, 6.

P. 40. — *Ce qu'Horace dit des Mœurs.* — *Art poétique*, t. I, p. 241.

P. 41. — *Sit Medea ferox.* — *Ibid*, p. 239.

P. 42. — *... Servetur ad imum.* — *Ibid.*, p. 239.

— *Ce qu'Aristote appelle des mœurs.* — *Poétique*, xv, 5.

- P. 42. — *Ce qu'entend Aristote.* — *Poétique*, VI, 11.
- P. 43. — *Ce Philosophe dit en suite.* — *Ibid.*, VI, 12.
- P. 45. — *Voilà tout ce que nous en dit Aristote.* — *Ibid.*, XII, 2.
- P. 48. — *J'ay trouvé le moyen d'y remédier en cette Edition.* — Ce changement était déjà fait dans l'édition de 1660.
- P. 53. — *L'Episode selon Aristote.* — *Poétique*, IV, 15, et XVII, 6.
- P. 54. — *Aristote blasme fort les Episodes détachés.* — *Ibid.*, IX, 10.
- P. 55. — *Mariane.* — *Mariamne, Tragédie. Par Alexandre Hardy.* T. II, p. 393, du *Theatre. Paris, 1623-1628.*
- *L'excellence de l'Acteur.* — Mondory, acteur français (1580-1651), un des meilleurs comédiens de la troupe du Marais.
- P. 58. — *Balzac.* — J.-L. Guez de Balzac, littérateur français (1594-1654), membre de l'Académie française.

EXAMEN DE MELITE.

- P. 61. — Cet examen et les suivants ont paru en 1660.
- *Hardy.* — Alexandre Hardy, poète dramatique français (1560-1632), dont le *Theâtre, Paris, 1623-1628*, forme 6 vol. in-8°.
- P. 65. — *Ce que j'examineray ailleurs.* — Dans le *Discours des trois unités.*

EXAMEN DE LA GALLERIE DU PALAIS.

- P. 76. — *Les Trachiniennes.* — Tragédie de Sophocle.
- *Les Phœniciennes.* — Tragédie d'Euripide.

P. 79. — *Dégagé des pointes dont j'ay parlé.* — Dans les Examens de *Clitandre* et de *La Veuve*. Voyez pp. 67 et 75.

EXAMEN DE LA SUIVANTE.

P. 83. — *La peinture que fait Quintilian.* — II^e Déclamation, ch. xiv.

P. 84. — *Ce passeroit... dont j'ay déjà parlé.* — Dans l'Examen de *La Gallerie du Palais*. Voyez p. 78.

P. 85. — *Quand je m'expliqueray sur l'unité de lieu.* — Dans le *Discours des trois unitez*.

EXAMEN DE MEDÉE.

P. 94. — *Je pense l'avoir déjà dit.* — Dans le *Discours de l'utilité, et des parties du poëme dramatique*. Voyez p. 52.

EXAMEN DE L'ILLUSION.

P. 99. — *Ces deux vers d'Horace.* — *Art poët.*, t. I, p. 237.

MELITE.

P. 101. — Cette pièce, représentée à Paris à la fin de 1629 ou au commencement de 1630, ne fut publiée qu'en 1633. En voici le titre original : « MELITE, OV LES FAVSSES LETTRES. PIECE COMIQUE. A Paris, chez François Targa, au premier pillier de la grande Salle du Palais, deuant les Consultations, au Soleil d'or. M. DC. XXXIII. Avec priuilege dv Roy. » In-4^o de 6 feuillets non chiffrés et de 150 pages.

P. III. — *Je me range toujours avec la verité.* — Les éditions de 1668 et 1682 seules portent *d'avec*.

P. 120. — *Se mettre en pourpoint.* — Se disposer pour se battre (Littre).

P. 128. — Ce sonnet, composé avant la pièce (voir notre Notice), parut en 1632 dans les *Meslanges poetiques* qui suivent *Clitandre*.

P. 129. — *Qui tenoit ta franchise.* — C'est-à-dire qui l'avait captivé. Franchise, dit Littre, état de celui qui n'est assujetti à aucun maître; liberté.

P. 133. — *Plège.* — Ancien terme de jurisprudence. Celui qui sert de garant, de caution (Littre).

CLITANDRE.

P. 199. — Cette comédie fut imprimée, l'année même de sa représentation, sous le titre suivant : « CLITANDRE, OV L'INNOCENCE DELIVRÉE TRAGI-COMEDIE. DEDIEE A MONSEIGNEUR LE DVC DE LONGVEVILLE. Paris, chez François Targa... M. DC. XXXII. Avec Priuilege du Roy. » C'est un volume in-8° de 159 pages en y comprenant les « MESLANGES POETIQUES DU MESME », qui commencent à la page 121.

P. 240. — *Qu'on les traifne à la bouë.* — C'est-à-dire qu'on les traîne sur la claie et qu'on les jette ensuite à la voirie.

P. 257. — *Tu devois pour le moins...* — L'édition de 1682 donne *devrois*, qui ne se trouve pas dans les autres.

P. 269. — *Il fuffit de Cleon.* — Il fuffit *que*, seulement dans l'édition de 1682.

P. 279. — *Qui voudra deormais se fier (1682).*

LA VEFVE.

P. 289. — La première édition, vol. in-8° de 20 feuillets non chiffrés et de 144 pages, a pour titre : LA VEFVE OV LE TRAISTRE TRAHY, COMEDIE. A Paris, chez François Targa... M. DC. XXXIV. *Avec Priuilege du Roy.*

P. 293. — *Eau d'Ange.* — Ancienne eau aromatique analogue à l'eau de rose ou à celle de fleur d'orange (Littré).

P. 298. — *Céladon.* — Personnage de l'*Astrée*, roman publié par d'Urfé en 1610.

P. 334 — Que je te veux *de mal.* — Ainsi dans toutes les éditions antérieures.

P. 340. — *Le discours de Cloris.* — *Melite*, acte III, sc. v, p. 156.

P. 341. — Un *masque de courage* (1682).

P. 343. — *Rendre le change à quelqu'un.* — Lui répliquer fortement, lui rendre la pareille (Furetière)

— *Au regard de.* — En ce qui concerne, par rapport à (Littré).

P. 347. — *Courratier.* — Synonyme de courtier, pris en mauvaise part. Pour l'étymologie du mot courtier, Littré dit : Berry, picard et saintongeois, *couratier*, vagabond, coureur.

P. 352. — *Tappabort* — Sorte de bonnet pour la campagne, dont on peut rabattre les bords, pour se garantir de la pluie et du vent (Littré). Voyez la gravure des éditions de 1660 et de 1664.

P. 367. — *Rapprocher* de son premier amour. — L'édition de 1682 donne : *t'approcher*.

P. 380 :

Que nos maux en plaisirs se doivent convertir.

Vers passé dans l'édition de 1682.

P. 390. — *Portraits*. — Reproduits.

P. 398. — *Forcener*. — Devenir furieux.

P. 399. — Trop *fidelle* assistance. — On a, par erreur, mis *foible* en 1682.





TABLE DES MATIÈRES

CONTIENUES DANS CE VOLUME.

	Pages
AVERTISSEMENT	I
NOTICE	V
AU LECTEUR	3
DISCOURS DE L'UTILITÉ, ET DES PARTIES DU POÈME DRAMATIQUE	II
EXAMEN DE MELITE	61
EXAMEN DE CLITANDRE	67
EXAMEN DE LA VEUFVE	72
EXAMEN DE LA GALLERIE DU PALAIS	76
EXAMEN DE LA SUIVANTE	81
EXAMEN DE LA PLACE ROYALE	87

EXAMEN DE MEDÉE.	91
EXAMEN DE L'ILLUSION.	98
MELITE.	101
CLITANDRE.	199
LA VEFVE.	289
NOTES.	403



Achevé d'imprimer

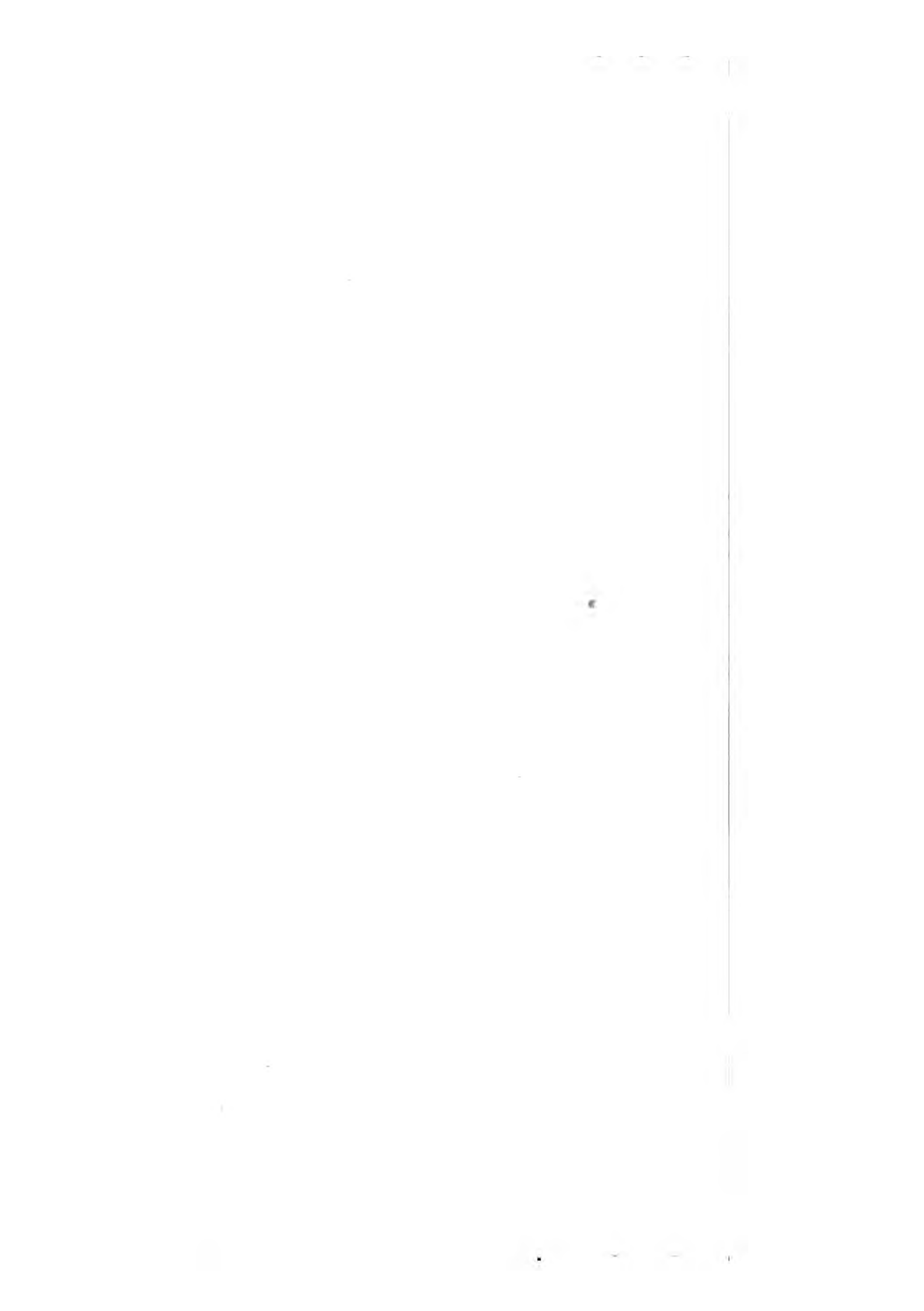
le 10 mars mil huit cent quatre-vingt-un

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS



PREMIER ANNÉE DE LA BIBLIOTHÈQUE

(AUTEURS ANCIENS)

Volonté de la Commission des Bibliothèques

Impression sur papier de Hollande

Chaque volume 2 fr.

- 1. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 2. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 3. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 4. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 5. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 6. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 7. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 8. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 9. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 10. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 11. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 12. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 13. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 14. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 15. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 16. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 17. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 18. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 19. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).
- 20. L'ÉPIQUE, par M. de La Harpe, 2 volumes (grands).

PARIS — Chez M. de La Harpe, rue de la Harpe

Livre

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévir)

imprimés sur papier de Hollande.

Chaque volume 5 fr.

Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice gravé à l'eau-forte.

- LA FONTAINE. *Fables*, avec une notice et des notes par A. PAULY. 2 volumes (épuisés).
- LA FONTAINE. *Contes*, avec des notes par A. PAULY, 2 volumes (épuisés).
- RÉGNIER. *Œuvres complètes*, publiées par E. COURBET. 1 vol. (épuisé).
- LA ROCHEFOUCAULD, textes de 1665 et de 1678, publiés par CH. ROYER. 1 volume (épuisé).
- MANON LESCAUT. 1 volume (épuisé).
6 Eaux-fortes d'après GRAVELOT et PASQUIER, pour illustrer *Manon Lescaut* 12 fr.
- BEAUMARCHAIS. *Théâtre*. (Le Barbier de Séville). 1 vol. (épuisé).
— — (Le Mariage de Figaro). 1 vol. (épuisé).
- DAPHNIS ET CHLOË, avec notice par E. CHARAVAY. 1 volume (épuisé).
7 Eaux-fortes d'après les dessins de PRUD'HON pour illustrer *Daphnis et Chloé*, gravées par BOILVIN. 10 fr.
- ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, avec notice et notes par A. PAULY. 8 vol. (épuisés).
35 Eaux-fortes d'après BOUCHER, pour illustrer les *Œuvres de Molière* 40 fr.
- ARIOSTE. *Roland furieux*. Traduction nouvelle par FRANCISQUE REYNARD, 4 vol. Chaque vol. 5 fr.
- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Paul et Virginie*, avec une préface et des notes par ANATOLE FRANCE. 1 volume 5 fr.
7 Eaux-fortes pour illustrer *Paul et Virginie*, dessinées et gravées par ED. HÉDOUIN 15 fr.
- BOILEAU. *Œuvres* avec notice et notes par A. PAULY. 2 volumes. 10 fr.
7 Eaux-fortes d'après COCHIN gravées par MONZIÈS, pour illustrer les *Œuvres de Boileau*. . . . 10 fr.
- DANTE. *La Divine Comédie*, traduction nouvelle par FRANCISQUE REYNARD. 2 volumes 10 fr.

PARIS. — UNSINGER, imprimeur, rue du Bac, 83.

T 631



